This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

24 f 167

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME II.

BODLEIAN
LIBRARY

Un petit Plaisir
change' contre un plus grand.
Borel Del.
Guttenberg

L'AMI
ES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME II.

A PARIS
EZ ANT. AUG. RENOUARD.
XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30.MAY 1916
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

LA PREMIÈRE ÉPREUVE DU COURAGE.

Madame DULIS.

Il me tarde bien de savoir lequel de mes deux enfans va montrer aujourd'hui le plus de courage, lorsque M. Jourdain arrivera.

MARCELLIN.

Quoi, maman ! Est-ce qu'il doit venir ?

mad. DULIS.

Je l'attends.

LAURETTE.

Celui qui arracha l'autre jour une dent à mon papa ?

mad. DULIS.

Oui, ma fille. C'est un fort habile dentiste. Je l'*ai fait prier* de passer ici ce matin *pour visiter votre bouche.*

MARCELLIN.

C'est apparemment pour ma sœur; ca pour moi, j'espère bien qu'il ne m'arrache pas de dents.

LAURETTE.

Ni à moi non plus.

mad. DULIS.

Je crois cependant, mes amis, qu'il ser obligé de vous en ôter à l'un et à l'autr Vous en avez une toute branlante, Laurett Et vous, Marcellin, je vous en ai vu deu qui s'embarrassent. Il faut jeter à bas la pl avancée.

MARCELLIN.

Que me dites-vous, maman? Je n'en pas trop, je vous assure.

mad. DULIS.

C'est à M. Jourdain à le décider.

LAURETTE.

Mais cela me fera mal?

mad. DULIS.

Je le crains, ma chère amie. Il ne fa pourtant pas t'effrayer. L'opération est bie tôt faite; et quand elle seroit douloureus il est de toute nécessité qu'elle se fasse.

LAURETTE.

Je ne vois pas de nécessité à ce qu'on

fasse du mal, maman. Je ne m'en soucie pas du tout.

mad. DULIS.

Je le crois. Personne au monde ne s'en soucie. Mais lorsqu'il est pour nous d'un grand avantage de souffrir une douleur passagère, il seroit ridicule de ne pas s'y résigner tranquillement.

MARCELLIN.

Oh, je tiendrai ma bouche si fermée, que M. Jourdain sera bien fin s'il y regarde.

mad. DULIS.

Je vous conseille, monsieur, de prendre un ton moins leste et plus sensé. Vous fermerez votre bouche ? Voilà un grand effort de raison. Voulez-vous que je vous regarde comme un lâche, qui ne sait pas supporter la plus légère douleur ? Je serois bien honteuse, à votre place, qu'un étranger n'eût que cette opinion à prendre de moi.

MARCELLIN.

Je le serois aussi, maman, mais...

mad. DULIS.

Ecoute-moi, mon fils. Crois-tu qu'il n'en coûte pas beaucoup à mon cœur de te voir souffrir ? *Lorsque tu étois* si malade, n'as-tu *pas observé que j'en* avois perdu le sommeil

et l'appétit, et que j'étois encore plus tou
mentée que toi-même ? Tu peux donc pe
ser que si je me décide à te faire suppor
une opération douloureuse, je dois avoir
motif fort pressant ; et ce motif, le voici.
serois au désespoir que mes enfans eusse
les dents de travers dans leur jeunesse,
qu'on fût obligé de les arracher ensuite da
un temps où il ne leur en viendroit plus
nouvelles. Cet intérêt est bien vif pour u
mère qui vous aime ; mais il me semble q
pour vous il doit l'être encore davantag
puisqu'il vous touche de plus près. Il
s'agit pas moins que d'avoir pour le reste
la vie une bouche difforme, ou de l'avo
bien ornée. Laurette, comprends-tu ce q
je viens de dire à ton frère ?

LAURETTE.

Oui, maman. Mais combien de mal ce
me feroit-il ?

mad. DULIS.

Je ne puis te dire précisément le mal q
cela te feroit. Ce que je sais, c'est qu'il
tient qu'à toi de le rendre beaucoup pl
supportable. Veux-tu que je t'en appren
le moyen ?

LAURETTE.

e le veux, maman? Oh, je t'en prie.

mad. DULIS.

it de ne pas faire une résistance inutile,
aisser de bonne grace opérer M. Jour-
Ton frère parloit de tenir sa bouche
. Si tu voulois t'aviser de fermer aussi
ne, penses-tu que M. Jourdain ne vien-
as à bout de l'ouvrir? Tu peux être
'avance que plus tu ferois de contor-
et plus il seroit obligé de te faire de
i les plaintes et les larmes pouvoient
r la douleur, quoiqu'elles soient des
ies de foiblesse, elles auroient encore
xcuse. Mais lorsqu'elles ne servent à
u tout, et qu'elles peuvent même ren-
mal plus sensible, il me semble que
ne grande honte, et une extrême folie
s'abandonner à de pareilles lâchetés.

MARCELLIN.

bien, maman, voyons. Dis-nous com-
il faut nous comporter.

mad. DULIS.

n de plus facile. Je ne vous demande
e rester tranquillement assis une mi-
et *tout sera fini*. Vous étiez l'autre
ns l'anti-chambre de votre papa, lors-

qu'on lui ôta une dent. Je vous fis entrer instant après ; l'entendîtes-vous se plaindr

LAURETTE.

C'est que mon papa a cent fois plus force que nous.

mad. DULIS.

Il est vrai. Mais aussi sa dent tenoit ce fois plus fortement que les vôtres. Un gra chêne est bien plus difficile à déraciner qu' chêne tout petit.

MARCELLIN.

Quel plaisir prend donc ce monsieur Jo dain à vous démantibuler les mâchoires ?

mad. DULIS.

Ce n'est pas son plaisir, c'est son état ; c'est un état fort utile, puisqu'il a pour o jet de nous épargner des souffrances cruell

MARCELLIN.

Mais puisqu'on le paie pour arracher d dents, plus il en arrache et plus il gagn S'il alloit me les arracher toutes les un après les autres ?

mad. DULIS.

Il gagneroit bien davantage à te laiss même les mauvaises, car alors tu serois so vent obligé d'avoir recours à lui, soit po les nettoyer, soit pour les tenir en ordr

au lieu qu'avec un peu d'attention chaque jour, tu n'auras peut-être jamais plus besoin qu'il y touche. Vois si, par mes propres soins, je n'ai pas su conserver les miennes.

LAURETTE.

Est-ce qu'on t'en a arraché, lorsque tu étois aussi petite que moi?

mad. DULIS.

Sans doute. J'avois une mère qui veilloit tendrement sur tout ce qui pouvoit m'intéresser. Elle me parla comme je vous parle aujourd'hui.

LAURETTE.

Tu t'en souviens donc? Crias-tu beaucoup?

mad. DULIS.

Non, ma fille, je puis me rendre cette justice.

LAURETTE.

Et comment fis-tu pour t'en empêcher?

mad. DULIS.

Je compris tout de suite que mes lamentations ne serviroient qu'à désoler ma mère, à me faire passer dans l'esprit du dentiste pour une petite fille sans courage, et à me rendre ainsi méprisable à moi-même.

MARCELLIN.

Eh bien ! maman, j'espère que j
rerai pas.

mad. DULIS.

Je suis persuadée que si tu en
résolution, tu sauras la soutenir,
venant que tu dois être homme un

LAURETTE.

Mais moi, qui ne dois être qu'un

mad. DULIS.

Les femmes n'ont pas moins
constance pour supporter la doule
être même la foiblesse de leur cor
demande-t-elle un plus haut degr
rage et de patience. Afin de retrou
force dans les grands maux de la vi
l'avoir mise à l'épreuve dans les pl
J'ai pris soin de vous endurcir
heure contre les accidens ordinaire
âge, tels que les meurtrissures, les
les entorses. Il est temps de vous en
même contre des douleurs plus ai
reste je ne crois pas que dans cette
vous ayez beaucoup à souffrir. Vos
sont pas assez affermies pour qu'il
cessaire d'employer un grand effort
tacher. C'est comme un brin d'her

qui ne tient à la terre que par de foibles ra
cines, et qu'on enlève sans les endommager
J'ai cru devoir vous parler de la douleur d
cette opération, quelle qu'elle puisse être, d
crainte que si vous la trouviez plus vive qu
vous ne vous y seriez attendus, vous n'eus
siez le droit de m'accuser d'avoir voulu vou
tromper.

LAURETTE.

Tu sais bien que je me fie toujours
toi.

MARCELLIN.

Maman, je te connois. Je n'ai plus de peu
à présent.

mad. DULIS.

Je suis enchantée de vous avoir inspiré d
la confiance, et de vous trouver si raison
nables. Aussi ne veux-je pas vous traite
comme ces foibles enfans, à qui l'on prome
des biscuits ou des joujoux pour une den
inutile dont on les débarrasse. Je vous ré
serve une récompense plus digne de vous e
de moi. Le plus courageux et le plus ferm
aura le plus tendre baiser.

MARCELLIN.

Tu verras, maman, que j'en mérite deu

LAURETTE.

Va, je n'en aurai pas moins que toi, mon frère.

MARCELLIN.

Eh bien ! nous verrons. M. Jourdain peut maintenant venir quand il lui plaira.

JOSEPH.

Il y avoit à Bordeaux un fou qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'étoit point méchant, et il falloit le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passoit dans les rues, il sortoit de toutes les maisons des petits garçons malicieux, qui le suivoient en criant : Joseph ! Joseph ! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques ? Il y en avoit même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur *toutes ces* insultes : cependant il étoit *quelquefois si* tourmenté, qu'il entroit en

fureur, prenoit des cailloux ou des poignée de boue, et les jetoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la mai son de M. Desprez. Le bruit l'attira à l fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henr étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-i apperçu, qu'il referma la croisée, et pass dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez di à son fils : Quel étoit cet homme après qu tu courois, en poussant des cris ?

HENRI.

Vous le connoissez bien, mon papa ; c'est ce fou qu'on appelle Joseph.

M. DESPREZ.

Le pauvre homme ! Qui peut lui avoir causé ce malheur ?

HENRI.

On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. DESPREZ.

Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit les larmes aux yeux : « Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enle- *ver un héritage dont* je jouissois paisible

ment. Tous mes biens ont été cons
les frais de la procédure ; je n'ai plu
son de campagne, ni maison à la vi
me reste rien ; » est-ce que tu te s
qué de lui ?

HENRI.

Dieu m'en préserve ! qui peut
méchant pour se moquer d'un hon
heureux ? J'aurois bien plutôt ch
consoler.

M. DESPREZ.

Est-il plus heureux aujourd'hu
aussi perdu l'esprit ?

HENRI.

Au contraire, il est bien plus à

M. DESPREZ.

Et cependant aujourd'hui tu ins
jettes des pierres à un malheure
aurois cherché à consoler lorsqu'il é
coup moins à plaindre.

HENRI.

Mon cher papa, j'ai mal fait ; pa
le-moi.

M. DESPREZ.

Je veux bien te pardonner, po
tu t'en repentes. Mais mon pardo

pas; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

HENRI.

C'est apparemment Joseph.

M. DESPREZ.

Et pourquoi donc Joseph?

HENRI.

Parce que je l'ai offensé.

M. DESPREZ.

Si Joseph avoit conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés?

HENRI.

Vous me l'avez appris, mon papa.

M. DESPREZ.

Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux?

HENRI.

C'est Dieu.

M. DESPREZ.

Cependant tu n'as point montré de pitié *pour le pauvre Joseph*; au contraire, tu as

augmenté son malheur par tes insult
tu que cette conduite n'ait pas offen

HENRI.

Oui, je le reconnois, et je veux l
mander pardon ce soir dans ma pri

Henri tint sa parole; il se reper
méchanceté, et il en demanda le so
à Dieu du fond de son cœur. Et n
ment il laissa Joseph tranquille
quelques semaines, mais il empê
quelques-uns de ses camarades de l

Malgré ses belles résolutions, il l
un jour de se mêler dans la foule
sons qui le poursuivoient. Ce n'é
vérité, que par une pure curiosité
lement pour voir les niches qu'on
ce pauvre homme. De temps en te
échappoit de crier comme les autres
Joseph! Peu à peu il se trouva le p
la bande; en sorte que Joseph, i
de toutes ces huées, s'étant retour
coup, et ayant ramassé une grosse
lui jeta avec tant de roideur, qu'ell
la joue, et lui emporta un bout d'

Henri rentra chez son père to
glanté, et jetant de hauts cris. C'est
punition de Dieu, lui dit M. Des

lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisoient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois, et que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

Monsieur Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissoit, et qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussoient et baissoient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel

jeu font ces hommes-là? App
un peu plus du pied de l'échell

Ils allèrent se placer dans u
ils n'avoient aucun danger à
virent un homme qui alloit pre
lon dans un grand tas, et le
autre homme placé sur le pre
Celui-ci élevant ses bras au-
tête, présentoit le moellon à
élevé au-dessus de lui, qui,
opération, le faisoit passer à u
et ainsi, de mains en mains, le
venoit en un moment à la haut
faud sur lequel étoient les m
l'employer.

Que penses-tu de ce que
M. Durand à son fils? Pourquo
sonnes sont-elles employées
maison? Ne seroit-il pas mieu
homme y travaillât, et que l
lassent faire chacun leur édific

Vraiment oui, mon papa,
bert. Il y auroit alors bien plu
qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit
à ce que tu me dis là, mon fils?
bien d'arts et de métiers appa

construction d'une maison comme celle-ci ? Il faudroit donc qu'un homme seul, qui en entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ces professions. En sorte qu'il passeroit sa vie entière à acquérir ces diverses connoissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds ; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit ?

ALBERT.

Ah ! mon papa ! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. DURAND.

Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette raison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à *part et travailler pour* lui seul, lorsque

dans la crainte d'être obligé de prêter s
secours aux autres, il refuse d'en emprunt
de leur part, il ruine ses forces dans son e
treprise, et se voit bientôt contraint de l
bandonner. Au lieu que si les hommes
prêtent mutuellement leur assistance,
exécutent en peu de temps les choses les pl
embarrassées et les plus pénibles, et po
lesquelles il auroit fallu le cours d'une
entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de
vie. Celui qui voudroit en jouir tout seu
n'auroit à se procurer qu'un bien petit no
bre de jouissances. Mais que tous se ré
nissent pour contribuer au bonheur les u
des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société
mon fils : que l'exemple de ces ouvriers s
toujours présent à ta mémoire. Tu vois co
bien ils s'abrègent et se facilitent leurs t
vaux par les secours mutuels qu'ils se do
nent. Nous repasserons dans quelques jou
et nous verrons leur maison achevée. Ch
che donc à aider les autres dans leurs ent
prises, si tu veux qu'ils s'empressent à le
tour de travailler pour toi.

LA

PETITE GLANEUSE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
Madame DE JOINVILLE.
ÉMILIE, sa fille.
HUBERT, garde-chasse de M. de Bea

La scène est dans un champ qu'on vient de mo
ner, et sur lequel il y a encore plusieurs moncea
gerbes. On voit d'un côté le château de M. de Be
de l'autre, des cabanes de paysans, et en génér
ce qui peut décorer un séjour champêtre.

LA
PETITE GLANEUSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un champ de blé couvert de gerbes.

ÉMILIE, *tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.*

Allons, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère! (*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurois eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense! Voici encore quelques épis à terre: quand je n'en glanerois qu'une poignée ou deux..... (*Elle enfonce des deux mains les* épis dans

la corbeille.) Je les ferai bien entrer en pres
sant un peu; et puis, n'ai-je pas mon tablier
(*Elle se lève, prend d'une main les deu
bouts de son tablier, et s'apprête de l'autr
à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'eli
entend du bruit.*) Mon Dieu! voici un homm
qui vient à moi d'un air fâché; je ne cro
pas avoir fait de mal pourtant. (*Elle r
tourne à sa corbeille, la reprend, et ve
s'en aller.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT, *l'arrêtant par le bras.*

AH! petite voleuse, je vous y prends.

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire, monsieur? Je
suis pas une petite voleuse; je suis une ho
nête petite fille, entendez-vous?

HUBERT.

Une honnête petite fille! toi, une ho
nête petite fille! (*Il lui arrache la corbei
des mains.*) Que portez-vous donc là deda
l'honnête petite fille?

ÉMILIE.

Des épis, comme vous voyez.

HUBERT.

Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE.

Ah ! s'ils poussoient dans ma corbeille, je n'aurois pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT.

C'est donc volé !

ÉMILIE.

Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerois mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites-là.

HUBERT.

Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE.

Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos juremens : écoutez-moi. J'étois allée glaner dans ce champ là bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit ! qu'elle a de peine ! je veux la secourir. *Il y avoit des gerbes* couchées sur son

champ; il en a tiré de pleines poignées d'épi qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'o donne au pauvre, disoit-il, Dieu le rend et.....

HUBERT.

Ah! j'entends. Le vieillard de ce champ-l bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que t prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai

ÉMILIE.

Allez plutôt lui demander à lui-même, i pourra vous le dire.

HUBERT.

Que j'aille courir là-bas! oh bien! tu n'a qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE.

Mais quand je vous dis que je n'ai touch à aucune gerbe! le peu d'épis que j'ai dan mon tablier, je les ai ramassés à terre, parc que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant si vous y avez du regret, je suis prête à vou les rendre; tenez voilà les vôtres.

HUBERT.

Non, non, ceux-ci resteront avec ceux là; et où la corbeille restera, il faudra bie *que tu restes* aussi. Allons, suis-moi dans l *chenil.*

ÉMILIE, *avec effroi.*

mment! que dites-vous, mon brave me?

HUBERT.

h! oui, ton brave homme! je serois bien brave homme, si je te laissois échapper, -ce pas? Dans le chenil, te dis-je, allons, is.

ÉMILIE.

h! je vous supplie, pour l'amour de i! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, la poignée d'épis que je vous ai rendue. diroit ma pauvre mère, si je ne rentrois le la journée, si elle apprenoit que l'on mise en prison? elle est capable d'en rir.

HUBERT.

e grand malheur! la paroisse en seroit rrassée.

ÉMILIE *se met à pleurer.*

h! si vous saviez quelle bonne mère ! combien nous sommes pauvres! vous ez pitié de nous.

HUBERT.

e ne suis pas ici pour avoir pitié des gens; suis pour les arrêter, lorsqu'ils entrent

sur les terres de monseigneur, e
fourrer en prison.

ÉMILIE.

Mais lorsqu'on n'a rien fait, lor
innocent comme moi ?

HUBERT.

Oui, parle-moi de ton innocen
nous voler une pleine corbeille d'é
faire ensuite mille menteries ! Allo
qu'on me suive.

ÉMILIE. *Elle tombe auprès d'un*

Ah ! mon cher monsieur ! aye
moi. Prenez, si vous voulez, ma
hélas ! ma petite provision ne vo
guère plus riche ; mais laissez-moi
vous en prie ; si ce n'est pas pour
ce soit pour ma pauvre mère : je
sa consolation, tout son secours.

HUBERT.

Si je te laisse aller, ce n'est pa
mère, au moins, je t'en avertis ; je
la voir à cent lieues : c'est pour
parce que tes pleurnicheries m'on
remué le cœur. Mais n'attends p
corbeille te suive : je la confisque pc
tice ; et puis, c'est vendredi jour d'a
M. le Bailli prononcera une bonne

n ne la paie pas, en prison, et chassée du
ıge. (*Il charge la corbeille sur son épaule.*
ilie pleure à chaudes larmes, et se jette
s genoux.) Allons, ne m'étourdis plus,
u verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne*
rommelant.) Mais, voyez donc, si l'on
oit pas toujours à les épier, si petits
ls soient, ils nous enleveroient, je crois,
u'à la terre de nos champs.

SCÈNE III.

ÉMILIE, *seule.*

le s'assied à terre, et appuie sa tête sur
ne gerbe. Elle pleure quelques momens
silence; enfin elle se lève et regarde
tour d'elle.)

H! il s'en est allé, ce méchant homme!
mporte toute ma joie: je perds tout, mes
ma jolie corbeille; et qui sait encore ce
ious en arrivera à ma mère et à moi?
rès une petite pause.) Que ces petits oi-
s sont heureux! il leur est au moins per-
le venir prendre quelques grains pour
epas, et moi... Mais qui sait si un mé-
homme comme celui-ci n'est pas à les

guetter pour les tuer avec son fusil? Je vai les faire envoler, et je m'en irai; car peut être me puniroit-on encore d'avoir repos ma tête sur cette gerbe.... Mais qui sont ce deux enfans qui s'avancent?

SCÈNE IV.

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE *essuyant ses larmes.*

MARCELLIN.

HA! ha! c'est donc toi, petite fille, qu le garde-chasse vient de surprendre à vol les épis de nos gerbes? (*Les sanglots emp chent Emilie de répondre.*)

HENRIETTE *la regarde avec attention, et tire à part son frère.*

Elle a l'air d'une bonne petite fille, Mar cellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantag par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle ramassés ne vaut pas la peine.... (*Elle v à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc pleurer?

ÉMILIE.

C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet *et que vous* me croyez peut-être coupable

MARCELLIN.

. ne l'es donc pas?

ÉMILIE.

n, vous pouvez m'en croire. J'étois
glaner dans ce champ là-bas. Un vieux
onneur a eu pitié de ma peine, et m'a
li ma corbeille d'épis. Je viens ici en ra-
r quelques autres que je vois éparpillés
là. Votre méchant garde-chasse me
e auprès de cette gerbe, et m'accuse de
Il me prend ma corbeille; et il m'auroit
n prison, si par mes prières et par mes
s pour ma mère, je n'avois tant fait
m'a laissé aller.

HENRIETTE.

l j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrê-
Nous avons un bon papa qui ne souffre
r'on fasse du mal aux pauvres, et qui
it fait bien vîte relâcher.

MARCELLIN.

, et qui te fera bientôt rendre ta cor-
, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie.*

! le croyez-vous, mon cher petit mon-

HENRIETTE.

ellin et moi nous allons tant le prier...

Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE.

Ah! que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres!

MARCELLIN.

Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant?

ÉMILIE.

Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE.

Quoi! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis? Je croyois, moi, que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère et moi quand personne ne nous regarde.

ÉMILIE.

Eh, mon Dieu, non! Ma mère et moi nous voulions battre ces épis, et en donner

les grains au meûnier, pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE.

Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas longtemps.

ÉMILIE.

Eh ! quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN.

Eh bien ! pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sols, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE.

Ah ! mon cher petit monsieur, tant d'argent ! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant.*

Tant d'argent ! Prends, prends toujours. Si j'avois ma bourse sur moi, je t'en donnerois bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce.*

Reçois-la comme une médaille. (*Emilie*

rougit, reçoit la pièce, et lui ser
sans lui répondre.)

MARCELLIN.

Ce n'est pas assez. Je vais couri
jambes après notre garde-chasse ; e
bien qu'il me rende la corbeille,
ment....

ÉMILIE.

Ah ! ne vous donnez pas cette p
me promettez de me secourir, c'est
moi.

HENRIETTE.

Dis-moi, où loges-tu ?

ÉMILIE.

Ici, dans le village.

MARCELLIN.

Nous ne t'avions pas encore v
pendant nous venons ici tous les
notre papa, au temps de la moisso

ÉMILIE.

Nous n'y sommes que depuis h
C'est chez une bonne vieille qui
Marguerite, et qui a montré bien d
à ma mère, oh ! une bien grande

HENRIETTE.

Quoi ! la vieille Marguerite ?

MARCELLIN.

a connoissons. C'est la veuve d'un sserand qui n'avoit pas d'ouvrage. ı la fait venir quelquefois pour ra- rdin.

HENRIETTE.

u me conduire chez ta mère?

ÉMILIE.

it pour elle trop d'honneur. Une ıoiselle comme vous....

HENRIETTE.

ı, notre papa ne veut point que ı croyions plus nobles que les au- tu n'as pas d'autres raisons....

ÉMILIE.

u contraire, vous pourrez m'aider ıler de la perte de ma corbeille et is. Et puis ce méchant homme qui ore menacées....

MARCELLIN.

ns rien de ses menaces. Tandis que ira avec toi chez ta mère, je vais rès lui; et sûrement..... Revien- i?

ÉMILIE.

ı me l'ordonnez, mon cher petit

rougit, reçoit [illegible]

sans lui re [illegible] MARCELLIN.

[illegible] avant que tu sois d

Ce n'es [illegible] ÉMILIE.

jambes a[illegible] je vous amenerai ma mèr

bien qu' [illegible] vous faire nos remercîmens.

ment.. HENRIETTE.

Ah ! [illegible], courons la trouver. (*Elle*

me pr[illegible] *par la main et sort avec elle.*

moi.

SCÈNE V.

D[illegible] MARCELLIN, *seul.*

I[illegible] nous sommes heureux, ma sœur et

[illegible] de n'être pas obligés, comme cette pau-

[illegible] enfant, d'aller ramasser de tous côtés

[illegible] épis pour vivre ! En vérité, cette petite

p[illegible] comme si elle étoit née quelque chose :

[illegible] n'a point l'air mal-propre et déguenillé

[illegible] nos filles de paysans. Oh ! j'obtiendrai sû-

[illegible]ment de mon papa..... Mais le voici qui

vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi

de la compagnie.

SCÈNE VI.

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT.

MARCELLIN, *en courant à son père.*

Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer! — (*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

HUBERT.

Doucement, doucement, monsieur, vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL.

Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

MARCELLIN.

Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT.

Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc monseigneur ne donne-t-il des gages?

M. DE BEAUVAL.

Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert,

c'est pour empêcher les vagabonds de c
sur mes terres et d'incommoder mes
saux ; mais non pas pour arrêter et t
en prison les pauvres, et encore moins c
nêtes nécessiteux, qui cherchent à se
rir d'une miette de mon superflu, et de
ques épis échappés à une riche moisso

HUBERT.

Premièrement je ne les empêche po
glaner tant qu'ils veulent, lorsque la
son est hors du champ; mais tant qu'il y
une gerbe....

MARCELLIN, *ironiquement.*

Que ne dis-tu aussi lorsque les cl
sont en friche ou couverts de neige?
grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lo
la moisson est rentrée?

HUBERT.

Vous n'entendez rien du tout à
monsieur. Secondement, qui peut no
pondre que ce ne sont pas des voleurs?

MARCELLIN.

Des voleurs, grand Dieu, des voleu
petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris i
cun épi, et que c'étoit un vieux mo
neur du champ voisin qui lui avoit r
sa corbeille.

HUBERT.

n, elle vous l'a dit : comme s'il y avoit
ot de vérité dans ce que ces gens-là vous
t! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL.

i détachoit des épis?

HUBERT.

ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je
: qu'elle avoit fait avant mon arrivée?
s, n'est-ce pas un mensonge que cette
re d'un vieux moissonneur qui lui rem-
corbeille? Oh! je reconnois bien là
ysans : ce sont des messieurs si chari-
!

MARCELLIN.

noi je soutiens que ces épis lui ont été
, car elle me l'a dit; et une si bonne
fille ne sauroit mentir.

HUBERT.

ous, n'avez-vous jamais menti, mon-
cependant nous vous regardons comme
ve gentilhomme.

MARCELLIN.

endez-vous, mon papa, comme ce
Hubert me traite? (*A Hubert en co-*
Non, si je mentois, je serois un mé-
arçon; mais je ne mens pas, ni la

bonne petite fille non plus. Et c'est v
êtes un....

M. DE BEAUVAL.

Doucement, Marcellin : je suis c
jusques-là de ta défense. On doit croi
les hommes honnêtes gens jusqu'à ce q
soit bien convaincu du contraire : m
ne doit pas s'emporter contre ceux q
d'une opinion différente; et il faut ch
à les ramener avec douceur à des
plus consolantes et plus vraies.

HUBERT.

Non, non, monseigneur, il vaut
croire tous les hommes méchans, jus
que l'on voie, à n'en pouvoir douter,
sont honnêtes : c'est beaucoup plu
Lorsque je rencontre un bœuf sur ma
je suppose toujours qu'il a la corne
vaise, et je me retire de son chemin.
se faire qu'il ne soit pas méchant; i
ne cours aucun risque à prendre me
cautions. Le plus sûr est toujours le
leur.

M. DE BEAUVAL.

Si tous les hommes avoient ta fa
penser, Hubert, avec qui pourrions
vivre? Et qu'en seroit-il résulté en

t moi, si, au lieu de te donner un service onnête dans ma terre, pour procurer du ain à un vieux soldat réformé, je t'avois ivré à ma justice comme un vagabond, qui l'avoit ni certificat, ni passe-port?

HUBERT.

Oui, cela est vrai; mais il est vrai aussi ue je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL.

Je ne te garde auprès de moi que parce ue j'en suis persuadé; mais je ne pouvois e croire d'abord que sur ta parole et sur ta hysionomie.

MARCELLIN.

Oh! mon cher papa! si vous vous en raportez à la parole et à la physionomie, vous n croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT.

Oui-dà, monsieur! regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content le la physionomie de votre petite fille, si lle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN.

Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure *oura....*

M. DE BEAUVAL.

Fi, donc, Marcellin ! — Hubert, co
nois-tu la petite fille ?

HUBERT.

Oui, je la connois, et je ne la connois p
Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jou
avec sa mère ; mais comment et pourq
elles y sont venues, il n'y a que monsie
le Bailli qui puisse vous en instruire. Vo
le dirai-je, monseigneur ? C'est bien n
fait à lui de recevoir cette espèce de g
dans la paroisse, pour y être nourris a
dépens de la communauté.

MARCELLIN.

Eh bien ! c'est moi qui les nourrirai, c
moi.

HUBERT.

Vous avez donc quelque chose à vou
monsieur ?

MARCELLIN.

Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT.

En attendant, toute la communauté mu
mure. Mais lorsqu'on graisse la patte a
gens en place (*il compte dans sa main*), c
j'imagine que monsieur le Bailli....

MARCELLIN.

Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le Bailli ? Je le lui dirai, va.

M. DE BEAUVAL.

Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe ? Tu juges que monsieur le Bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village ? Eh bien ! je juge aussi que n'as retenu la corbeille de la petite fille, parce qu'elle n'a pas eu de l'argent, ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

HUBERT.

Quoi, monseigneur ! vous pourriez croire ?...

M. DE BEAUVAL.

Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

HUBERT.

Tenez, *monseigneur*, il vaut mieux que *je me taise. Et quand* je verrois ces mendia

charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies.... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le Bailli?

MARCELLIN.

Oh! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL.

Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT.

Des excuses, monseigneur, des excuses, y pensez-vous? Moi lui aller faire des excuses, et pourquoi?

MARCELLIN.

Pourquoi? pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT.

Si elles n'ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille....

M. DE BEAUVAL.

Hubert, si j'avois commis une injustice envers vous, je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-*même, je* rapporterai la corbeille, et je ferai *des excuses* en votre nom.

HUBERT.

Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN.

Oh ! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

HUBERT.

En ce cas-là je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendians dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN.

MARCELLIN.

Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

M. DE BEAUVAL.

Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN.

Mais *comment* pouvez-vous garder ce *méchant homme* ?

M. DE BEAUVAL.

Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN.

Mais s'il est injuste?

M. DE BEAUVAL.

Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN.

Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL.

Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendroient piller ou assassiner.

MARCELLIN.

Ah! je comprends. Et lui, il regarde

me des scélérats ceux qui n'ont pour ister que les secours des autres; et il ne orme point si c'est la vieillesse, des ma- s, ou des malheurs inévitables, qui les éduits à cet état.

M. DE BEAUVAL.

ès bien, mon fils, car les circonstances gent bien la nature des choses. Par exem- tu as mis trop peu de réflexion dans la elle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la de cette petite fille n'est pas une per- e vicieuse, si la petite fille elle-même a pas fait un mensonge, et n'a pas effec- nent dérobé ces épis à mes gerbes?

MARCELLIN.

on, mon cher papa; c'est impossible.

M. DE BEAUVAL.

ourquoi cela seroit-il impossible? As-tu des éclaircissemens? sais-tu qui elle est, le est sa mère, et dans quel dessein elles venues ici?

MARCELLIN.

h! si vous l'aviez seulement vue! si vous iez seulement entendue! son langage, sa re, ses larmes!..... Elle est si pauvre, elle a besoin d'une poignée d'épis pour rocurer du pain. A-t-on besoin d'en sa-

voir davantage? Dois-je laisser mour pauvre de faim, parce que je ne sais pe core s'il mérite mon assistance?

M. DE BEAUVAL.

Embrasse-moi, mon fils; conserve jours ces généreuses dispositions envei pauvres, et Dieu te bénira, comme il béni moi-même pour de pareils sentin en les faisant naître dans ton jeune cœu clémence est toujours préférable à la sév L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'i tice; et si celui qui sollicite notre pit la mérite pas, c'est sa faute, et non p nôtre.

MARCELLIN.

Mais, mon cher papa, il n'est guère dent de confier à des personnes comme bert un emploi où l'on peut commettr injustices.

M. DE BEAUVAL.

Tu aurois raison, mon fils, si je lui laissé le pouvoir de condamner ou d'ab dre lui-même. Il ne peut, tout au plus, mettre qu'une injustice passagère, à laq il est facile de remédier; et cet inconvé est inévitable. Pour juger les choses sui les principes de l'équité, j'ai, dans

Bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

MARCELLIN.

Mais si Hubert avoit battu la petite fille comme il l'en a menacée?

M. DE BEAUVAL.

Il ne se seroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute; et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN.

Ah! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

MARCELLIN, *courant avec la corbeille vers Emilie.*

TIENS, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi.

ÉMILIE.

O ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit monsieur ! (*Elle apperçoit M. de Beauval.*) Qui est ce monsieur-là ?

HENRIETTE, *courant vers son père, et lui sautant au cou.*

C'est notre bon papa.

MARCELLIN, *à Emilie.*

Oh ! c'est un bon père, je t'assure ; tu n'a rien à craindre. Viens, je veux te présente à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué l vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE, *s'avance timidement vers M. de Beauval, et lui baise la main.*

Monsieur, me pardonnerez-vous cet *liberté ?* Oh ! que vous avez de braves en *fans !*

M. DE BEAUVAL.

:ellin a raison ; en la voyant on ne outer de son innocence Cet air dé- e langage, n'annoncent pas une édu- commune.

IE, *bas à Marcellin et à Henriette.*

ce que j'aurois fâché votre papa ? il ut seul.

DE BEAUVAL, *qui l'a entendue.*

, ma chère fille. Si mes enfans en ont ji envers toi, ils n'ont rien fait que tu isses mériter.

HENRIETTE.

ju'elle ne mérite aussi, mon papa. i vous aviez vu sa mère !

M. DE BEAUVAL.

est ta mère, mon enfant ? qui vous a es à venir dans ma terre ? et quelles :ces avez-vous pour vivre ?

ÉMILIE.

is vivons.... Ah ! grand Dieu, je ne .s de quoi. Nous vivons de peu ou de Jous passons le jour, et quelquefois la i coudre et à filer, pour avoir du pain. eille *Marguerite* donne le couvert à re; *elles m'ont* envoyée aujourd'hui

aux champs pour glaner. Hélas ! mon ap
prentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, *bas à Emilie.*

Pas si mal que tu penses. Ma sœur et mo
nous voulons obtenir de mon papa qu'il
fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL.

Mais où demeuriez-vous auparavant ?

ÉMILIE.

Dans le village de Nanterre, qui est
quelques lieues d'ici. La vie y étoit tr
chère : la vieille Marguerite engagea n
mère à venir chez elle, et lui offrit un l
gement pour rien.

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Si des gens aussi pauvres exercent la bie
faisance, quels devoirs nous avons à rem
plir ! (*à Emilie.*) Ton père vit-il encore
quel est son état ?

MARCELLIN.

Je gagerois bien que ce n'est pas un pa
san.

HENRIETTE.

Je le parierois aussi, sur-tout depuis q
j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, *embarrassée.*

Mon père ?.... je n'en ai plus. Je ne

même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah ! s'il vivoit encore !

M. DE BEAUVAL.

Et tu ne sais pas qui il étoit ? comment il s'appeloit ?

ÉMILIE.

Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL.

Ne pourrois-je pas lui parler ?

HENRIETTE.

Oh ! oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL.

Et qui t'a élevée ?

ÉMILIE.

Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL.

De dessin ? Je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE.

Ah ! la voici qui vient.

MARCELLIN.

Est-ce elle?

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCÈNE IX.

M. DE BEAUVAL, mad. DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *courant au-devant de sa mère, qui paroît embarrassée, en voyant M. de Beauval.*

Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfans. (*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.*)

HENRIETTE.

Oh! notre bon papa est instruit de tout.

mad. DE JOINVILLE.

J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie.

M. DE BEAUVAL.

On n'a besoin, madame, que de vous oir, vous et votre fille, pour prendre de ous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN.

Elle s'appelle Emilie? Oh! mon papa, on oit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

mad. DE JOINVILLE.

La nécessité impose quelquefois des loix uelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de shonorant.....

M. DE BEAUVAL.

On ne doit point rougir de la pauvreté. lle peut s'allier avec toutes les vertus. ais oserois-je vous demander, madame, li vous êtes?

HENRIETTE.

Elle s'appelle madame Laborie.

mad. DE JOINVILLE.

Je ne crois pas, monsieur, devoir vous éguiser mon vrai nom. Je me vois même ans la nécessité de vous le découvrir, pour ie justifier, dans votre esprit, de l'état dans quel vous me voyez descendue. Cependant voudrois (*elle regarde les enfans*) vous ire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que ongisse de mon abaissement. Mais si mon

nom étoit connu, je craindrois de tr
parmi les gens du peuple des ames pe
néreuses, qui se feroient peut-être un
de m'humilier, parce qu'il nous arrive
vent de ne pas agir plus noblement à
égard, lorsque nous sommes dans la
périté.

MARCELLIN.

Eh bien! je n'écouterai point.

HENRIETTE.

Et moi, je n'en dirai pas un mot; je
assure; et qui que vous soyez, Emili
toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL.

Croyez, madame, que je ne vous a
pas demandé ces particularités, sans u
térêt pressant, et si je n'étois dans la
lution de réparer les injustices du sort.

mad. DE JOINVILLE.

Je suis née d'une famille noble, mai
favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeu
à Paris, auprès d'une dame de conditio
qualité de demoiselle de compagnie. I
huit ans que je fis connoissance avec M
Joinville, lieutenant-colonel de caval
qui étoit venu passer quelques mois d
capitale.

DE BEAUVAL, *avec transport.*

ıville ! Joinville !

mad. DE JOINVILLE.

rit de l'inclination pour moi ; ses ver-
avoient prévenue en sa faveur, je lui
i ma main ; et quelques jours après
nariage, nous nous retirâmes dans une
u'il possédoit en Provence.

M. DE BEAUVAL.

c'est lui ! c'est lui ! Je retrouve tous
its sur la figure de cet enfant.

mad. DE JOINVILLE.

dites-vous, monsieur ?

M. DE BEAUVAL.

rsuivez, madame, je vous en conjure.

mad. DE JOINVILLE.

égerai autant qu'il sera possible. Nous
ncions à goûter, dans une paisible
, les douceurs de la plus tendre union.
ıélas ! les fatigues de la guerre avoient
la santé de mon époux ; et une ma-
ruelle termina sa vie en peu de jours.
laisse couler des larmes.)

HENRIETTE, *à Emilie.*

vre enfant ! tu as été orpheline bien

ÉMILIE.

Hélas ! même avant d'être née.

mad. DE JOINVILLE.

Il me laissa enceinte de cet enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussi-tôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs ; et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL.

Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire long-temps.

mad. DE JOINVILLE.

Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues je pris la résolution de retourner à Paris auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venoit de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressour

de vendre ce qui me restoit de mes bi-
:et de mes habits, et de subsister du tra-
de mes mains. Je me retirai à Nanterre,
:y vivre inconnue. Il y a quelque temps
j'y rencontrai, par hasard, une femme
j'avois connue autrefois, et qui demeure
ı ce village.

HENRIETTE.

:on papa, c'est la vieille Marguerite.

mad. DE JOINVILLE.

lle avoit servi chez la dame dont je vous
ırlé. Je lui avois donné, dans une cruelle
ıdie, des soins qui me valurent son at-
ement. Je lui exposai ma situation : elle
proposa de venir demeurer ici, où je
rois vivre dans une obscurité plus pro-
e. C'est à elle que je dois l'hospitalité :
mme elle n'a personne pour lui fermer
eux, elle m'a fait entendre que j'héri-
ıs à sa mort de sa petite chaumière.
ı voyez.....

M. DE BEAUVAL.

'en est assez, madame. Cette généreuse
ne ne me surpassera point en reconnois-
e. J'ai une joie inexprimable de pouvoir
ı acquitter une dette que j'ai contractée
:rs votre digne époux.

mad. DE JOINVILLE.

Comment, monsieur, est-ce que l'auriez connu?

MARCELLIN.

Le père de cette bonne Emilie?

HENRIETTE.

O ma chère Emilie! je vois que nous a te garder avec nous. Mais quoi! tu ple

ÉMILIE.

Ne me plaignez pas, je ne pleure q plaisir.

M. DE BEAUVAL.

C'est à lui que je dois la vie: quel bo pour moi de pouvoir reconnoître ce bi envers son épouse et son enfant! J'ai serv lui pendant la dernière guerre d'Allem Dans une affaire malheureuse, où j épuisé de fatigue, un cavalier ennemi le sabre levé sur ma tête. C'en étoit f moi, si mon digne lieutenant-colon m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

mad. DE JOINVILLE.

Je le reconnois bien à ces traits; il aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAL.

Quelques jours après, je fus comman *détachement* pour une expédition

leuse. Nous fûmes enveloppés, et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés. J'étois dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, graces à lui, tous les secours dont j'avois besoin, dans le traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver!

MAD. DE JOINVILLE.

Grand Dieu! grand Dieu! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici!

MARCELLIN.

Quoi! ton père a sauvé la vie au nôtre!

HENRIETTE.

Combien nous devons t'aimer!

M. DE BEAUVAL.

Viens, mon Emilie; tu retrouveras moi le père que tu as perdu. Mes enfans aussi besoin d'une seconde mère qui re place celle qui leur a été enlevée. L'édu tion que vous avez donnée à votre aima fille (*Emilie s'avance vers lui, et lui b la main*) me fait voir, madame, comb vous êtes digne de remplir un emploi si licat. Je vais prendre toutes les précauti nécessaires pour que vous n'ayez plus à cr dre, une seconde fois, les coups impré de la fortune. (*à Emilie, qui lui tient core la main.*) Oui, ma chère fille, je mettrai plus de différence entre toi et enfans. Tu es la vivante image de ton gé reux père, et tu es aussi digne de ma t dresse qu'il l'étoit de ma reconnoissance

mad. DE JOINVILLE, *saisissant avec tra port la main de M. de Beauval.*

Comment pourrois-je répondre à tant bienfaits, monsieur? Je n'ai que des lar pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, *l'embrassant.*

O ma nouvelle maman! vous serez d *toujours* auprès de nous avec Emilie? N

:z comme nous serons empressés à vous

MARCELLIN.

ıi, Emilie sera ma seconde sœur. Elle certainement plus glaner. Ah ! mét Hubert, comme je vais me moquer ıi !

mad. DE JOINVILLE.

on cher petit troupeau ! de quelle joie ı remplissez mon ame ! au lieu d'un en- j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne ;alera pour les soins et pour la tendresse. *M. de Beauval.*) Permettez-vous, monr, que j'aille apprendre cette heureuse velle à ma bonne Marguerite ? Je crains ılle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL.

lien de plus juste, madame ; et moi, je ı faire préparer votre appartement au teau.

HENRIETTE.

Mon papa, me permettez-vous de suivre ilie et ma nouvelle maman ?

MARCELLIN.

Et *moi aussi, je* voudrois bien aller avec

M. DE BEAUVAL.

Je le veux bien, mes enfans. Vous ra
nerez ensuite au château madame de J
ville et sa fille, sans oublier la bonne l
guerite, que j'invite aussi à venir dîner
nous.

MARCELLIN, *à Emilie, qui veut e
porter la corbeille.*

Non, Emilie, cela n'est plus fait
toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE.

Ah! monsieur, pour rien au monde j
donnerois cette corbeille. Je lui dois
bonheur, le bonheur de ma mère, celu
vous avoir connu, notre vie et notre b
être. Non, ma chère petite corbeille, j
rougirai jamais de toi. (*Elle la relève
s'en charge avec beaucoup de peine.*)

HENRIETTE.

Du moins ôtes-en les épis, elle sera
légère.

ÉMILIE.

Non, non. Ces épis sont à moi; car le
vieillard me les a bien donnés, quoi q
ait pu dire Hubert. Je veux en faire prés
à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL.

ıe sera pas oubliée à la prochaine ; et dès ce moment, elle a du pain our toute sa vie.

nad. DE JOINVILLE.

ɜ Ciel vous récompense de votre gé- dans vos enfans.

L'OISEAU DU BON DIE

Madame DE MONVAL, PAULI
et EUGÉNIE, ses filles.

Mad. DE MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent, Eugé

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

mad. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

mad. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans do

EUGÉNIE.

Oui, maman N'est-il pas vrai que l
seaux appartiennent au bon Dieu?

mad. DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, et tou
autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien! maman, ce malin garçon
dérobé un oiseau au bon Dieu, et il

: pour le vendre. Le pauvre oiseau crioit toutes ses forces, et le petit méchant l'a s par le bec pour l'empêcher de crier. paremment il avoit peur que le bon Dieu l'entendît, et ne le châtiât lui-même pour méchanceté.

mad. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au tit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu n oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura é bien aise. (*Elle saute de joie.*)

mad. DE MONVAL.

Sûrement il sera bien aise de voir que on Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette ma-e, parce qu'il avoit besoin d'argent.

mad. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné lui que j'avois, moi qui n'en avois pas soin.

PAULINE.

ous avons eu là-dessus une petite dis-

pate, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse, et il y avoit bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

mad. DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne fallait jamais balancer à faire le bien?

mad. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu et que tu n'eusses plus eu d'argent, là voyons, qu'aurois-tu fait?

EUGÉNIE.

Maman, je serois venue t'en demander

mad. DE MONVAL.

i je n'en avois pas eu moi-même ?

EUGÉNIE.

! tant pis.

mad. DE MONVAL.

vois donc que ta sœur te donnoit un
nseil. Il ne faut pas ménager seule-
our soi, mais encore pour les autres,
être en état de faire plus de bien.
u qu'il n'y eût que cet oiseau dans le
à qui tu pouvois donner des secours ?

EUGÉNIE.

je ne pensois qu'à lui dans ce mo-
Si tu avois vu comme il avoit l'air de
r ! Si tu l'avois vu ensuite comme il
oit content quand on lui a donné la
il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne
où aller s'abattre. Mais le petit garçon
n promis qu'il ne chercheroit pas à
apper.

mad. DE MONVAL.

is toujours fait le bien, ma fille, et en
ense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

aman ! je te remercie.

mad. DE MONVAL.

à encore un baiser par-dessus le mar-

ché. Que je me réjouis d'être ta ma
Avec le goût que tu as pour le bien, il
manque plus que de savoir le faire ave
dence, pour être la plus heureuse petit
sonne de l'univers.

LE MENTEUR
CORRIGÉ PAR LUI-MÊ

Le petit Gaspard étoit parvenu à l'
six ans, sans qu'il lui fût jamais échap
mensonge. Il ne faisoit rien de mal, a
n'avoit aucune raison de cacher la
Lorsqu'il lui arrivoit quelque mal
comme de casser une vître, ou de fair
tache à son habit, il alloit tout de sui
vouer à son papa. Celui-ci avoit la bo
lui pardonner, et il se contentoit de l'a
d'être dorénavant plus attentif.

Un jour, son petit cousin Robert v
trouver. Celui-ci étoit un fort méchan
çon. Gaspard, qui vouloit amuser son

lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie seroit d'une pièce de deux sols. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence ? lui dit-il en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.

C'est le petit Robert mon voisin qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent ?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux

GASPARD.

C'est que je voulois faire vo
l'argent que j'avois épargné pou
un livre. Je l'avois mis, par
derrière la grosse pierre qui est à
Quand j'ai voulu le chercher, j
trouvé. Quelque passant me l'a

Son père soupçonna dans ce
de mensonge, mais il cacha son
tement, et il alla aussi-tôt chez
Lorsqu'il apperçut le petit Robe
de sourire, et lui dit: Eh bien!
tu as donc été bien heureux au
domino? Oui, monsieur, lui ré
bert, j'ai joué fort heureusemen

Et combien as-tu gagné à
Vingt-quatre sols. — Et t'a-t-il
mais! sans doute. Oh! oui, je
mande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité
sévèrement, son père voulut b
donner pour cette première foi
tenta de lui dire d'un air de mé
maintenant que j'ai un men

son ; et je vais avertir tout le monde de
défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir
Robert, et lui fit voir un très-beau porte-
crayon dont son oncle lui avoit fait présent.
Robert en eut envie, et chercha tous les
moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses
billes, sa toupie et ses raquettes ; mais comme
il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à
aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses
yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon
m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu,
peut-être même me l'as-tu dérobé. Gas-
pard eut beau protester que c'étoit un cadeau
de son oncle, Robert se mit en devoir de le
lui arracher ; et comme Gaspard le tenoit
fortement dans ses mains, il lui sauta aux
cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur
la poitrine, et lui donna des coups de poing
sur le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui
eut remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout san-
glant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah !
papa, s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'ap-
perçut, venez me venger. Le méchant petit
Robert *m'a pris mon* porte-crayon, et m'a
arrangé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son
répondit; Va, menteur, tu l'as jo
doute au domino. C'est toi qui t'es ba
le nez de jus de mûres, et qui as mis
velure en désordre, pour m'en imp
vain Gaspard affirma la vérité de s
Je ne crois plus, lui dit son père, c
m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans s
bre, et déplora amèrement son prem
songe. Le lendemain, il alla trou
père, et lui demanda pardon. Je re
lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avc
ché une fois à vous en faire accroi
ne m'arrivera plus de ma vie; mai
faites pas davantage l'affront de vo
de mes paroles.

Son père m'assuroit l'autre jour
puis ce moment, il n'étoit pas échap
fils le mensonge le plus léger, et qu
côté, il l'en récompensoit par la con
plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui
rance, ni protestation. C'étoit assez
pard lui eût dit une chose, pour qu'il
aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses
yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

J'voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à madame Durval sa mère.

mad. DURVAL.

Quoi ! pendant la journée entière ?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

mad. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman ? Oh ! que non, vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule, car ses sœurs devoient être occupées

avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité. Elle avoit déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade. Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer, et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît. La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive, combien le temps lui avoit paru long, et avec quelle impatience elle les avoit desirées.

Elles commencèrent aussi-tôt leurs jeux *des grandes* fêtes, pour rendre la joie à la

ite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement. Hélas! toutes ces complaisances furent utiles. Laurette se plaignit de ce que tous amusemens étoient usés pour elle, et de qu'ils ne lui causoient plus le moindre isir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement nploté ensemble de ne faire ce jour-là oun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune deiselle de dix ans, très-sensée et très-raonnable, lui prit la main, et lui dit avec nitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, ntes tant que nous sommes, et je te dirai quelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne deine pas.

ADÉLAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur ›i-même. Oui, Laurette, c'est toi; car tu › vois bien, ces jeux nous amusent encore, noique nous les ayons joués, même avant ne tu fusses née. Mais nous venons de tra*aille*r, *et ils nous* paroissent tout nouveaux. *tu avois gagné* par le travail l'appétit du

plaisir, il te seroit certainement aussi d
qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle ét
ne manquoit pas de raison, fut frappé
discours de sa sœur. Elle comprit que
être heureuse, il falloit mêlanger adr
ment les exercices utiles et les délasse
agréables. Et je ne sais si, depuis cette a
ture, une journée toute de plaisir ne l'a
pas encore plus effrayée, qu'un jour e
des légères occupations de son âge.

LE BOUQUET

QUI NE SE FLÉTRIT JAMA

AGATHE.

Eh! bonjour, ma chère Eugénie. C'est
excellente idée que tu as eue de veni
voir aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Maman vient de me permettre de p
tout le reste de la soirée avec toi.

AGATHE.

suis bien charmée; le temps est si
Il me semble que nos amis nous en
ment plus chers, quand la nature est

EUGÉNIE.

e sens aussi. Tiens, donne-moi la
Comme nous allons jaser et courir en-
!

AGATHE.

x-tu commencer par faire quelques
lans le bosquet?

EUGÉNIE.

iment oui, c'est fort bien pensé. Nous
ns y causer plus à notre aise.

AGATHE.

e demande seulement la permission de
oir quelquefois pour travailler à mon
ge.

EUGÉNIE.

à bonne heure. Je t'aiderai même si tu

AGATHE.

non, je te remercie. Je ne voudrois
u'il y eût un seul point d'une autre
que de la mienne.

EUGÉNIE.

Je vois que c'est pour en faire un cadeau

AGATHE.

Tu l'as deviné.

EUGÉNIE.

Et l'ouvrage presse donc beaucoup?

AGATHE.

Tu sais que c'est le 4 de ce mois le jou de Sainte-Rosalie. Je ne me consolerois d ma vie, si ce tablier de filet n'étoit fait pou ce jour-là.

EUGÉNIE.

Rosalie, dis-tu? Je ne connois personn de ce nom-là parmi toutes les demoisell de notre société.

AGATHE.

C'est pour une de mes amies particulière Oh! une tendre et excellente amie, à q je dois peut-être tout mon bonheur.

EUGÉNIE.

Et comment cela, s'il te plaît, ma chè Agathe? Je meurs d'envie de le savoir.

AGATHE.

Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remarqué *depuis ton* retour, un grand changeme *dans mon* caractère?

EUGÉNIE.

Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine et acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde; et la moindre familiarité te paroissoit un outrage. Aujourd'hui tes manières sont simples et prévenantes. Tu as un air de complaisance et l'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHE.

Je le suis aussi, ma chère amie. Ah! j'étois bien à plaindre dans le temps dont tu parles. Je faisois également le désespoir de ma famille, et de tous ceux qui s'intéressoient à mon bonheur. La pauvre demoiselle Bro-

chon sur-tout, que je la faisois souffrir ! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendresse, qui remplissoit si bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère !

EUGÉNIE.

Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE.

Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée, qui restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois, il y aura un an, c'étoit le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je à moi-même; je veux la surprendre avant qu'elle ne se lève. Je m'habillai toute seule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite demoiselle m'avoit donnée au premier jour de l'an (*elle serre la main d'Eugénie*), et je courus dans le jardin pour la *remplir* de fleurs, que je voulois répandre *sur le lit* de mademoiselle Brochon. Je v

sai en cachette le long de la charmille, 'arrivai, sans que personne m'eût apper-, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis is des plus belles roses qui venoient de anouir. Il me falloit encore du chèvre-ille, du jasmin et du myrte. J'allois pour cueillir autour du berceau qui termine la nde allée. Tout-à-coup, en passant de-it l'ouverture, j'apperçois, en un coin du ceau, mademoiselle Brochon à genoux, tête cachée dans ses mains. Je tâchai de en retourner doucement sur la pointe des ds; mais elle avoit entendu le bruit de s pas. Elle se releva précipitamment, rna la tête, m'apperçut, et me cria de uir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le temps de bien es-yer ses larmes. Je vis que ses yeux en ient encore mouillés. Mais ce n'étoient de ces larmes douces, comme je lui en ois souvent vu répandre au récit de quel-'action généreuse, de bienfaisance, ou de oiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me ecevoit, il me sembla remarquer sur son age des traces de douleur.

Elle me *prit doucement* cette main dans *e des siennes, et* passa l'autre autour de

moi. Nous fîmes de cette manière
d'allées, sans qu'elle me dît un se
mon côté, je n'osois ouvrir la bo
j'étois interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus é
contre son sein; et me regardant
attendri, en jetant un coup-d'o
fleurs dont ma corbeille étoit re
vois, ma chère Agathe, me dit-elle
avez pensé de bonne heure à ma
attention délicate me feroit oublie
pensées dont j'étois occupée en ce
votre sujet, si le soin de votre bo
étoit attaché. Oui, ma chère ami
buez qu'à ma tendresse pour vou
vais vous dire. Il me tarde d'en
chargé mon cœur, pour l'ouvrir en
entier aux nouveaux sentimens q
dois pour le bouquet que vous me

J'étois tremblante et muette pend
m'adressoit ce discours. C'étoit con
conscience m'eût parlé tout haut p
che.

Vous qui avez reçu de la natu
nua-t-elle, des dispositions si bien
par les exemples et les instructions
maman, pourquoi voulez-vous le

n défaut capable d'empoisonner lui seul lus excellentes qualités ? Je ne vous le merai point, après ce que je viens de ; dire ; son nom vous inspireroit peut-trop d'horreur contre vous-même, et .e veux pas vous mortifier. Il suffit que re cœur vous le nomme en secret, et je is vous connoître assez pour être sûre que us emploierez les plus nobles efforts à le :truire.

N'allons point chercher des temps trop eculés. Faisons seulement l'examen de la onduite que vous avez tenue dans la journée d'hier. C'est elle qui m'avoit plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos connoissances dans l'histoire ? Vous rappeliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du desir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfaite de vous-même, que l'on craignit de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même temps de l'at*tention qu'on prêtoit* à l'aimable petite Adé*laïde ; comme tout* le monde étoit enchan-

des graces simples et naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite! Je vous voyois pâlir de dépit et d'envie; je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vintes montrer votre cahier d'écriture, et qu'on se le faisoit passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur et de colère!

Enfin le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavecin, les fausses mesures, que peut-être vous faisiez exprès, la déroutoient de son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juste, quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie!

Ah! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je, en fondant en larmes; car ses paroles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice qu'*vous n'osiez* pas me nommer. Jamais je n

senti si vivement combien il est affreux.
ne pus en dire davantage; mais elle vit
ce qui se passoit dans mon cœur. Ses
agités me pressèrent contre son sein
une tendresse que je ne saurois te pein-
Je sentois ses larmes couler sur mon vi-
, tandis que ses yeux étoient tournés
le ciel.
éloquence de cette prière muette acheva
ie troubler. Nous étions venues, sans
en appercevoir, au pied de l'ormeau
voici. Nous étions debout auprès de ce
de verdure. Je m'y laissai tomber à de-
vanouie. Elle me prodigua les plus ten-
secours, et ranima, par ses caresses,
esprits abattus.
mme nous étions prêtes à rentrer à la
on, je lui dis en l'embrassant : Séchez
armes, ma bonne amie, ce sont aujour-
i les dernières que vous aurez à répan-
ur mes défauts.
a chère Agathe, me répondit-elle, vous
ouviez me causer une plus grande joie
le jour de ma fête, que par cette noble
ution. C'est le bouquet le plus propre à
parer l'une et l'autre, et j'espère qu'il
flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deu plus tranquilles. Elle me fit remarquer l repos délicieux de la matinée. Mon cœu soulagé se trouvoit en état de goûter l charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux d trouver ce calme en soi-même. Je lui de mandai ses conseils pour entretenir mo cœur dans cette riante sérénité. Deux hei res s'écoulèrent ainsi rapidement dans u entretien d'amitié, de confiance et d'instru tions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avoit fa préparer une petite fête. Nous la célébrâm avec toute la joie dont nos cœurs venoie de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chè amie, que j'ai commencé à me guérir d'u défaut si insupportable aux autres, et à mo même. Je te laisse maintenant à penser, je puis oublier, quand ce jour revient, marquer ma tendre reconnoissance à la digi amie qui en a fait l'époque de mon bonheu

EUGÉNIE.

O ma chère Agathe, heureusement j' du temps encore? Je veux lui préparer aus *mon* bouquet, pour avoir su doubler le pla *sir que* je sentois à t'aimer.

E NID DE FAUVETTE.

MAN, maman, s'écrioit un soir Sympho-
en se précipitant tout essoufflé sur les
ux de sa mère! voyez, voyez ce que je
dans mon chapeau.

mad. DE BLEVILLE.

, ha! c'est une fauvette. Où l'as-tu
trouvée?

SYMPHORIEN.

i découvert ce matin un nid dans la
du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me
glissé tout doucement près du buisson,
rant que l'oiseau s'en doutât, paff! je
aisi par les ailes.

mad. DE BLEVILLE.

t-ce qu'il étoit seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

s enfans y étoient aussi, maman. Ah!
nt si petits, qu'ils n'ont pas encore de
es. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

mad. DE BLEVILLE.

que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage, que j'ac
crocherai dans notre chambre.

mad. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

mad. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier ? C'est tout vis-à-vis J'ai bien remarqué la place.

mad. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

mad. DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde qui l'a emmené a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de *toi et* de ta sœur, et vous conduire en *prison*.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu ! que veut-on faire de
?

mad. DE BLEVILLE.

ous serez renfermés dans une petite loge,
us n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

le méchant roi !

mad. DE BLEVILLE.

ne vous fera pas de mal. On vous ser-
tous les jours à manger et à boire. Vous
seulement privés de votre liberté et
aisir de me voir. (*Symphorien se met
urer.*)

mad. DE BLEVILLE.

. bien ! mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce
malheur si terrible d'être renfermé,
d on a toutes les nécessités de la vie?
*sanglots empêchent Symphorien de ré-
re.*)

mad. DE BLEVILLE.

: roi en agit envers ton père, ta sœur et
omme tu en agis envers l'oiseau et ses
s. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant,
prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.*

i ! je vais lâcher la fauvette. (*Il ou-*

vre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.)

mad. DE BLEVILLE, *prenant Symphorien dans ses bras.*

Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison; et ni toi, ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère; combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman; je n'avois pensé à rien de tout cela.

mad. DE BLEVILLE.

Eh bien! penses-y dorénavant, et n'*oublie pas* que les bêtes innocentes ont été *créées pour* jouir de la liberté, et qu'il

oit cruel de remplir d'amertumes une vie
ui leur a été donnée si courte. Tu devrois
pprendre par cœur, pour mieux t'en sou-
enir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la-moi,
vous en prie.

mad. DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette,
Ils sont deux, trois, quatre petits ;
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes ;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah! pourrois-je causer leur peine,
Moi, qui l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venoit me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusoit à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travailloient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite maman, venez, venez vîte chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric. Ah maman ! ils n'ont rien mangé de la journée ! Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. Aussitôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer.... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. (*en pleurant encore*

plus fort.) Ah! ma sœur, si tu l'avois vu tu aurois aussi pleuré, je t'assure. Et Julie se baissant vers elle, prit un coin de son t blier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son o vrage de ses mains, en regardant son ch Julien; et le père, pour cacher une larm se couvrit les yeux de son livre. Venez, n enfans, leur dit la mère en les serrant t deux contre son cœur; allons voir si n pourrons soulager ces pauvres malheureu

Pendant que Frédéric, Christophe et l mère éplorée embrassoient les genoux de l bienfaitrice, Rosine tira doucement son fr par le pan de son habit, et lui dit bas à l reille: Ecoute, tu sais bien ce petit gât que ma bonne nous a donné pour notre g ter..... Ah! mon Dieu, s'écria Julien en retournant tout-à-coup, cela est vrai! tâ d'amuser ici maman sans faire semblant rien. Je cours le chercher. — Le voilà, re Rosine, baisse-toi. Et Rosine soulevant cachette le chapeau de Frédéric, qui s'é par hasard trouvé sur la table, fit remarq à Julien le petit gâteau que sa main lég *avoit* adroitement glissé par-dessous.

CAROLINE.

La petite Caroline, dont nous avons parlé dans le premier volume, jouoit un jour auprès de sa mère, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le coëffeur étant arrivé, madame P..... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, et de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le coëffeur en donna tant et tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas. Ils ne sont pas perdus; on les a mis là dans le tiroir.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P...., seule avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pourquoi donc, ma fille? — *Maman, c'est que nous* nous voyions tous les

jours, et que nous vivions famili
ensemble. — Mais, ta sœur en m
Oh! ma sœur peut bien en manger
le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'un
née avec un esprit si ingénu, et un
tendre! Qu'elle ressemble de plus
sa mère, et tous mes vœux pour el
remplis.

LE FERMIER.

Monsieur Dublanc s'étoit un j
fermé dans son cabinet pour expédi
ques affaires. Un domestique vint lu
cer que Mathurin, son fermier, é
porte de la rue, et demandoit à lu
M. Dublanc ordonna qu'on le fît
dans son antichambre, et qu'on
d'attendre un moment, jusqu'à ce
lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie (ainsi
moient les enfans de M. Dublanc)
dans l'antichambre de leur père, l
y introduisit Mathurin. Il leur fit

trant, une inclination respectueuse ; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un air moqueur. Ils mesuroient l'honnête fermier des pieds à la tête d'un coup-d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, et faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, et ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frère, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier ? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter *la grossièreté* de ses frères, *elle leur en fit des* reproches, chercha à les

excuser auprès du fermier; et s'appr
de lui d'un air plein de bonté, elle lu
du vin pour se rafraîchir, le fit asse
prit elle-même son chapeau et son
qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sc
son cabinet: il s'avança, d'un air a
vers Mathurin, lui tendit la main, l
manda des nouvelles de sa femme et
enfans, et quelles affaires l'amenoie
ville. Monsieur, je vous apporte mon
tier, lui répondit Mathurin; et il t
même temps de sa poche un sac de cui
d'argent. Ne soyez pas fâché, continu
de ce que j'ai tardé quelques jours à
Les chemins étoient si rompus, qu
m'a pas été possible de voiturer plutô
grain au marché.

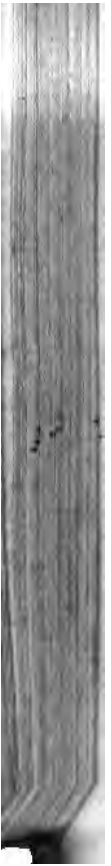
Je ne suis point fâché contre vous,
qua M. Dublanc: je sais que vous êt
honnête homme, et qu'on n'a pas bes
vous faire souvenir de vos engagemen
même temps il fit avancer une table
que le fermier comptât ses espèces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vu
écus de Mathurin; et il parut le reg
avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, monsieur, leur faire prendre, quelqu'un de ces jours, l'air de la campagne? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux : je viendrois les prendre moi-même, et je les ramenerois dans ma carriole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, et s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux siens; et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusques sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception *grossière* qu'*ils* avoient faite à *l'honnête Mathurin.*



M. Dublanc marqua son méco
à Roger et à Alexandre, et lo
temps Sophie de sa conduite. Je
en la baisant au front, que ma
comment on doit se comporter e
nêtes gens. Comme c'étoit l'heu
ner, il se fit apporter les fruits
mier, et en mangea une partie
Ils les trouvèrent l'un et l'aut
Roger et Alexandre assistèrent a
mais ils ne furent point invités
fruits. Ils les dévoroient des ye
blanc ne fit pas semblant de s
voir. Il reprit l'éloge de Sophie,
à ne jamais mépriser personne
plicité de ses habits. Car, disoi
n'en agissons poliment qu'ave
sont d'une parure brillante,
l'air d'adresser nos civilités à l'
plutôt qu'à la personne qui l
gens le plus grossièrement vêtu
quefois les plus honnêtes; nous
exemple dans Mathurin. Non-
trouve dans son travail le moye
rir, lui, sa femme et ses enfa
core, depuis quatre ans qu'il
mier, il paie si exactement s

je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme-là n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes frères. C'est lui qui vous habille, et qui vous procure une bonne éducation; car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en serrât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé, et ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit. Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui ni un autre jour de ces fruits. Lorsque le fermier qui vous les apportoit aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

ROGER.

Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais?

M. DUBLANC.

Que sentoit-il donc?

ROGER.

Une odeur insupportable de fumier.

M. DUBLANC.

D'où peut-il avoir contracté cett

ROGER.

C'est qu'il est tous les jours à en
dans les champs.

M. DUBLANC.

Que devroit-il faire pour s'en ga

ROGER.

Il faudroit..... il faudroit....

M. DUBLANC.

Il faudroit peut-être qu'il ne fu
ses terres ?

ROGER.

Il n'y a que ce moyen.

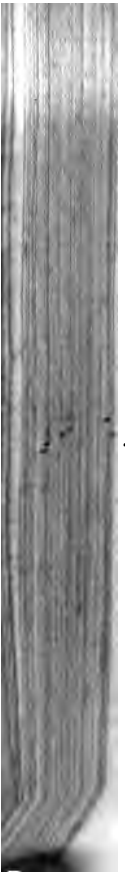
M. DUBLANC.

Mais s'il n'engraissoit pas ses
comment pourroit-il y recueillir u
dante moisson ? Et s'il n'en faisoi
mauvaises, comment viendroit-il
me payer le prix de sa ferme? Roge
répliquer; mais son père lui lança
où Alexandre et lui lurent aisémer
dignation.

Le dimanche suivant, de gran
le bon Mathurin étoit à la porte d
blanc Il lui fit demander s'il ne s
bien aise de venir faire un tour à

Dublanc, sensible à cette attention, ne ulut pas le mortifier par un refus. Roger Alexandre prièrent instamment leur e de les mettre de la partie; et ils pro- ent de se conduire plus honnêtement. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils itèrent d'un air joyeux dans la carriole, omme le fermier avoit d'excellens che- x, et qu'il savoit bien les conduire, ils nt arrivés chez lui avant de s'en douter. ui pourroit peindre leur joie, lorsque la ure s'arrêta! Claudine, femme de Ma- in, se présenta, d'un air riant, à la ière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit nfans dans ses bras pour les poser à terre, mbrassa, et les conduisit dans la cour. s ses propres enfans y étoient en habit randes fêtes. Soyez les bien-venus, di- ils aux jeunes messieurs, en les saluant respect. M. Dublanc auroit bien voulu r un moment avec eux, et les caresser; la fermière le pressa d'entrer, de peur isser refroidir le café.

étoit déjà servi sur une table couverte linge éblouissant de blancheur. La ca- re n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine; étoit, ainsi que les tasses, d'une faïence



grossière, mais fort propre. Ro
dre se regardèrent en dessou
roient éclaté de rire, s'ils n'a
de fâcher leur père. Claudine
dant remarqué à leur mine sou
pensoient. Elle s'excusa, et l
auroient sans doute été mieu
eux ; mais qu'il falloit se co
qui étoit offert de bon cœur ch
gens.

Avec le café on servit des
goût si exquis, qu'on vit bie
mière avoit mis tout son art à
les cuire. Après le déjeûner, l
gagea M. Dublanc à donner u
son verger et à ses terres. M. D
sentit. Claudine se donna tou
possibles pour rendre cette pro
ble aux enfans. Elle leur m
troupeaux qui couvroient le
leur donna à caresser les plus
Elle les conduisit ensuite à s
Tout y étoit propre et vivant
le sol deux jeunes colombes q
quitter leur nid, mais qui n'o
core se confier à leurs ailes n
voyoit des mères qui couvo

paniers, d'autres qui s'occupoient
la nourriture aux petits qui ve-
'éclore. Ils allèrent du colombier
ıes. Claudine eut soin qu'ils n'en
ssent pas de trop près. Elle les mit
ıt à portée de pouvoir remarquer le
es abeilles.
ıe la plupart de ces objets étoient
x pour les enfans, ils en parurent
faits. Ils alloient même les passer
ınde fois en revue, si Thomas, le
ıe des fils de Mathurin, ne fût venu
tir que le dîner les attendoit. Ils
rvis en vaisselle de terre et en cou-
tain et d'acier. Roger et Alexandre
ıncore si pleins du plaisir de leur
, qu'ils eurent honte de se livrer à
neur railleuse. Ils trouvèrent tout
ıt exquis. Il est vrai que Claudine
rpassée pour les bien traiter.
ıssert, M. Dublanc apperçut deux
ıspendus à la muraille. Qui joue ici
nstrumens ? demanda-t-il. Mon fils
noi, répondit le fermier; et sans en
antage, il fit signe à Lubin de dé-
les violons. Ils jouèrent tour-à-tour
champêtres si tendres et si gais, que

M. Dublanc leur en exprima sa s
de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre
mens à leur place : Or ça, Rog
Alexandre, leur dit M. Dublanc,
sent votre tour. Jouez-nous quel
vos plus jolis airs. En disant ce
leur mit les violons entre les mai
ne savoient pas même comment
archet, et il s'éleva une risée gén
confusion.

M. Dublanc pria le fermier de
chevaux pour les ramener à la
thurin lui fit les plus vives inst
l'engager à passer la nuit chez lui
fin il fut obligé de se rendre aux
tions de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dub
fils, en s'en retournant, comment
tu de ton petit voyage ?

ROGER.

Fort bien, mon papa. Ces bonn
fait de leur mieux pour nous pr
du plaisir.

M. DUBLANC.

Je suis enchanté de te voir sa
si Mathurin ne s'étoit pas em

es honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit ésenté le moindre rafraîchissement, -tu été aussi content que tu le parois?

ROGER.

i certes.

M. DUBLANC.

aurois-tu pensé de lui?

ROGER.

e c'eût été un paysan grossier.

M. DUBLANC.

ger! Roger! Cet honnête homme est chez nous; et loin de lui offrir aucun chissement, tu t'es moqué de lui. Qui onc le mieux vivre, de toi ou du fer-

ROGER, *en rougissant.*

is c'est son devoir de nous bien ac- ir. Il tire du profit de nos terres.

M. DUBLANC.

'appelles-tu du profit?

ROGER.

st qu'il trouve son compte à recueillir oissons de nos champs et le foin de nos es.

M. DUBLANC.

as raison. Un laboureur a besoin de ela. *Mais* que fait-il du grain?

ROGER.

Il s'en nourrit, lui, sa femme et
fans.

M. DUBLANC.

Et du foin?

ROGER.

Il le donne à manger à ses chevau

M. DUBLANC.

Et que fait-il de ses chevaux?

ROGER.

Il les emploie à labourer les terr

M. DUBLANC.

Ainsi, tu vois qu'une partie de
tire de la terre, y retourne. Mais
qu'il consomme tout le reste avec s
et ses chevaux?

ROGER.

Les vaches en prennent aussi le

ALEXANDRE.

Et ses moutons aussi, ses pige
poules.

M. DUBLANC.

Cela est vrai. Mais ses récoltes e
consomment-elles dans sa maison?

ROGER.

Non. Je me souviens de lui avoi

e qu'il en portoit une partie au marché, ar en avoir de l'argent.

M. DUBLANC.

Et cet argent, qu'en fait-il?

ROGER.

J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en pportoit son sac de cuir tout plein.

M. DUBLANC.

Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du fermier ou de moi? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin, ses moutons et ses vaches; mais le fumier qu'il en retire est porté dans les guérets, et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les blés, ensuite à les scier, et puis à les battre, et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre; mais c'est pour me donner l'argent qu'il en reçoit. Supposé qu'il en *reste quelque* partie pour lui, n'est-il *pas juste qu'il trouve* une récompense de s

travaux? Encore un coup, dis-mo
nous deux tire le plus grand profit
terres?

ROGER.

Je vois bien à présent que c'est v

M. DUBLANC.

Et sans ce fermier, aurois-je ce

ROGER.

Oh! il y a tant de fermiers dans l

M. DUBLANC.

Tu as raison; mais il n'y en a
plus honnête que celui-ci. J'avois
affermé cette métairie à un autre.
soit les terres, abattoit les arbres,
dépérir les bâtimens. Lorsque le t
quartiers arrivoit, il n'avoit jamais
à me donner; et quand je voulus m'
dre, il me fit voir que dans tout ce
sédoit, il n'avoit pas assez de quoi
ter envers moi.

ROGER.

Ah! le coquin!

M. DUBLANC.

Si celui-ci l'étoit de même, aur
grand profit de mes biens?

ROGER.

Vraiment non.

M. DUBLANC.

ai-je donc obligation de ce que j'en

ROGER.

i que vous le devez à cet honnête

M. DUBLANC.

il donc pas de notre devoir de bien
un homme qui nous rend de si
rvices?

ROGER.

on papa, vous me faites bien sentir
ie j'ai eu.
nt quelques minutes, il régna entre
profond silence. M. Dublanc reprit
tretien.
, pourquoi n'as-tu pas joué du vio-

ROGER.

avez, mon papa, que je n'ai jamais

M. DUBLANC.

s de Mathurin sait donc quelque
ie tu ne sais pas?

ROGER.

est vrai; mais aussi, entend-il,
oi, le latin?

M. DUBLANC.

Et toi? sais-tu labourer? sais-tu cond
un attelage? sais-tu comment on sèn
froment, l'orge, l'avoine, et tous les a
grains? comment on les cultive? Sauroi
seulement tailler un pied de vigne, et
verner un arbre pour avoir de beaux fr

ROGER.

Je n'ai pas besoin de savoir tout cel
ne suis pas fermier.

M. DUBLANC.

Mais si tous les habitans de la terr
savoient autre chose que du latin, comm
iroit le monde?

ROGER.

Fort mal. Où trouverions-nous du
et des légumes?

M. DUBLANC.

Et le monde pourroit-il se soutenir, q
bien même personne ne sauroit du latin

ROGER.

Je pense qu'oui.

M. DUBLANC.

Souviens-toi donc toute ta vie de ce
tu viens de voir et d'entendre. Ce fermi
grossièrement vêtu, qui t'a fait un salu
un compliment si mal tournés, cet ho

est plus poli que toi, sait beaucoup plus choses, et des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de graces de ses manières.

LES DEUX POMMIERS.

Un riche laboureur étoit père de deux garçons, dont l'un avoit tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avoit planté à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même soin, et qui avoient si également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printemps, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, et nommés de leur nom; et après leur avoir fait admirer leur belle tige *et la quantité* de fleurs dont ils étoient couverts, *il leur dit*: Vous voyez, mes en-

fans, que je vous les livre en bon état. peuvent autant gagner par vos soins, qu perdroient par votre négligence. Leurs fr vous récompenseront en proportion de travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infa gable dans ses soins. Il s'occupoit tout jour à délivrer son arbre des chenilles l'auroient dévoré. Il étaya sa tige, p empêcher qu'il ne prît une mauvaise to nure; il piochoit la terre tout auto afin qu'elle pût se pénétrer plus facilem des feux du soleil et de l'humidité de rosée. Sa mère n'avoit pas eu plus d'att tion pour lui dans sa plus tendre enfan qu'il n'en avoit pour son jeune pommier

Michel, son frère, ne faisoit rien de t cela. Il passoit la journée à grimper su coteau voisin, d'où il jetoit des pierres passans. Il alloit chercher tous les petits p sans d'alentour, pour se battre avec e On ne lui voyoit que des écorchures jambes et des bosses au front, des coups q avoit reçus dans ses querelles. En un mot négligea si bien son arbre, qu'il n'y son *du tout* qu'au moment où il vit, dans l'a *tomne*, celui d'Etienne, si chargé de pom

bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenoient ses branches, le poids de ses fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, et quelques feuilles jaunies ! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit : Mon père, quel arbre m'avez-vous donné ? Il est sec comme un manche à balai, et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère !..... Oh ! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi ? lui répondit son père : ainsi le diligent auroit perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! Souffre, c'est le prix de ta négligence : et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre étoit aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avoit une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrein ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne *a délivré* son arbre des *moindres insectes; tu* leur as laissé dévor-

le tien dans sa fleur. Comme j
ser rien perdre de ce que Di
puisque je lui en dois compte
cet arbre, et je lui ôte ton no
de passer par les mains de to
rétablir, et il lui appartient d
ainsi que les fruits qu'il y f
peux en aller chercher un d
nière, et le cultiver si tu veux
ta faute: mais si tu le négliges
dra encore à ton frère, puisqu
dans mes travaux.

Michel sentit la justice de
son père, et la sagesse de son
dès ce moment choisir dans l
jeune élève qu'il crut le plus
le planta lui-même. Etienne
avis pour le cultiver. Michel
un moment: plus de querelle
marades, encore moins avec l
il se portoit de gaîté de cœur
vit dans l'automne son arbre
nement à ses espérances. Ainsi
ble avantage de s'enrichir d'u
récolte, et de perdre les habit
qu'il avoit contractées. Son
tisfait de ce changement, c

uivante, de moitié avec son frère,
it d'un petit verger.

HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

EUR de la Ferrière se promenoit un
s les champs avec Fabien, son plus
s. C'étoit un beau jour d'automne,
oit encore grand chaud. Mon papa,
abien, en tournant la tête du côté
din, le long duquel ils marchoient
ii bien soif.

)i aussi, mon fils, lui répondit M. de
ère. Mais il faut prendre patience
ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN.

à un poirier chargé de bien belles
Voyez, c'est du doyenné. Ah! que
ngerois une avec grand plaisir!

M. DE LA FERRIÈRE.

: crois sans *peine*. Mais cet arbre est
i *jardin fermé* de toutes parts.

FABIEN.

La haie n'est pas trop fourrée un trou par où je pourrois bien pa

M. DE LA FERRIÈRE

Et que diroit le maître du ja étoit là ?

FABIEN.

Oh ! il n'y est pas sûrement, et personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIÈRE

Tu te trompes, mon enfant. Il y qu'un qui nous voit, et qui nous avec justice, parce qu'il y auroit faire ce que tu me proposes.

FABIEN.

Et qui seroit-ce donc, mon pap

M. DE LA FERRIÈRE

Celui qui est présent par-tout nous perd jamais un instant de vu voit jusques dans le fond de nos Dieu.

FABIEN.

Ah ! vous avez raison. Je n'y son

Au même instant il se leva de haie un homme qu'ils n'avoient *paree* qu'il étoit étendu sur un banc *C'étoit* un vieillard à qui apparte

ui parla de cette manière à Fabien :
ercie Dieu, mon enfant, de ce que
t'a empêché de te glisser dans mon
t d'y venir prendre une chose qui
rtenoit pas. Apprends qu'au pied
ores, on a tendu des piéges pour sur-
les voleurs ; tu t'y serois cassé les
t tu serois resté boiteux pour tou-
ais puisqu'au premier mot de la
n que t'a faite ton père, tu as té-
e la crainte de Dieu, et que tu n'as
é plus long-temps sur le vol que tu
, je vais te donner avec plaisir des
e tu desires ».
mots, il alla vers le plus beau poi-
ua l'arbre, et porta à Fabien son
empli de poires. M. de la Ferrière
rer de l'argent de sa bourse pour
ser cet honnête vieillard ; mais il
amais l'engager à céder à ses in-
'ai eu du plaisir, monsieur, à obli-
enfant, et je n'en aurois plus, si
issois payer. Il n'y a que Dieu qui
hoses-là.
la Ferrière lui tendit la main par-
haie. *Fabien* le remercia aussi dans
oli compliment; mais il lui témoi-

gnoit sa reconnoissance d'une
core bien plus vive, par l'air d'
il mordoit dans les poires, dor
seloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme,
son papa, lorsqu'il eut fini la
qu'ils se furent éloignés du viei

M. DE LA FERRI

Oui, mon ami; il l'est deve
pour avoir pénétré son cœur de
vérité, que Dieu ne laisse jamai
récompense, et le mal sans châ

FABIEN.

Dieu m'auroit donc puni, s
les poires?

M. DE LA FERRI

Le bon vieillard t'a dit ce
arrivé.

FABIEN.

Mes pauvres jambes l'ont é
Mais ce n'est pas Dieu qui a ten
ces piéges?

M. DE LA FERRI

Non, sans doute, ce n'est p
Mais les piéges n'ont pas été
insu, et sans sa permission. Di
enfant, règle tout ce qui se pa

lirige toujours les événemens de ma-
à récompenser les gens de bien de leurs
s actions, et à punir les méchans de
rimes. Je vais te raconter, à ce sujet,
venture qui m'a trop vivement frappé
non enfance, pour que je puisse l'ou-
le toute ma vie.

FABIEN.

! mon papa que je suis heureux au-
hui ! de la promenade, des poires, et
istoire encore !

M. DE LA FERRIÈRE.

uand j'étois encore aussi petit que toi,
je vivois auprès de mon père, nous
deux voisins, l'un à la droite, l'autre
auche de notre maison. Le premier
loit Dubois, et le second Verneuil.
Dubois avoit un fils nommé Silvestre;
Verneuil en avoit aussi un, nommé
rd.
rière notre maison et celles de nos
s, étoient de petits jardins, séparés
s des autres par des haies vives. Sil-
, lorsqu'il étoit seul dans le jardin de
re, s'amusoit à jeter des pierres dans
*s jardins d'*alentour, sans faire ré-
qu'il pouvoit blesser quelqu'un.

M. Dubois s'en étoit apperçu, et lui e
fait de vives réprimandes, en le me
de le châtier, s'il y revenoit jamais. M
malheur, cet enfant ignoroit, ou n'a
se persuader qu'il ne faut pas faire l
même lorsqu'on est seul, parce que D
toujours auprès de nous, et qu'il vo
ce que nous faisons. Un jour que sc
étoit sorti, croyant n'avoir pas de té
et qu'ainsi personne ne le puniroit, i
plit sa poche de cailloux, et se mit à l
cer de tous les côtés.

Dans le même temps, M. Verneui
dans son jardin avec Gaspard son fils

Gaspard avoit le défaut de croire, c
Silvestre, que c'étoit assez de ne pas
mal devant les autres, et que lorsqu'o
seul, on pouvoit faire tout ce qu'on
loit. Son père avoit un fusil chargé
tirer aux moineaux qui venoient mar
cerises, et il se tenoit sous un berceau
les guetter. Dans ce moment, un dom
vint lui dire qu'un étranger l'attendo
le salon. Il laissa le fusil sous le berc
il défendit expressément à Gaspard d
cher. Gaspard se voyant seul, se dit
même : Je ne vois pas le mal qu'il y a

uer un moment avec ce fusil. En disant ces ots, il le prit, et se mit à faire l'exercice mme un soldat. Il présentoit les armes, il reposoit sur ses armes : il voulut essayer il sauroit aussi coucher en joue, et ajuster.

Le bout de son fusil étoit tourné par hard vers le jardin de M. Dubois. Au moent où il alloit fermer l'œil gauche pour ser, un caillou, lancé par Silvestre, vint frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi de douleur, laissa tomber son fusil. Le up partit, et Aye ! Aye ! on entendit des is dans les deux jardins.

Gaspard avoit reçu une pierre dans l'œil, lvestre reçut toute la charge du fusil dans e jambe. L'un devint borgne, l'autre boiux; et ils restèrent dans cet état toute ur vie. »

FABIEN.

Ah ! le pauvre Silvestre ! le pauvre Gasrd ! que je les plains !

M. DE LA FERRIÈRE.

Ils étoient effectivement fort à plaindre. ais je suis encore plus sensible au malheur leurs parens, d'avoir eu des enfans indos et disgraciés. Dans le fond, ce fut un vrai

bonheur pour ces deux petits v
d'avoir eu cette mésaventure.

FABIEN.

Et comment donc, mon papa ?

M. DE LA FERRIÈRE.

Je vais te le dire. Si Dieu n'avoit
heure puni ces enfans, ils auroient
continué de faire le mal, lorsqu'ils se
vus seuls ; au lieu qu'ils apprirent
expérience, que tout le mal que les
ne voient pas, Dieu le voit et le pu

C'est d'après cette leçon, qu'ils
gèrent l'un et l'autre, qu'ils devinr
dens et religieux, et qu'ils évitoien
faire dans la plus grande solitude
s'ils avoient vu s'ouvrir sur eux
yeux de l'univers.

Et c'étoit bien aussi le dessein de
les punissant de cette manière, ce
père ne nous châtie que dans la vue
rendre meilleurs.

FABIEN.

Voilà un œil et une jambe qui
dront sage. Je veux éviter le mal,
quer le bien, quand même je ne ver
sonne auprès de moi. Et en disant c
ils arrivèrent à la porte de leur m

LA MONTRE.

tour d'une visite qu'elle venoit de
à l'une de ses meilleures amies, la
harlotte rentroit chez ses parens d'un
te et pensif. Elle trou[illegible]ses frères et
rs qui jouoient ensemble avec cette
re et pure dont le ciel semble prendre
à assaisonner les amusemens de l'en-
Au lieu de se mêler à leurs jeux, et
animer par son enjouement naturel,
lans un coin de la chambre, elle pa-
t souffrir de l'air de gaîté qui régnoit
d'elle, et ne répondoit qu'avec hu-
à toutes les agaceries innocentes qu'on
soit pour la tirer de son abattement.
ère, qui l'aimoit avec tendresse, fut
iquiet de la voir dans un état si opposé
caractère. Il la fit asseoir sur ses ge-
, prit une de ses mains dans les siennes,
demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est
rien du tout, mon papa, répondit-elle
d à toutes ses questions. Mais enfin,
le plus vivement, elle lui dit que toutes
tites demoiselles qu'elle venoit de voir
on amie, avoient reçu de leurs parens

de très-jolis cadeaux pour leur foire, q
que, sans vanité, aucune d'elles ne f
avancée pour les talens et pour l'instruc
Elle cita sur-tout mademoiselle de Ri
bourg, à qui son oncle avoit donné
montre d'or entourée de brillans. Oh !
plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si
montre à son côté !

Voilà donc le sujet de ta peine ? lu
M. de Fonrose en souriant ; Dieu merc
respire. Je te croyois attaquée d'un mal
sérieux. Que voudrois-tu donc faire d
montre, ma chère Charlotte ?

CHARLOTTE.

Eh ! mon papa, ce qu'en font les au
Je la porterois à ma ceinture, et je reg
rois à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE.

A tout moment ? Tes quarts-d'heure
ils si précieux ? ou est-ce que les jours
soumission et de l'obéissance te paroîtr
si longs ?

CHARLOTTE.

Non, mon papa ; vous m'avez dit
vent que je suis dans la saison la plus
reuse de la vie.

M. DE FONROSE.

ii ce n'est donc que pour savoir quelque- où tu en es de la journée, n'as-tu pas bas de l'escalier une pendule qui peut te prendre au besoin?

CHARLOTTE.

)ui ; mais lorsqu'on est en haut bien oc- ée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas jours sonner. On n'a pas toujours du ıde autour de soi, pour leur demander ure. Il faut se détourner et descendre. ıt du temps perdu; au lieu qu'avec une ıtre, on voit cela tout de suite, sans im- tuner personne, et sans se déranger.

M. DE FONROSE.

l est vrai que c'est fort commode, quand ıe seroit que pour avertir ses maîtres que ure de leur leçon est finie, lorsque, par tesse ou par attachement, ils voudroient ı la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE.

)uel plaisir vous prenez toujours à me)ler par votre badinage!

M. DE FONROSE.

h *bien! si tu veux* que nous parlions plus *usement, avoue*-moi avec franchise

quel est le motif qui te fait
montre avec tant d'ardeur ?

CHARLOTT

Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONRO

C'est le véritable que je dem
que je ne me paie pas de raiso
Tu crains peut-être de te l'av
te l'apprendre, moi qui me
toi d'une plus sincère amitié q
C'est pour que l'on s'écrie en
côté : Ho ! ho ! voyez quelle b
cette petite demoiselle ! Il fa
bien riche ! Or, dis-moi si c'
bien flatteuse que de se fair
riche que les autres, et d'éta
plus brillantes aux yeux des p
jamais vu des gens raisonnable
davantage une petite fille pou
son père ? En considères-th d
qui sont plus riches que toi ? J
belle montre au côté d'une j
que tu ne connoîtrois pas, a
Voilà une demoiselle d'un car
timable qui porte cette mor
plutôt : Voilà une montre d'
estimable que porte cette de

peut faire honneur, c'est à l'habileté
loger qui l'a faite, et au goût de celui
commandée ou choisie. Mais pour
ui la porte, je ne lui dois que du mé-
il veut en tirer vanité.

CHARLOTTE.

, mon papa, vous semblez toujours
ler comme si c'étoit par ce motif que
se desirée !

M. DE FONROSE.

e te cacherai point que je le soup-
terriblement. Tu ne veux pas en
ir encore; à la bonne heure. Je me
le t'amener bientôt à cet aveu.

CHARLOTTE.

parlons point de cela, s'il vous plaît.
l faut qu'une montre soit un meuble
tile, puisque vous en avez une, vous
es si philosophe !

M. DE FONROSE.

it vrai que je ne pourrois guère m'en
. Tu sais que les occupations de mon
t sont interrompues par des devoirs
s qui demandent de l'exactitude et de
ctualité.

CHARLOTTE.

noi, n'ai-je pas aussi vingt exercices

différens dans la journée? Que diriez-vous, si je ne donnois pas à chacun la mesure du temps qu'il exige?

M. DE FONROSE.

C'est juste. Tu vois que je ne suis pas obstiné. Quand on m'allègue des raisons frappantes, je m'y rends. Eh bien! ma chère fille, tu auras une montre.

CHARLOTTE.

Badinez-vous, mon papa?

M. DE FONROSE.

Non certainement. Et dès ce jour même; pourvu que tu n'oublies pas de la prendre, quand tu sortiras.

CHARLOTTE.

Pouvez-vous me le demander? Oh! je suis bien fâchée de ne l'avoir pas eue aujourd'hui, quand je suis allée chez mademoiselle de Montreuil.

M. DE FONROSE.

Tu pourras y retourner demain.

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison. Mademoiselle de Richebourg y sera peut-être. Donnez, donnez, mon papa.

M. DE FONROSE.

Tu sais ma chambre à coucher? A cet

, tu trouveras une montre suspendue
isserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE.

! cette grande patraque du temps du
obert, qui lui servoit peut-être de
e pour le dîner de ses chiens !

M. DE FONROSE.

est fort bonne, je t'assure. On ne les
as autrement du vivant de mon père.
trouvée dans son héritage, et je me
n devoir de la garder pour moi-même.
i te la donnant, elle ne sortira pas de
lle ; et j'aurai plus souvent occasion
ppeler à mon souvenir, en la voyant
jour à ton côté.

CHARLOTTE.

mais que diront ceux qui ne des-
t point de mon grand-papa ?

M. DE FONROSE.

c'est-là précisément où je t'attendois.
s que ce motif d'utilité que tu m'al-
avec tant d'importance, n'est qu'un
étexte dont ta vanité cherchoit à se
, puisque cette montre te rendroit le
ervice que tu pourrois attendre d'une
d'or enrichie des plus beaux dia-
'ourquoi t'embarrasser des vains pro-

pos des autres? D'ailleurs ils ne po
que faire honneur à ton caractère.
dité de la montre passeroit pour l'e
de celle de tes goûts.

CHARLOTTE.

Mais ne pourrois-je pas en avoir
fût en même temps solide et d'un
agréable?

M. DE FONROSE.

Tu crois donc que cela feroit ton b

CHARLOTTE.

Oui, mon papa, je me croirois fo
reuse.

M. DE FONROSE.

Je voudrois que ma fortune me p
te convaincre, par ta propre exp
combien la félicité qu'on attache à
reilles bagatelles, est frivole et pa
Je parie que dans quinze jours tu n
derois guère plus ta montre; qu'au bo
mois tu oublierois de la monter;
bientôt elle ne seroit pas mieux ré
ta folle imagination.

CHARLOTTE.

Ne pariez point, mon papa, vo
driez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE.

Aussi je ne veux pas parier ; non par la
inte de perdre, mais parce qu'il faudroit
quer l'épreuve, et qu'elle pourroit te
ûter pendant tout le reste de ta vie les
us cruels regrets.

CHARLOTTE.

Ainsi vous pensez qu'une belle montre,
a lieu de faire mon bonheur, ne serviroit
u'à me rendre malheureuse ?

M. DE FONROSE.

Si je le pense, ma fille ? Tout notre bon-
eur sur la terre consiste à vivre satisfaits
u poste où nous a placés la Providence, et
es biens qu'elle nous a départis. Il n'est au-
un état si humble ou si élevé, dans lequel
ne vaine ambition ne puisse nous faire ac-
roire qu'il nous faudroit encore ce qu'un
utre possède auprès de nous. C'est elle qui
a tourmenter le laboureur au sein de l'ai-
ance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur
uelques sillons du champ de son voisin,
endis qu'elle persuade au maître d'un vaste
royaume, que les provinces qui le bornent
manquent à ses états pour les arrondir. De-là
aissent entre les princes ces guerres cruelles
ui désolent la terre ; et entre les particu-

liers, ces procès ruineux qui les dév
ces haines de jalousie qui les bour
les avilissent. Quels étoient tes pro
timens envers mademoiselle de Ric
en regardant la montre qu'elle étal
côté ? Retrouvois-tu dans ton
mouvemens d'inclination qui te
autrefois vers le sien ? Lui aurois-t
dans ce moment, ces services dont
rois fait hier une joie si pure ? Mais
mitié secrète que sa montre t'inspir
elle, ta montre ne l'inspireroit-elle
tre toi à tes meilleures amies, et
à tes frères et tes sœurs ? Vois c
pour quelle méprisable jouissance
tu aurois rompu les plus doux n
cœur et du sang, les plus tendres
de la nature ? Pourrois-tu te croire
à ce prix ?

CHARLOTTE.

O mon papa, vous me faites fris

M. DE FONROSE.

Eh bien ! ma fille, ne forme don
ces souhaits déraisonnables qui t
ton repos ? Que manque-t-il à tes v
besoins dans la condition où le cie
naître ? N'as-tu pas une nourriture

lante, des vêtemens propres et com-
s pour toutes les saisons? Ne t'ai-je pas
é des maîtres pour cultiver ton esprit,
s que je forme ton cœur, pour te pro-
des talens agréables qui puissent un
aire rechercher ton commerce dans la
é? Tu veux aujourd'hui une montre
nrichie de diamans! Si je te la donne,
el œil regarderas-tu demain ton collier
boucles d'oreilles de perles fausses? Ne
a-t-il pas que, pour te satisfaire, je les
e bientôt en pierres précieuses? En-
e faudra-t-il de plus, des dentelles, de
s étoffes, et des femmes pour te servir.
e va point à pied dans les rues avec un
eux attirail de parure. Elle exige un
l nombre de domestiques, une voiture
nte, de superbes chevaux. Tu me les
nderois. Il ne te manqueroit plus rien
, il est vrai, pour te produire dans les
iblées, et visiter les personnes du plus
rang. Mais, pour les recevoir à ton
ne te faudroit-il pas un hôtel magni-
, une table splendide, et des ameuble-
précieux? Vois combien une première
isie *satisfaite, engendre* d'innombrables
s. *Ils vont toujours* ainsi en s'accrois-

sant, jusqu'à ce que, pour avoir voulu s'é
lever un moment au-dessus de son état, o
retombe pour toujours au-dessous des pl
étroites nécessités de la vie. Tourne les yeu
autour de toi, et regarde combien de pe
sonnes gémissent aujourd'hui dans la pl
affreuse misère, qui consumoient hier peu
être les derniers débris d'une fortune suff
sante pour leur bonheur. Pense à ce qui
seroit arrivé à toi, à tes sœurs et à tes frère
si ma tendresse et mes réflexions ne m'
voient fait profiter, pour votre avantag
de toutes ces déplorables expériences. Il m
souvent été pénible d'aller à pied dans l
rues. Un bon carrosse auroit peut-être m
nagé mes forces autant qu'il auroit flatté m
vanité. En employant à cette dépense
qu'il m'en coûte pour votre entretien, vot
instruction et vos plaisirs, j'aurois été
état de la soutenir pendant quelques anné
Mais enfin, quel auroit été mon sort et
vôtre? Je vous aurois vu croître dans le d
sordre et la stupidité. Je n'aurois pu
tendre de vous, dans ma vieillesse, c
soins que je vous aurois refusés dans vo
enfance. Pour quelques jours passés da
l'éclat insolent du luxe, j'aurois langui lo

mps dans les mépris d'une juste misère. e quel front aurois-je cru pouvoir répondre l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose ivers vous, lorsque je ne vous aurois laissé ur héritage que l'exemple de mon indigne nduite ? J'aurois fini ma vie dans les con-lsions du remords, du désespoir et de la reur ; et vos malédictions m'auroient pour-ivi jusqu'au-delà de ma tombe.

O mon papa ! quelle étoit ma folie ! s'écria harlotte en se jetant à son cou. Non, non, ne veux plus de montre ; et si j'en avois e, je vous la rendrois à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de fille s'ouvrir avec tant de franchise aux pressions du sentiment et de la raison, ccabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa emière gaîté ; et lorsqu'elle voyoit quel-es bijoux précieux à l'une de ses jeunes mpagnes, elle étoit bien plus tentée de la indre que de lui porter la plus légère vie.

UN PETIT PLA

CHANGÉ CONTRE UN PL

LOUISE.

Bonjour, ma petite maman. nous sommes déjà prêtes. Oh pouvoit arriver tout de suite!

mad. DELORM

Patience, il n'est que six h nous pourrons, en attendant, tours dans le jardin.

HENRIETT

Oui, oui, allons nous prom lée qui conduit à la rivière. Q viendra, nous pourrons y ent dre une minute. (*Elles courer din, et entraînent leur mère v*

CHARLOTT

Ah! ma chère maman, co est beau! On ne découvre pas tout l'horizon. Et voyez-vous *leil brille* dans la rivière! On *jette des* millions de diama

sir ! un plaisir ! n'est-il pas vrai ? Quelle de revoir la bonne Marthe qui a servi si ;-temps chez nous !

mad. DELORME.

ui, mes enfans, elle sera bien-aise de s voir aussi, j'en suis sûre.

HENRIETTE.

ombien y a-t-il d'ici chez elle ?

mad. DELORME.

ous serons à-peu-près une heure sur u : ensuite il y aura bien trois quarts- eure de marche ; car sa maison n'est pas le bord de la rivière.

HENRIETTE.

'ant mieux, tant mieux, nous en trou- ons plus de goût à notre déjeûner. Et s cela dites-nous encore, ma chère nan, que ferons-nous pour nous di- tir ?

mad. DELORME.

ous irons nous promener dans un petit quet qui est dans le voisinage. Là, vous rrez gambader, courir, cueillir des fleurs, ttraper des papillons.

CHARLOTTE.

aissez-moi vous conduire ; j'ai déjà fait *oyage avec maman*. Je vous mènerai au

bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

MAD. DELORME.

Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, et je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE.

Ah! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires?

MAD. DELORME.

Tu verras.

CHARLOTTE.

Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée : et alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, et entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE *qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.*

Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où est Louise? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend! *Louise.* (*Elle court vers elle.*) Louise! le bateau! le bateau!

UISE *accourt en sautant.*

eau, ma sœur ! Oh ! c'est bon. Fai-
l'abord à vous deux une pièce de
atre sols. Il y a là-bas une femme
ieillard avec quatre enfans à qui
rterai. Je serai bientôt de retour.

mad. DELORME.

s-tu donc vu ces pauvres gens ?

LOUISE.

ardinier a ouvert la porte qui donne
grand chemin pour y jeter de mau-
herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du
.e. Deux pauvres enfans sont venus à
Oh ! maman, comme ils sont dégue-
s, et comme ils ont l'air d'avoir faim !
en a deux autres tout petits, petits
me mon frère Paulin

mad. DELORME.

enez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE.

ui, oui, je leur ai dit d'attendre, que
eur apporterois quelque chose. (*Elles*
toutes ensemble à la petite porte du
in, où elles trouvent la pauvre famille.
vieillard est assis sur une borne. La
ne est appuyée sur la muraille, tenant
nfant contre son sein. Une jeune fill

d'environ dix ans en porte un autre dan bras. Un petit garçon joue sur le che avec des cailloux.)

mad. DELORME.

(*Bas.*) O Dieu, quelle misère! (*Ha* Pauvre femme, vous avez peine à vous tenir. Asseyez-vous sur cette pierre. I venez-vous donc?

LA PAUVRE FEMME.

Du bord de la mer, ma bonne d Mon mari étoit pêcheur; on est venu l lever de son canot pour faire une camp sur un vaisseau de roi. Il est revenu r de scorbut et de misère. Il avoit perd forces, et ne pouvoit plus jeter ses file m'a fallu les vendre pour le faire gu Mais sa maladie traînoit trop long-te Nos créanciers ont pris ce qui nous res et comme nous ne pouvions pas payer l loyer, on nous a mis à la porte. Un d voisins, aussi pauvre que nous, peu faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain bouche et de celle de ses enfans, pour en donner. Bientôt je suis tombée mala chagrin; et quelques jours après, mon vre homme est mort. Aussi-tôt que j suis un peu rétablie, je n'ai pas voul

is long-temps à charge à notre bon voisin. me suis mise en route pour aller trouver e dame que j'ai servie autrefois à Abbe- le ; mais il y a bien loin encore, et je ne s comment y arriver. Il nous est impossi- e d'aller plus avant.

mad. DELORME.

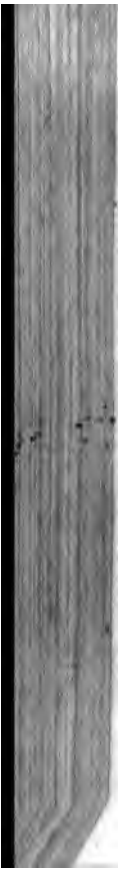
Et quel est ce vieillard.

LA PAUVRE FEMME.

C'est mon père, ma bonne dame. Il a tou- urs vécu avec nous, et je me faisois une ie de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. élas ! c'est sa misère qui me rend la mienne lus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, i marchant, il s'est enfoncé dans le pied ne épine. Je l'ai ôtée ; mais la fatigue a en- ammé la plaie. Sa jambe est tout enflée, t il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes ouleurs. Si vous vouliez me faire donner n chiffon de vieux linge pour le panser, t un morceau de pain pour mes pauvres nfans.

mad. DELORME.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais 'pourvoir. Entrez dans le jardin pour nous ttendre, et asseyez-vous sur ces siéges. *Elle s'éloigne avec ses filles qui ont atten-*



tivement écouté le récit de la
Charlotte a témoigné son
par des larmes. Louise a p
enfans de petits gâteaux qu
sa poche pour le voyage. H
avoir donné la main au v
soutenir, est allée prendre l
fant des bras de la jeune fill
tomber à ses côtés de fatig
ment.)

mad. DELORME, *à ses filles*
vers la maiso

Eh bien! que dites-vous
reux? Charlotte, cours avec
faire préparer un petit rep
la garde-robe de votre père ch
des bas et des souliers pour
lard. Je suis fâchée de n'avoi
secours à leur donner.

CHARLOT

Vraiment oui, c'est bie
pour leur misère. Vous avez
avoient encore à faire beauc
Ils ne peuvent aller à gra
cause du vieux estropié. S'il
ber malades sur la route! M
si bonne envers les pauvr

niez de l'argent pour se faire conduire
harrette, et qu'il leur en restât un peu en
vant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé
e dame qu'ils vont chercher ?

mad. DELORME.

e connois-tu assez peu, ma chère fille,
croire que je n'aurois pas eu cette idée
oi-même, si je le pouvois ? Mais, hélas !
st pas en mon pouvoir. Tu sais que nous
mmes pas riches ? Je suis hors d'état de
la dépense qu'il faudroit pour cela.

CHARLOTTE.

l ne falloit que ce que nous avons ?

HENRIETTE.

i ! ce seroit de bon cœur.

mad. DELORME.

combien avez-vous ?

CHARLOTTE.

i six francs, moi.

HENRIETTE.

ii, trois livres.

mad. DELORME.

toi, Louise ?

LOUISE.

n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six
ue j'avois dans la poche du pauvre
ard.

mad. DELORME.

Vous n'avez donc que neuf francs à
deux ? Cela ne suffiroit pas de moitié.
vois qu'un moyen de compléter la so

CHARLOTTE.

Et lequel, s'il vous plaît ?

mad. DELORME.

Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE.

Pourquoi donc ?

LOUISE.

Dites, dites toujours, maman.

mad. DELORME.

Cette partie de plaisir que nous d
faire aujourd'hui, il y a long-temps
vous l'ai promise : elle est la récompe
votre bonne conduite. Je me suis déjà
bien des choses pour en faire les frais.
ne faut pas seulement payer le bate
faudra, dans le premier village, ache
quoi offrir un petit présent à Marthe
la dédommager des dépenses qu'elle fer
nous recevoir. Cet argent est dans ma b
mais il vous appartient, et vous êtes
d'en faire tel usage qu'il vous plaira.
joignant à celui que vous avez de vos
gnes, il seroit possible d'avoir un

pauvres gens, et de les défrayer sur
jusqu'à Abbeville. Mais le sacrifice
grand; je n'ose vous le proposer.
voyage ne pourroit plus avoir lieu
née.

LOUISE.

ce seroit bien fâcheux.

mad. DELORME.

aurois moi-même quelque regret.
, va dire au batelier de préparer sa

LOUISE.

t-à-l'heure, maman. (*Elle reste, et
e ses sœurs.*)

HENRIETTE.

s n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE.

ais bien ce que j'aurois à faire, pour

HENRIETTE.

moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE.

i, mes sœurs? Il n'y a que Marthe
e fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE, *avec joie.*

ien! *maman*, nous voilà toutes les trois

d'accord. Prenez, prenez notre argen ces pauvres malheureux.

mad. DELORME.

Vous n'avez peut-être pas bien fait toutes vos réflexions. Voyez comme le est beau, et quel plaisir nous aurio notre promenade!

CHARLOTTE.

Ah! je n'en aurois plus, dès qu viendroit cette pensée : Tu te fais v bien à ton aise, et toute une honnête meurt de lassitude par ta dureté!

HENRIETTE.

Ne sont-ils pas de la même espè nous? Ils auront bien assez à souffri leur vie, pour avoir une petite joie sant.

mad. DELORME.

Tu ne dis rien, Louise?

LOUISE.

Maman, je pensois que tout notre n'est pas perdu. Nous accompagner charrette un petit bout de chemin. toujours une promenade.

mad. DELORME, *en les embrass*

O mes chères filles! quelle félicité *moi* de vous voir des cœurs si compa

iéreux ! Vous ne manquerez jamais
ir sur la terre, puisque vous savez
faire de vos privations et de vos sa-
Venez, ne perdons pas un moment
tte douce jouissance. (*Madame De-*
ntre dans sa maison, d'où elle envoie
er le batelier, en lui payant sa jour-
trois petites demoiselles vont et vien-
la cuisine au jardin, pour donner des
la pauvre famille. Charlotte aide la
à panser le pied du vieillard. Hen-
Louise font manger les enfans. Elles
ent ensuite auprès de leur mère.)

HENRIETTE.

ma chère maman ! il auroit fallu voir
ces enfans ouvroient de grands yeux,
nous leur avons porté, moi, une grande
de lait, et Louise, du pain. Ils se
ent autour de leur mère, en frappant
eurs mains de surprise et de joie.

LOUISE.

raignois qu'ils ne voulussent me man-
oi-même, tant ils paroissoient affa-

CHARLOTTE.

ıut que *l'aînée soit* une bien bonne en-
lle n'a pas voulu prendre un morceau,

jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à mar
son petit frère, qui ne sait pas enco
nourrir tout seul!

mad. DELORME.

La pauvre fille est bien à plaindre! S
demeure toujours chargée du soin des
petits, elle n'aura pas le temps de s'instr
et la voilà pour toute sa vie une femme
misérable: au lieu que si elle avoit le m
d'apprendre un métier, elle pourroit un
être fort utile à sa mère, et l'aider à no
les autres enfans.

LOUISE.

Eh bien! maman, faites une chose.
tez-la auprès de nous. Je me charg
lui montrer tout ce que vous m'ave
apprendre. Elle pourra bientôt coud
tricoter, ensuite vendre son ouvrage
envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE.

Ce n'est pas une mauvaise tournur
moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE.

Oui, maman, faites-nous ce plaisir.
sez-vous, si cette bonne fille alloit dev
fainéante comme la vieille femme que
vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle

it à mendier, et nous ne l'aurions servie rien du tout.

mad. DELORME.

Mais savez-vous bien, mes enfans, à oi vous vous engagez? Prenez-y garde.

CHARLOTTE.

A quoi donc, maman?

mad. DELORME.

Je vais vous le dire. Si nous prenons cette tite fille à la maison, il faudra lui donner s habits, et je n'en ai guère le moyen. me trouverois obligée de retrancher sur s vôtres ce que les siens pourroient coû-r. Au lieu de fourreaux de taffetas dont voulois vous faire présent, vous ne pour-ez en avoir que de toile: au lieu de plumes de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ru-an tout simple sur votre chapeau; et je ne ois plus que la serge et l'étamine pour faire os déshabillés.

CHARLOTTE.

J'avois pourtant dit à Rosalie que j'au-ois bientôt un habit de soie tout comme lle.

HENRIETTE.

La toile ne pare jamais si bien, n'est-il u vrai?

mad. DELOR

Non, sans doute.

HENRIETTE, *après avoir réflexions.*

Mais si je n'ai pas si bon
taffetas, la pauvre petite fill
bien plus triste figure avec s

CHARLOT

Et puis, si elle les portoit p
ne courroit-elle pas le risque
lade ? Vous m'avez dit sou
n'étoit si mal-sain que la ma

mad. DELOR

Cela est vrai aussi, ma fille.
que dis-tu de ma propositi
contente de porter un habit

LOUISE.

Oh ! très-contente, maman
que mieux. Je me souviens
Marthonie.

mad. DELOR

Voilà qui s'arrange à mer
dant ce n'est pas tout. Louis
t'es offerte la première pour
tite fille des leçons de coutu
ment je te devrois la préférer
un peu trop évaporée pour

loi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore assez capable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons nous en charger : les soins du ménage ne nous donnent que trop d'occupations. C'est toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE.

Ah ! grand merci, maman.

mad. DELORME.

Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois, tu es vive et emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitois, je serois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien ! oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance ?

HENRIETTE.

Oh ! maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurois parié, sur ma vie, que cela ne me seroit plus arrivé. Bon ! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chaussant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma

sœur, et que je la battis. J'en eu
une grande honte; mais c'étoit fait

mad. DELORME.

Il est singulier que les enfans qu
soin de tant d'indulgence pour eux
n'en aient presque jamais pour le
Vraiment tu jouerois un joli personn
la société, si tu laissois invétérer
défaut!

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux que
guérir.

CHARLOTTE.

Tenez, maman, je crois que c'es
bon moyen pour cela, de lui donn
tite fille à gouverner.

HENRIETTE.

Oui, je peux quereller ma sœu
qu'elle me le pardonne aisément, e
ne me doit rien. Mais je serai plus
et plus douce envers une élève. El
roit imaginer que j'aurois du regret d
obligée.

mad. DELORME.

Avec de pareils sentimens, je ne
inquiète de ta résolution. Ha ça, L
te faudra tous les jours travailler

: plus, afin que la petite fille ait bientôt ses iemises et ses bas.

LOUISE.

Oh ! je m'en charge de tout mon cœur ; je ' aignois qu'Henriette ne prît pour elle touto besogne.

mad. DELORME.

Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un eu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE.

Oui, maman, je serai l'inspecteur général.

mad. DELORME.

Allons, mes filles, hâtons-nous de porter nt de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. espère que leur joie vous servira d'encouagement et de récompense.

MATILDE.

Vous vous souvenez encore, a
amis, des violentes chaleurs qui
cet été. Je ne me les rappelle m
qu'avec chagrin, parce qu'en aba
forces, elles m'ont empêché, pend
que temps, de répondre à votre
impatience. Pour vous dédomma
retard involontaire, je vais vou
un trait intéressant, auquel elles
occasion.

J'étois à Windsor chez une jeu
qui, par les principes éclairés qu'
met à ses enfans, justifie si bien
qu'on a fait de sa respectable mère
sider à l'éducation d'une august
Nous nous amusions à de petits j
ciété, lorsqu'il survint un orage fi
tonnerre rouloit avec un fracas e
ble, dont toute la maison étoit
tandis que les éclairs sembloient
instant l'embraser. Une jeune de
la compagnie ne put se défendre d
émotion. On entendoit aussi les c
d'une femme-de-chambre. Au

a petite Matilde avoit disparu. Sa
passoit dans la chambre voisine,
t agenouillée dans un coin.

LA MÈRE.

tes-vous-là, ma fille ?

MATILDE.

en, maman.

LA MÈRE.

que vous êtes effrayée de l'orage ?

MATILDE.

maman; vous m'avez appris à ne
indre, et vous avez bien vu que je
ignois pas tout-à-l'heure.

LA MÈRE.

ioi donc êtes-vous à genoux ?

MATILDE.

ue j'ai vu frissonner Elise, j'ai en-
er Kitty; cela m'a fait de la peine.
Dieu pour elles, et pour tous ceux
eur.

LE FORGE

Monsieur de Cremy passa
devant l'atelier d'un pauvre
tendit les coups redoublés de
Il voulut savoir ce qui le ret
l'ouvrage, et s'il ne pouvoit g
labeur de sa journée, sans l
avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi qu
répondit le Forgeron, c'est p
voisins qui a eu le malheur d
Je me lève deux heures plutô
che deux heures plus tard tou
de donner à ce pauvre malheu
marques de mon attachement
quelque chose, je le partageroi
je n'ai que mon enclume, et
la vendre, car c'est elle qui
En la frappant chaque jour q
plus qu'à l'ordinaire, cela fai
valeur de deux journées don
le produit. Dieu merci, la b
que pas dans cette saison; et
bras, il faut bien les faire se
son prochain.

à qui est fort généreux de votre part,
fant, lui dit M. de Cremy; car, selon
pparence, votre voisin ne pourra ja-
ous rendre ce que vous lui donnez.
s! monsieur, je le crains pour lui
e pour moi; mais je suis bien sûr qu'il
it autant, si j'étois à sa place.
e Cremy ne voulut pas le détourner
ng-temps de ses occupations; et lui
ouhaité une bonne nuit, il le quitta.
demain, ayant tiré de ses épargnes
nme de six cents livres : il la porta
Forgeron, dont il vouloit récom-
la bienfaisance, afin qu'il pût tirer
de la première main, entreprendre
grands ouvrages, et mettre ainsi en
quelques deniers du fruit de son tra-
ur les jours de sa vieillesse.
s quelle fut sa surprise, lorsque le
on lui dit : Reprenez votre argent,
ur. Je n'en ai pas besoin, puisque je
pas gagné. Je suis en état de payer
que j'emploie; et s'il m'en faut davan-
le marchand me le donnera bien sur
illet. Ce seroit, de ma part, une grande
tude, de vouloir le priver du gain
oit faire sur sa marchandise, lorsqu'il

nous allons chez mon papa? Qui est de mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut la force de lui répondre.

ABEL.

Eh bien! si vous ne voulez pas me le di je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir p long-temps; et laissant éclater sa doulet C'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle

ABEL.

Il est mort! O mon Dieu, ayez pitié moi! C'est d'abord maman, et ensuite n papa! Pauvre petit enfant abandonné qu suis, sans père ni mère! O mon papa! maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans bras de sa tante, qui eut beaucoup de pe à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle, tes par te restent encore.

ABEL.

Et où donc? Où les retrouver?

SA TANTE.

Dans le ciel, auprès du bon Dieu. Il trouvent heureux dans cette place, et *auront* toujours l'œil ouvert sur leur enf

bel quittoit alors ses habits de deuil; et oiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il efforçoit de prendre une figure joyeuse. . Duval étoit sensible à cette attention dé- ate de son fils; mais il n'en ressentoit qu'a- c plus d'amertume le malheur d'avoir rdu la mère de cet aimable enfant; et son esespoir le poussoit à grands pas vers le mbeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel étoit allé le voir. Sa tante, sous différens étextes, avoit toujours éludé ses instances. . Duval étoit dangereusement malade. Il osoit demander à embrasser son fils, crai- nant de lui porter un coup trop douloureux ur le spectacle de son état. Ces combats pa- rnels, joints à la violence de ses regrets, battirent tellement ses forces, que bientôt ne resta plus aucune espérance de guérison. l mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne eure, et il tourmentoit sa tante, pour qu'elle menât souhaiter la bonne année à son père. l vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits e deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que

ABEL.

Il faut bien que je me tranq
ma tante, menez-moi donc voi
papa.

Sa tante le prit par la main
rent. Le jour étoit sombre; il
brouillard épais; Abel marchoi

Lorsqu'ils arrivèrent devan
ils la trouvèrent tendue de noi
étoit sur la porte. Tous les am
val étoient autour de lui. Ils p
sanglotoient, ils disoient to
avoit été pleine d'honneur e
Le petit Abel fendit la presse,
le cercueil. D'abord il ne put
seule parole : enfin, il releva s
criant : O mon papa ! regarde
petit Abel pleure sur toi. Tu
lorsque maman mourut; et
pleurois toi-même. Je ne t'ai
d'hui pour me consoler de t'a
mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davanta
par la douleur. Sa bouche étoi
sa langue restoit immobile. Se
fixes, tantôt hagards, n'avoie
mes. Sa tante eut besoin de t

rracher avec violence du cercueil,
e tenoit embrassé. Elle le conduisit
ɜ voisine, et la pria de le garder jus-
l'enterrement de son père. Elle n'o-
endre avec elle pour l'accompagner.
ôt les cloches sonnèrent l'heure des
les. Abel les entendit. La femme qui
t étoit sortie un moment de la cham-
élance hors de la maison, et court
. Les prêtres achevoient les prières
s. On descendoit le cercueil en si-
n cri se fait entendre : Enterrez-moi
n papa. Abel s'étoit précipité dans

ıe tout le monde fut effrayé !
retira pâle, défait, tout meurtri,
mporta hors de l'église.
près de trois jours dans une défail-
ıtinuelle. Sa tante ne le faisoit reve-
, par intervalles, qu'en lui parlant
ère. Enfin, sa première douleur se
ne pleuroit plus; mais il étoit en-
ı chagrin.
émont, riche marchand de la ville,
parler de cette déplorable aventure.
al ne lui avoit pas été inconnu. Il
sa sœur pour voir le petit orphelin.

Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils; et il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

LES CAQUETS.

ÉLIE, quoique d'un naturel assez doux, t contracté un défaut bien cruel : c'étoit apporter publiquement tout ce qu'elle oit remarquer de mauvais dans les au- . L'inexpérience de son âge lui faisoit ent interpréter d'une manière fâcheuse ctions les plus innocentes. Un seul mot, apparence légère lui suffisoient pour for- d'injustes soupçons ; et à peine venoient- le s'établir dans son esprit, qu'elle cou- les répandre comme des faits avérés. y ajoutoit même quelquefois les cir- stances que lui avoit prêtées son imagina- , pour se rendre la chose vraisemblable lle-même. Vous devez penser aisément bien de maux furent produits par ses its indiscrets. D'abord toutes les familles son quartier furent brouillées ensemble. division se répandit ensuite dans chacune lles en particulier. Les maris et les fem- s, les frères et les sœurs, les maîtres et domestiques étoient dans un état de guerre tinuel. *La confiance* étoit soudain bannie *sociétés où la petite* fille entroit avec sa

mère. On n'osoit plus se permet
elle le moindre épanchement. Le
d'un caractère foible tremblo'ient
sence, et n'en étoient pas plus
l'aimer. Celles qui avoient plus
dans l'esprit, lui adressoient de
terribles. On en vint bientôt à
toutes les maisons de la ville, cc
malheureuse créature atteinte d
Mais ni la haine, ni les humiliati
voient la corriger d'un défaut d
tude s'étoit déjà profondément enr
son esprit.

Cette gloire étoit réservée à D
cousine, la seule qui voulût enc
ses visites, ou répondre à ses i
dans l'espérance de la ramener
chant qui l'entraînoit au malhe
entière.

Aurélie étoit allée un jour la vc
passé une heure ou deux à lui r
histoires malignes de toutes les je
selles de sa connoissance, malgr
que Dorothée témoignoit à l'éco
tenant, ma petite cousine, lui
lorsqu'elle eut fini, faute de respi
moi aussi des histoires à ton to

compagnie assez ridicule pour être en
s d'ancodotes plaisantes.
a chère Aurélie, lui répondit Dorothée,
ıuè je vois mes amies, je me livre toute
:re au plaisir de leur société, sans perdre
oie à remarquer leurs défauts. J'en re-
ıois d'ailleurs un si grand nombre en
-même, que je n'ai guère le temps de
nbarrasser de ceux des étrangers. Comme
esoin de leur indulgence, je leur accorde
:e la mienne. J'aime mieux fixer mon
ntion sur leurs bonnes qualités, afin de
ıer de les acquérir. Il me semble qu'il faut
oir rien à éclairer dans son propre cœur,
r porter le flambeau dans celui des autres.
:e félicite de cet état de perfection dont je
malheureusement bien éloignée. Con-
ne, ma chère cousine, ces nobles sonc-
ns d'un censeur charitable, qui veut rap-
er le genre humain à la vertu, en lui
ntrant la laideur du vice. Tu ne peux
nquer de recueillir une bienveillance uni-
relle pour des travaux si généreux.
Aurélie qui se voyoit devenue l'objet de
haine publique, sentit aisément les raille-
s piquantes de sa cousine. Elle commença,
s ce moment, à faire des réflexions sérieu-

ser sur le danger de ses indiscr
frémit d'horreur sur elle-même
çant devant ses yeux tous les m
avoit causés, et résolut d'en arrê
Elle eut bien de la peine à se d
coutume qu'elle avoit prise, d'e
choses du côté seul qui pouvoit f
tière à des interprétations défavor
quelles difficultés peuvent résiste
me et courageuse résolution? E
enfin à ne tourner la pénétration
prit observateur, que vers les obje
ses éloges; et les jouissances odieus
lignité furent remplacées par une
bien plus pure et bien plus flat
étoit la première à présenter to
tions équivoques sous un point
les fît excuser. Lorsqu'elle ne po
offrir à elle-même avec des coule
bles, peut-être, se disoit-elle, n
toutes les circonstances de cette
On a eu sans doute des motifs lo
j'ignore. Enfin, si le cas n'étoit
ble d'aucune indulgence, elle p
coupable, rejetoit sa faute sur une t
précipitation, ou sur l'ignorance d
pouvoit commettre.

ndant elle fut bien long-temps encore
gner les cœurs qu'elle avoit aliénés.
oit déjà parvenue à l'âge de s'établir,
nne ne se présentoit pour l'épouser.
oit évitée avec tant de soin pendant
nées entières, qu'on avoit insensi-
t perdu son souvenir, comme si sa
e eût été finie pour le monde.
se croyoit déjà abandonnée, et réduite
sa vie dans une triste solitude, pri-
plaisirs d'un heureux mariage, et
ciété choisie d'amis, lorsqu'un étran-
t riche, adressé à son père, l'ayant
entendue prendre le parti d'un absent
ccusoit, fut si touché de la bonté d'un
e qui sympathisoit avec le sien, qu'il
oir trouvé la femme la plus propre à
n bonheur. Il demanda sa main à ses
et mit à ses pieds la disposition de
ur et de sa fortune.
lie de plus en plus convaincue, par
ible expérience, des désagrémens at-
u penchant cruel de dévoiler les fau-
es semblables, et de la joie délicieuse
rouve dans sa propre estime et dans
gens de bien, en excusant, par une
ndulgence, les foiblesses de l'huma-

nité, propose tous les jours so
ses enfans, pour les garantir du n
elle étoit prête à devenir la vi

LE GRAND JA

Monsieur Sage n'avoit reç
qu'une fortune bornée, mais
avoit su toujours conformer se
desirs ; et quoiqu'il fût obligé d
bien des choses dont il voyoit le
en abondance, jamais un sen
n'avoit troublé l'égalité de son
paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût ép
cours de sa vie, étoit celui d'u
tueuse, que la mort avoit fra
bras. Un fils, tout jeune enco
pour le consoler ; et le bonheu
devint l'objet de tous ses soin

Philippe tenoit de la nature
tion très-sensible, par laquelle
trouvé le secret de former de
sa raison. C'étoit en lui mo

ts sous leur vrai point de vue, qu'il lui voit donné les premières idées. Par une ɔ d'images fortes, présentées avec ordre, ıns un moment choisi pour leur effet, il t déjà fait prendre à ses réflexions un ca-ère de justesse et de profondeur.

ıtisfait de son sort, ce père tendre vou-sur-tout inspirer à son fils les principes ıuels il devoit le calme de sa vie et la sé-té de son cœur. Oui, se disoit-il à lui-ıe, si je puis l'accoutumer à être content e qu'il possède, et à ne pas attacher un d prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai aillé plus utilement pour sa félicité, si je lui laissois un immense trésor.

ccupé sans cesse de cette importante le-il mena un jour son fils, pour la pre-ɔe fois, dans un magnifique jardin, ouvert ɔublic. Philippe, dès l'entrée, fut saisi ı sentiment de surprise et d'admiration. ılat et le parfum des fleurs, la profusion ıtatues, la largeur imposante des allées, ıuence d'hommes et de femmes qui se ıenoient, superbement vêtus, sous des ſes de verdure, les mouvemens confus ɔette foule empressée, le murmure de ɜ discours, le bruit des jets d'eau et des

cascades, tout plongeoit ses e
rêverie profonde. Il promenoi
air égaré, et frappoit dans
père, le voyant bien pénétr
impressions, l'emmena dans
solitaire, pour rendre un pe
sens trop vivement émus. Il
suite de prendre quelques ra
Philippe y consentit avec jo
eut satisfait son appétit : Mo
comme on est bien ici ! Ah !
un aussi beau jardin ! Avez-
tion au nombre de voitures
la porte ? Et tous ces gens q
là-bas, comme ils sont riche
Je voudrois bien savoir pour
mes obligés de vivre avec t
lorsque les autres ne se ref
commence à voir que nous s
Mais pourquoi les autres son
ne sont certainement pas plu
que nous deux.

Tu parles comme un enfa
son père ; je suis très-riche,

PHILIPP

Où sont donc vos richesse

M. SAGE.

'ai un jardin beaucoup plus grand que i-ci.

PHILIPPE.

'ous, mon papa? Oh! je voudrois bien oir.

M. SAGE.

iis-moi, je vais te le montrer.

prit son fils par la main, et le conduisit la campagne. Ils montèrent sur une col-, du haut de laquelle s'étendoit une per-tive admirable. A droite, on découvroit vaste forêt, dont les extrémités se per-nt dans l'horizon. A gauche, on voyoit trecouper, dans un agréable mélange, de s jardins, de vertes prairies, et des champs rerts de moissons dorées. Au pied de la ne serpentoit un vallon, arrosé dans e sa longueur par mille petits ruisseaux, t ce paysage étoit animé. Dans son im-se étendue, on distinguoit des pêcheurs jetoient leurs filets; des chasseurs qui rsuivoient des cerfs fugitifs, avec leurs ites aboyantes; des jardiniers qui rem-oient leurs corbeilles d'herbages et de ts; des bergers qui conduisoient leurs peaux au son des musettes; des mois-

sonneurs qui chargeoient de
leurs dernières gerbes, et les
dansant autour de leurs bœu
délicieux captiva long-temps
tase muette, les regards de M.
fils. Celui-ci, rompant enfin
à son père :

Mon papa, arriverons-n
notre jardin?

M. SAGE.

Nous y sommes, mon ami

PHILIPPI

Mais ceci n'est pas un jardi
c'est une colline.

M. SAGE.

Regarde aussi loin que tu
autour de toi, voilà mon jardi
ces champs, ces prairies, tout
tient.

PHILIPP

A vous? C'est vous moque

M. SAGE.

Je ne me moque point. Je v
tout-à-l'heure que j'en dispos

PHILIPP

Je serois charmé d'en êtr

M. SAGE.

tu avois tout ce pays, dis-moi, qu'en
s-tu?

PHILIPPE.

: que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE.

lais quoi encore?

PHILIPPE.

: ferois abattre des arbres dans la forêt
: me chauffer cet hiver, j'irois à la chasse
hevreuil, je pêcherois du poisson, j'éle-
ois des troupeaux de bœufs et de brebis,
e recueillerois les riches moissons qui
vrent ces campagnes.

M. SAGE.

'oilà un plan qui me paroît bien en-
lu; et je me félicite de ce que nous nous
ontrons dans nos idées. Tout ce que tu
drois faire, je le fais déjà, moi.

PHILIPPE.

Comment cela donc?

M. SAGE.

D'abord, j'envoie couper dans cette forêt
t le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE.

ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE.

C'est qu'on a l'avisement de l
Tu sais qu'il y a du feu toute l
notre cuisine, et tout l'hiver d
partemens. Eh bien ! c'est du b
tire.

PHILIPPE.

Cela peut être; mais il faut l

M. SAGE.

Si j'étois celui que tu crois
propriétaire de cette forêt, ne
obligé de le payer tout de mêm

PHILIPPE.

Non, sans doute. On vous l'
sans que vous eussiez rien à dé

M. SAGE.

Tu crois cela? Je pense, au
qu'il me reviendroit peut-êtr
Car, alors, n'aurois-je pas à pay
pour veiller à ma forêt, des
l'enclore de murs, des bûcheron
ploiter les arbres?

PHILIPPE.

Passe pour cela; mais vous n
y aller chasser?

M. SAGE.

Et pourquoi veux-tu que j'y

PHILIPPE.

ur avoir votre provision de gibier.

M. SAGE.

t-ce que nous pourrions manger un cerf
ı chevreuil à nous deux ?

PHILIPPE.

audroit être de bon appétit.

M. SAGE.

pouvant aller moi-même à la chasse,
ıvoie des chasseurs pour moi. Je leur
e rendez-vous à la halle, où ils m'ap-
nt tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE.

ur votre argent?

M. SAGE.

accord; mais c'est encore pour moi une
e affaire, car je n'ai point de gages à
payer; je n'ai besoin de leur fournir ni
re, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets,
raques, ces chiens courans, Dieu merci,
est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE.

nt-elles aussi à vous, ces vaches et ces
is qui paissent là-bas dans la prairie?

M. SAGE.

raiment oui : ne manges-tu pas tous les

jours du beurre et du fromage ? C'est qui me le fournissent.

PHILIPPE.

Mais, mon papa, si tous ces troupe si toutes ces petites rivières sont à v pourquoi n'avons-nous pas à notre tab grands plats de viandes et de poissons, me les gens riches ?

M. SAGE.

Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on sert ?

PHILIPPE.

Non, mais ils peuvent choisir sur la t

M. SAGE.

Et moi, je fais mon choix avant d mettre. Tout le nécessaire m'appartien superflu, il est vrai, n'est pas à moi; qu'en ferois-je, s'il m'appartenoit ? I faudroit aussi un estomac superflu.

PHILIPPE.

Les gens riches font bonne chère, et n'en faites pas.

M. SAGE.

Je la fais bien meilleure. J'ai une qui leur manque presque toujours dans grands festins, c'est le bon appétit.

PHILIPPE.

de l'argent pour satisfaire mille petites
isies, en avez-vous autant qu'eux ?

M. SAGE.

n davantage, car je n'ai pas de fantai-

PHILIPPE.

r a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE.

it fois plus encore à être content; et
suis.

PHILIPPE.

is enfin le bon Dieu les aime plus que
puisqu'il leur a donné de grands tré-
'or et d'argent ?

M. SAGE.

lippe, te souviens-tu de cette bouteille
1 muscat que nous bûmes l'autre jour
ous avions prié ton oncle à dîner ?

PHILIPPE.

i, mon papa, vous eûtes la bonté de
donner un petit verre presque tout

M. SAGE.

vins m'*en demander* une seconde fois.
's bien pu t'en donner, puisqu'il en

restoit encore. Pourquoi ne t'en donnai pas ?

PHILIPPE.

C'est que vous aviez peur que cela ne fît mal.

M. SAGE.

Je me souviens de te l'avoir dit. Pense que j'eusse raison ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa; je sais que vous n mez, et que vous ne cherchez que mon heur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refus peu de vin muscat, si vous aviez pens cela pût me faire du plaisir sans m'in moder.

M. SAGE.

Et crois-tu que le bon Dieu ait moi tendresse pour toi que moi-même ?

PHILIPPE.

Non, mon papa, je ne puis le croire; m'avez raconté tant de merveilles bonté !

M. SAGE.

D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fû ficile de te donner de grandes richesses.

PHILIPPE.

Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE.

Eh bien ! si, pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

PHILIPPE.

Que les richesses que je lui demande pourraient m'être dangereuses.

M. SAGE.

Cela te paroît-il assez clair ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire : cependant.....

M. SAGE.

Pourquoi secoues-tu la tête ? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE.

Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous, tout ce pays-là.

M. SAGE.

Et pourquoi le penses-tu ?

PHILIPPE.

Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous le voulez.

M. SAG

Connois-tu M. Richard

PHILIP

Si je le connois? Oh dan
de beaux jardins!

M. SAG

Et peut-il en jouir comr

PHILIP

Ah! le pauvre homme
guère; il n'ose pas mange
grappe de chasselas.

M. SAG

Il en a cependant dan
treilles superbes.

PHILIP

Oui, vraiment; mais ce

M. SAG

Tu vois donc qu'on peu
coup de choses, et cependa
comme on veut. Je n'ose jo
comme je le voudrois, parc
ne me le permet pas: et l
jouir à son gré du sien, par
lui défend. Je suis encore l

PHILIP

Mon papa, vous aimez
val, n'est-il pas vrai?

M. SAGE.

, cet exercice me fait beaucoup de
lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE.

bien ! si cette prairie est à vous, pour-
ı'en récoltez-vous pas le foin pour en
ir un cheval ?

M. SAGE.

ıt ce que je fais. Cette meule de foin
ı vois là-bas, est peut-être pour celui
monte.

PHILIPPE.

us n'en avez pourtant pas dans votre
ı ?

M. SAGE.

eu me préserve de cet embarras !

PHILIPPE.

ıi, mais aussi vous ne le montez pas
ue vous voulez ?

M. SAGE.

a te trompes ; car je suis assez sage pour
ı vouloir que lorsque j'en ai besoin ; et
ı, je me le procure pour un écu. Dieu
ci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE.

royez-vous qu'il ne vous seroit pas bien
ı commode d'avoir deux beaux chevaux

gris pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse ?

M. SAGE.

Cela seroit assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvéniens d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron et du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux, et de l'exactitude de son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-temps. Mais voilà le soleil qui se couche ; il est temps de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine ?

PHILIPPE.

Ah ! mon papa, je le serois bien davantage, si tout cela étoit réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils ; et le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passoient auprès d'une prairie, qu'ils avoient prise d'en haut pour un étang, parce qu'elle étoit couverte d'eau. Ah ! mon Dieu, s'écria M. Sage ; vois-tu ce pré qui ne fait *plus* qu'une mare ? Il faut que le ruisseau

in se soit débordé avant la fenaison. te la récolte de foin est perdue pour cette ée.

PHILIPPE.

elui à qui appartient cette prairie sera, ois, bien triste, quand il verra tout son gâté.

M. SAGE.

ncore s'il en étoit quitte pour cela! Mais udra faire des réparations aux digues du eau, construire peut-être une nouvelle se. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE.

'est un drôle de bonheur que celui-là!

M. SAGE.

l me semble qu'il y avoit ici près un ulin.

PHILIPPE.

l y est aussi toujours, mon papa. Tenez, voyez-vous?

M. SAGE.

Tu as raison, je le vois à présent. C'est e je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu! parie que l'inondation en a emporté les ages. Voyons. Justement; le voilà tout labré. Que deviendra le malheureux pro-

priétaire ? Il faut qu'il soit bien résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE.

Je le plains de tout mon cœur. papa, la journée des ouvriers est f quoi les maçons demeurent-ils en vrage ?

M. SAGE.

Je n'en sais rien. Il n'y a qu'à mander. Mon ami, voudriez-vou dire pourquoi vous restez si tard

LE MAÇON.

Monsieur, nous y passerons en la nuit. Hier, dans l'obscurité, d vinrent abattre ce pan de muraill trer dans le parc, et voler les me pavillon qu'on venoit de faire c On ne s'en est apperçu que ce m est fort heureux qu'on ne les ait p le fait.

M. SAGE.

Et comment donc cela ?

LE MAÇON.

C'est qu'on a trouvé dans le par ches qu'ils y avoient répandues, *ment* pour mettre le feu à la forêt, s venu les surprendre, afin de se

du tumulte et de la confusion de l'in-
. Le propriétaire de cette terre est
, comme vous voyez, fort heureux
on malheur, car il auroit pu perdre
a forêt; au lieu qu'il ne lui en coûtera
s réparations de sa muraille, la dé-
d'un garde de plus pour veiller la nuit,
erte des meubles de son pavillon, qui,
érité, étoient fort précieux.
n fils, dit M. Sage à Philippe, après
fait quelques pas en silence, que dis-tu
ıs ces malheurs? Te causent-ils beau-
le chagrin?

PHILIPPE.

ırquoi m'en chagriner, mon papa? Je
uffre en rien de ces pertes.

M. SAGE.

is si cette terre t'appartenoit de la même
ère que les jardins de M. Richard lui
tiennent, et qu'en te promenant au-
'hui, tu eusses vu tes prairies inondées,
ıoulin emporté, un pan de la muraille
n parc démoli, et ton pavillon mis au
e, t'en retournerois-tu à la maison aussi
uille que tu me parois l'être?

PHILIPPE.

n Dieu, non! Je serois au contraire

bien triste, d'essuyer de si grandes
en un jour.

M. SAGE.

Et si tu avois tous les jours de se
disgraces à souffrir ou à craindre,
alors plus heureux que tu ne l'es à

PHILIPPE.

Je serois mille fois plus malheure

M. SAGE.

Eh bien! mon ami, tel est le sort
que tous ceux qui possèdent de gran
Sans parler des soucis qui les agiten
besoins sans nombre qui les tourn
l'éclat de leur fortune devient souv
même l'origine de sa décadence. Il suf
seule année stérile, ou d'une seule
dans leurs avides projets, pour en e
le bouleversement. Comme ils crai
de perdre de leur considération ima
s'ils imposoient quelques sacrifices
gueil de leur luxe, plus leurs rev
frappans, plus ils croient devoir é
faste et de somptuosité pour souten
nion de leur opulence, et rétablir u
imposteur. Quel est donc l'effet de c
sérable vanité? Leurs domestiques,
du prix de leurs services, introdui

ıdage effréné dans toute la maison. La
:e de leurs biens étant négligée, ainsi
éducation de leur famille, leurs terres
ınt en friche, et ne produisent plus
les moissons avortées; leurs enfans,
.onnés à tous les vices, commettent des
ıs déshonorantes, qu'ils sont forcés
ıffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes
ısions, saisies par d'inexorables créan-
achèvent de dépérir sous une adminis-
n de rapine. Le gouffre des procédures
gloutit les derniers débris. Et ces fa-
de la fortune, si fiers de leurs trésors,
rs honneurs, et des jouissances de leur
sse, tombent tout à-la-fois dans l'indi-
, l'opprobre et le désespoir.

PHILIPPE.

! mon papa, quel tableau venez-vous
offrir !

M. SAGE.

ui qui se présente à tout moment dans
iété; et n'imagine pas qu'il y ait rien
ɣéré dans cette peinture. Je te ferai
:haque jour dans les papiers publics,
ıire du renversement de quelque grande
n; leçon frappante, que la Providence
e sans cesse aux regards des riches,

pour les avertir du sort qui me
et leur orgueil ! Nous irons d
ces superbes hôtels qui excite
je t'y ferai lire la ruine des h
affichée sur toutes leurs colonn
qu'elles soient elles-mêmes en
décret de leur propre ruine.
puis-je épargner à tes oreilles
cris de mille familles désolées
tent que trop, par leur dése
frayantes révolutions !

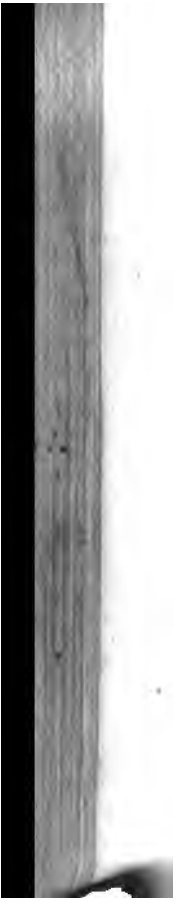
PHILIPPI

Eh quoi ! me faudroit-il do
médiocrité de notre fortune co
fait du ciel ?

M. SAGE.

Oui, mon fils, si tu es éco
rieux, si tu sens en toi le cour
l'ambition et la cupidité, d
desirs et tes espérances aux b
que tu dois remplir. Vois s'il
que chose à mon bonheur ; e
donc être plus heureux que
garde l'univers entier comme
puisqu'il te fournit, pour pr
vail, une subsistance honnê
mières douceurs de la vie. I

habitation terrestre sur le doux pen-
it d'une montagne dont le sommet est
rpé, et au pied de laquelle s'étendent
marais impurs, entrecoupés de mille
ipices. Elève quelquefois tes yeux vers
iches et les grands, non pour envier la
leur de leur poste, mais pour observer
rages qui grondent autour d'eux. Abaisse
i tes regards vers le pauvre qui rampe
lessous de toi, non pour insulter à sa
ère, mais pour lui tendre la main. Si
u te donne un jour des enfans, répète-
sans cesse la leçon que tu viens de re-
oir, et sur-tout donne-leur en l'exemple
je t'ai donné moi-même.
s se trouvèrent à ces mots à l'entrée de
maison. M. Sage se hâta de monter dans
appartement; et s'étant précipité à ge-
x, il rendit graces au Ciel, et lui offrit
ie. Que lui restoit-il à faire sur la terre?
jours avoient été pleins de justice et
nneur; et en inspirant la modération à
fils, il venoit de lui transmettre un riche
itage.



LE VIEILLARD ME

M. D'ARCY, *à un dome*

QUE ne faisiez-vous entrer
lard ?

LE VIEILLAR

Monsieur, on me l'a propos
qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLAR

Je rougis de le dire. Je fais
laquelle je ne suis pas accoutum
pour demander l'aumône.

M. D'ARCY.

Vous me paroissez honnête
rougiriez-vous d'être pauvre ?
qui le sont ; soyez de ce nombr

LE VIEILLAR

Pardonnez-moi, monsieur,
temps.

M. D'ARCY.

Qu'avez-vous donc à faire ?

LE VIEILLARD.

t'il y a de plus important ici-bas : à
Je peux vous le dire, puisque nous
uls. Je n'ai plus que huit jours à

M. D'ARCY.

nent savez-vous cela ?

LE VIEILLARD.

nent je le sais ? Je ne peux guère vous
uer. Mais je le sais, parce que je le
cela est sûr. Heureusement personne
à ma mort : ma fille et mon gendre
rrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY.

ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD.

s assez riche pour n'avoir pas à crain-
re à charge à personne. Je prêtai mon
ı un gentilhomme qui se disoit mon
mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il
éduit au besoin. Pardonnez-moi,
ır : vous êtes aussi gentilhomme ;
dis la vérité.

M. D'ARCY.

ıutant de plaisir à l'entendre, que
avez à la dire, même quand elle par-
ontre moi.

LE VIEILL.

J'aurois été plus sage d
qu'à la mort. Mais j'étois
blême; et je regardai ce cha
un signe que me faisoit Die
Monsieur, je n'ai jamais fui
j'étois jeune, c'est lui qui so
je n'ai pas eu d'autre méde
fortifie dans la jeunesse,
vieux ans. Je ne pouvois
Lorsque j'eus perdu ma fo
reprendre mon travail; je l
mon cœur. Je cherchai me
trouvai plus. Pardonnez-m
souvenir. Je n'ai jamais eu
triste que celui où je me s

M. D'ARC

Vous eûtes alors recours

LE VIEILL.

Non, monsieur, ils vinr
moi. Je n'avois plus qu'u
trouvai un fils dans son ma
avoient sembloit m'appar
soin de moi, quoique je n'
à leur laisser. Que Dieu les
table céleste, comme ils m
leur table en ce monde.

M. D'ARCY.

e qu'ils sont devenus aujourd'hui
ids envers vous ?

LE VIEILLARD.

, monsieur ; mais ils sont devenus
eux-mêmes. Le torrent de la mon-
noyé leurs récoltes et renversé leur
Ils ont emprunté pour me faire vivre
ance jusqu'à la mort : c'est la seule
à laquelle ils m'aient désobéi. Je veux
ouvent au moins l'argent de mes fu-
s tout prêt, pour ne pas leur être à
au-delà de ma vie. C'est pour cela
viens demander l'aumône. Je suis un
omme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY.

à demeurez-vous?

LE VIEILLARD.

onnez, monsieur ; mais je ne le dis
it pour moi, soit pour mes enfans.

M. D'ARCY.

usez mon indiscrète curiosité. Que
ne punisse, si je cherche à la satis-

LE VIEILLARD.

compte, monsieur. Dans huit jours,

regardez le ciel, vous y verrez, je l'espère ma demeure, qui ne sera plus secrète.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.*

Prenez ceci, bon vieillard, et que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela, monsieur ? non, ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos enfans.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve ! Mes enfans peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon vieillard ; allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent excepté un écu.*

Reprenez ceci, monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus long-temps que moi.

M. D'ARCY.

Votre situation me touche.

LE VIEILLARD.

J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, monsieur; et il vous en tiendra compte.

M. D'ARCY.

Voulez-vous prendre quelque nourriture?

LE VIEILLARD.

J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D'ARCY.

Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D'ARCY.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre, et je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu! un verre même d'eau *ne demeure* pas sans récompense

auprès de toi. (*M. d'Arcy v*
même une bouteille. Le Viei
seul, élève ses mains vers le

Mon dernier coup de vin
tice, je te prie de le rendre ur
à celui qui me le donne.

M. D'ARCY, *portant une bo*
verres.

Prenez ce verre, bon vi
apporté aussi un pour moi
ensemble.

LE VIEILLALD, *regar*

Je te remercie, mon Dieu
bien que tu me fais dans ce
un peu, et s'arrête. A M. d
quant avec lui.) Que Dieu
fin aussi heureuse qu'à moi

M. D'ARC

Bon vieillard, passez ici
sonne ne vous verra, si vou

LE VIEILL

Non, monsieur, je ne le
temps est précieux.

M. D'ARC

Pourrois-je vous être bo
que chose ?

LE VIEILLARD.

e le voudrois, monsieur, par rapport à
ıs; mais je n'ai plus besoin de rien dans
monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que
n gand toutefois : j'ai perdu le mien.

. D'ARCY *fouillant dans sa poche et lui en présentant une paire.*

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé
un.

M D'ARCY.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre ?

LE VIEILLARD.

Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que
gauche qui ne peut le supporter. Elle est
roidie depuis deux ans. (*Il gante sa main
uche, et présente la droite nue à M. d'Ar-*
) Je penserai à vous, monsieur.

M. D'ARCY.

Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-
ıi vous suivre. Il m'en coûte de garder la
:ole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous, monsieur,
rous la gardez. (*Il dégage sa main, et veut
n aller.*)

tisfaire, par les faits qu'il recu
tres, en leur faisant part de c
observés.

LA CICATR

FERDINAND avoit reçu de
ame pleine de noblesse et de
esprit étoit vif et pénétrant
tion forte et sensible, son h
et joyeuse, et ses manières av
animée qui lui concilioit tou

Avec tant de qualités ain
un défaut bien incommode
celui de s'affecter trop vivem
dres impressions, et de s'a
aveugle, à tous les mouveme
citoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses
plus légère contradiction irri
fougueux ; on voyoit le feu d
flammer tout-à-coup son visa
des pieds, poussoit des cris,
toutes les violences de l'emp

Un jour qu'il se promeno

dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit permis de donner à sa sœur. Marcellin, son ami et son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, ne l'avoit pas apperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appelé assez haut, se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatienté de ces secousses, se retourna brusquement, et repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune apparence de vie et de sentiment; et comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grands flots de ses tempes.

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie!

Il se précipite à son côté, en disant avec de *grands cris : Il est* mort, il est mort! J'ai *tué mon cher Marcellin*, mon meilleur ami

Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, et lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, et peut-être mortelle.

Marcellin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise; et il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcellin l'appeloit sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité

échamment? Ah! tu dois être encore
malheureux que moi, de m'avoir blessé
sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne.
onne-moi aussi de t'avoir fait mettre
lère, je ne voulois pas te fâcher.
s discours que Marcellin lui adressoit
le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux,
t'il lui tînt la main, redoubloient en-
la tristesse de Ferdinand. Chaque trait
ndresse étoit un coup de poignard pour
œur.
fin, Dieu voulut que la fièvre se cal-
eu à peu, et que la plaie commençât à
r. Au bout de six jours Marcellin fut
at de se lever.
i pourroit se représenter la joie de Fer-
d? Ah! certainement personne, à
s qu'il n'ait senti une fois, dans sa vie,
uleur qu'il éprouva aussi long-temps
fut témoin des souffrances de son ami.
rsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdi-
reprit un visage serein; et sans qu'on
esoin de lui faire d'autres leçons, il
illa, de toute la force de son caractère,
ıcre cette humeur emportée qui le do-
t.
rcellin ne garda de sa chute qu'une ci-

intimité dont ils furent unis l'u
dans tout le cours de leur vie.

L'EMPLOI DU TE

MARTIN, quoique simple c
excelloit dans son métier. Il aspi
ses desirs à devenir maître ; mais
quoit une certaine somme pour
cevoir.

Un marchand, qui connoissoi
trie, voulut bien lui prêter cen
trois ans, afin qu'il payât sa r

qui s'empresseroient de l'employer, et tout l'argent que son travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jetoient ces pensées, il apperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé; qu'il falloit d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avoit faites; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol, sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise, et me mettre en fonds; et je puis, en un jour, réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs.

Mais, hélas ! le pauvre homme ! mier pas qui devoit l'entraîne

Le lendemain une douce in qu'il avoit goûté la veille dan vint se présenter à son esprit ; coup moins de façons avec pour dépenser encore trente s manière. Il devoit lui rester dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût d s'étoit si bien emparé de lui sans remords, trois écus l'un et les dépensa, comme il avoi mier. Car, se disoit-il à chaq n'est que trente sols. Oh ! il encore bien assez.

Telles étoient ses paroles i répondre à la voix de sa rai temps en temps se faisoit en considéroit pas que sa fortune cent écus pleins, et que du s la moindre partie dépendoit l' tion de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, pa insensibles il se précipita dan débauche. Il ne trouvoit plus à travailler, uniquement occ

toit, de sa richesse actuelle, qui lui loit inépuisable. Cependant il ne tarda à s'appercevoir qu'elle diminuoit de en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne oit plus atteindre son but, parce qu'il voit pas d'apparence que son bienfai- lui prêtât cent nouveaux écus, après ir vu dissiper les premiers dans le dre.

urrelé de honte et de remords, plus il hoit à les étouffer dans le vin, plus il poit l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva neste moment, où dégoûté du travail, rreur à lui-même, la vie lui devint in- portable dans la perspective de l'avenir ant qui s'ouvroit devant lui.

s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les s du désespoir, et il alla se jeter dans ande de voleurs, avec lesquels il com- oute sorte de scélératesses. Mais le ciel eur ne les laissa pas long-temps impu- et une mort violente fut le dernier e de ses jours criminels.

ı ! si le malheureux avoit écouté la pre- e fois les avis de sa raison et les repro- de sa conscience ! tranquille aujourd'hui *son état, il attendroit* au sein de l'ai-

sance et de l'honneur le re
lesse fortunée.

Enfans, vous frémissez d
rable. Telle est cependant ce
des hommes dans l'emploi
vie. Elle leur a été donnée
heureusement dans les jouis
tu, et ils la prodiguent à to
tions honteuses du vice. Il
leur en restera toujours asse
sage glorieux assigné par l
pendant les jours, les mois
coulent, et ils se trouven
leurs passions au bout de le
l'avoir remplie. Trop heure
égarement ne les pousse pas
l'abîme du désespoir.

. DE SAUSEUIL, VICTOIRE sa fille.

mad. DE SAUSEUIL.

AS-TU donc, Victoire? tu parois bien ?

VICTOIRE.

le suis aussi, maman.

mad. DE SAUSEUIL.

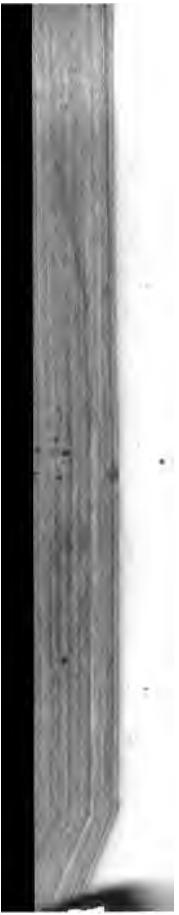
pourquoi donc, ma fille ? J'espérois ɔir revenir toute joyeuse de ta pro- ıde.

VICTOIRE.

le m'a d'abord réjouie; mais en passant, n retour, devant la maison du menui- j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, leuroient à faire compassion. Ils mou- t de faim.

mad. DE SAUSEUIL.

mment cela est-il possible ? Leur père bon métier; et il n'y a pas encore huit que je lui payai vingt écus pour des ar- es qu'il a faites dans mon appartement.



VICTOIR

C'est ce que ma bonne a di
qui étoit accourue aux cris de
leur donnoit un morceau de p

mad. DE SAUSE

Et qu'a-t-elle répondu ?

VICTOIR

Ce pauvre homme est bie
a-t-elle dit. Il travaille nuit e
est pas plus riche. Sa femme e
vaise ménagère ! Elle n'enten
ce qu'une femme doit faire.
coudre, ni tricoter, ni filer ;
même tenir le linge en bon ét
veut mettre une chemise, i
fasse blanchir et raccommo
maison.

mad. DE SAUSE

Voilà qui est fort triste ;
d'être affligée de trouver un
remplit aucun de ses devoir
que ce soit la seule qui se pr
toi.

VICTOIR

Ah ! ce n'est pas encore là
ma chère maman. Comme el
per de rien, absolument d

ıduite à s'adonner au vin. Lorsque le
après un rude travail, croit trouver
onne soupe en rentrant chez lui, il
e sa femme étendue ivre morte dans
t; et ses enfans n'ont pas eu souvent,
ıte la journée, un morceau de pain à
er. Ne trouvez-vous pas ces petits mal-
ux bien à plaindre?

mad. DE SAUSEUIL.

les plains comme toi, ma chère fille.
dans cette triste occasion, tu as eu l'a-
ıge de faire une remarque dont l'utilité
s'étendre sur toute ta vie.

VICTOIRE.

laquelle, maman?

mad. DE SAUSEUIL.

:st qu'une femme qui néglige les occu-
ns de son sexe et de son état, est la plus
isable et la plus malheureuse créature
oit au monde. Tu peux maintenant
rendre mieux que jamais pourquoi ton
et moi ne cessons de t'exhorter au tra-

VICTOIRE.

h! oui, maman, je sens aujourd'hui com-
vous m'aimez, en m'apprenant à tra-
ler. Mais dites-moi, je vous prie, les

demoiselles riches et de co
besoin d'apprendre tant d
qu'elles sont mariées, n'o
femmes-de-chambre pour l
qu'elles desirent ?

mad. DE SAUS

Non, ma chère Victoire
d'une nécessité aussi ind
elles que pour les enfans d
te parlerai pas des revers de
vent un jour ne laisser de n
tance à une femme que dan
mains. Ces révolutions sont
communes. Mais dans l'état
au milieu d'une foule de
pressés à s'occuper pour elle
connoître par elle-même
savoir les employer chacun
n'exiger d'eux que ce qu'i
pouvoir récompenser leur
litant leur service, et se
manière leur attachement
Obligée, par son rang et
d'occuper un grand nombre
connoître le travail par el
ment saura-t-elle apprécier
ne pas retrancher du juste

, et se défendre des tromperies de l'ar-
de luxe et de frivolités, satisfaire, d'un
la noble générosité de son cœur, et pré-
de l'autre la ruine de sa maison? Quel
· d'ailleurs pour une femme sensible,
voir, elle et ses enfans, parés de l'ou-
de ses mains, d'employer le produit
te économie à soulager les malades, à
ir les indigens, et à donner de l'édu-
. à leurs enfans, pour qu'ils puissent
iir leur famille!

VICTOIRE.

! ne perdons pas un moment, je vous
Instruisez-moi de tout cela, ma chère
n.

mad. DE SAUSEUIL.

e ferai pour m'acquitter de mon devoir,
ır t'aider à remplir le vœu de la nature
la religion, pour te sauver sur-tout des
ations dangereuses, dont l'oisiveté pour-
ire naître en toi le goût et le besoin. Je
ai pour te faire aimer le séjour de ta
n, pour te rendre un jour agréable aux
de ton mari et respectable aux yeux
enfans, pour te ménager une distrac-
les chagrins qui pourroient t'accabler,
ne savois leur opposer cette diversion

puissante ; enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, et te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu, par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût et de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme ! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère et proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

VICTOIRE.

O ma chère maman ! voyons vîte l'histoire de cette petite fille.

mad. DE SAUSEUIL.

La voici.

« Madame de Fayeuse aimoit à s'occuper, et ne passoit jamais un quart-d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parloit des plaisirs du travail, et des désagrémens attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travailloit toutes les fois que sa mère le lui prescrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéissance ; mais on *imagine* aisément combien peu elle étoit heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût

ère fille, lui disoit souvent madame
ıse, en la voyant travailler la tête
ə et les mains distraites, puisses-tu
éprouver toi-même l'ennui où jette
ıvrement, et le bonheur qu'on se
par une douce occupation ! Ce vœu,
ar sa tendresse, ne tarda pas à s'ac-

ique, alors âgée de onze ans, devoit
se rendre avec sa mère dans une mai-
mpagne, éloignée de quelques lieues.
: de Fayeuse, à son départ, prit à son
sac à ouvrage, et recommanda bien
ique de ne pas oublier le sien. An-
vouloit obéir à sa mère; mais avec
ıcilité on perd la mémoire d'un de-
on ne remplit qu'avec répugnance !
ı ouvrage fut oublié.
ıyage s'annonça d'abord très-heureu-
Le ciel étoit serein, toute la nature
t leur sourire. Mais vers l'heure du
s nuages s'amoncelèrent sur l'horizon,
:rre traversoit tout l'espace des cieux,
ınt avec un horrible fracas. La frayeur
gea de descendre dans un village; et
t d'après, une pluie bruyante se pré-
ıar torrens sur la terre.

Comme les approc
forcé beaucoup de vo
asyle dans l'hôtelleri
et sa fille ne purent
pour se reposer. El
voiture, et se rend
bonne vieille du vo
honnêtement sa cha
lit: c'étoit le seul qu'

Combien madame
d'avoir porté son ouv
s'assit à son côté en fil
longue soirée d'auton
pour elles, entre la
vail.

La pauvre Angéli
dans tout cet interva
petite; et lorsqu'elle
recoins, il ne lui re
ment à faire. La plui
avec grande abondar
pas de mettre le pied
effrayant du tonner
dormir; et les discou
savoit parler que de
guère propres à l'amu

Elle voulut prier s

son ouvrage ; mais madame de
lui répondit, avec justice, qu'elle
it pas s'ennuyer pour elle, qu'ayant
ntion de porter de quoi s'occuper, il
turel qu'elle goûtât le fruit de sa
nce, et qu'elle, au contraire, portât
de sa négligence et de son oubli.
ie n'eut rien à répondre à des raisons

bien des bâillemens d'ennui, des
d'impatience, et des murmures très-
contre le temps, Angélique enfin
e bout de la soirée. Elle fit, sans ap-
ı léger repas, et se mit au lit, bien
nte de ses plaisirs.
quelle joie elle se réveilla le lende-
ıx premiers rayons d'un soleil sans
Avec quelle ardeur elle pressa le
t du départ !
. la voiture se trouva prête, et ma-
e Fayeuse, ayant généreusement ré-
sé la bonne vieille de ses secours, se
ı route, aussi satisfaite de la journée
ille, qu'elle avoit causé à Angélique
ur et de dépit.
luie avoit rompu tous les chemins ;
i les couvroit encore empêchoit d'ap-

fille ne furent blessées dans la c

Elles se remirent peu à peu de
On découvroit à quelque dis
hameau bâti sur le penchant
Madame de Fayeuse prit d'une
sa fille, passa l'autre sous le b
mestique, et s'achemina vers
pour envoyer du secours à son

Il n'y avoit dans cet endr
rier, ni charron. Il fallut atte
deux jours pour faire venir de
ville.

La pauvre Angélique ! comm
roit ! comme elle se plaignoit d
du temps ! L'impression de fra
avoit gardée de sa chute, lui dér
de ses jambes. Elle n'étoit pa

ltiver son talent pour la broderie, qu'elle roit tout gâté.

Elle commença alors à sentir le prix du vail; et toute honteuse, elle dit à sa re:

Ah! maman, j'ai bien mérité ce qui m'ar-e. Je comprends aujourd'hui, pour la mière fois, pourquoi vous m'exhortiez si rement au travail. J'ai bien senti l'ennui désœuvrement! Elle se jeta dans les bras sa mère, et pressant sa main sur son cœur: rdonnez-moi, maman, de vous avoir ligée par mon indolence. Je vous ai vue igrine de me voir souffrir. Ah! pour vous pour moi, me voilà corrigée pour toute vie.

Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la a de sa résolution; et profitant de la leçon 'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle fit sentir combien le goût du travail nous ve d'ennuis, et combien il peut adoucir peines de la vie, en nous fournissant e distraction agréable et salutaire. Elle nit les accidens d'un voyage qui avoit ré un changement si heureux dans sa fille. igélique tint la parole qu'elle lui avoit nnée. Elle alla même au-delà de ce qu'elle

[illegible] maxime de Fayeuse n'e[illegible] renvoyons à un autre que sur l'ex[illegible] de son activité.

LES HEARDS

[illegible] MALAISANC[illegible]

[illegible] Vicomte, Joséphine et Soph[illegible] avoient un gouvernante qui les aimoit[illegible] la tendresse d'une mère. Cette sage instit[illegible] [illegible] mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent, étoit que [illegible] fussent heureu[illegible] à être heureu[illegible] d'une manière [illegible] nouveau charme [illegible] jouissance de leur existence, et qu'elles en jou[illegible] sent sans trouble et sans altération.

Une lumière intelligence, et une justice [illegible] gouverne, étoient les principes invariab[illegible] de sa conduite, soit qu'elle eût à pardo[illegible] ner, soit qu'elle eût à récompenser ou punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les do[illegible] [illegible] de ses leçons et de ses exemples.

es quatre petites filles commencèrent à
les enfans les plus heureux de la terre.
s se remontroient doucement leurs fau-
se pardonnoient leurs offenses, parta-
ent toutes leurs joies, et ne pouvoient
e l'une sans l'autre.
ar quelle fatalité les enfans empoison-
t-ils les sources de leur bonheur, à l'in-
t même où ils en goûtent les charmes !
le quel avantage il est pour eux, de vi-
toujours sous un œil éclairé par la ten-
se et par la prudence !
Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloi-
r, pour quelque temps, de ses disciples.
s intérêts de famille l'appeloient en Bour-
ne. Elle partit à regret, sacrifia quelques
ntages au desir de terminer promptement
affaires ; et à peine un mois s'étoit écou-
, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son
ne troupeau.
Elle en fut reçue avec les transports de
e les plus vifs. Mais, hélas ! quel change-
nt funeste elle remarqua bientôt dans ces
heureuses enfans !
Si l'une demandoit le plus léger service à
e autre, celle-ci la refusoit avec aigreur ;
-là suivoient des rebuffades et des querel-

doit que des gronderies éternell
témoignoit-elle le desir d'aller
jardin, ses sœurs trouvoient
pour rester dans leur chambre.
toit assez qu'une chose fît pl
d'elles, pour déplaire sûrement
autres.

Un jour que non contentes
toute espèce de complaisance,
choient encore à se mortifier p
ches désagréables, mademoisel
qui étoit témoin de cette scène,
fligée, que les larmes lui vinren

Elle n'eut pas la force de prof
role, et se retira dans son appar
rêver aux moyens de rendre
infortunées les plaisirs de la conc

Chacune accusoit les autres d'en être
et elles pressèrent à l'envi leur gou-
te de leur rendre le bonheur qu'elles
: perdu.
emoiselle Boulon les reçut avec un
iérieux, et leur dit : Je vois que vous
oublez mutuellement dans vos plai-
in que cet inconvénient n'arrive pas
ıge, chacune de vous gardera, si elle
ion coin dans cet appartement, où
ıera toute seule à sa fantaisie. Vous
commencer à jouir pleinement de
iberté, et je vous permets de vous
ainsi toute la journée.
petites filles parurent enchantées de
ıgement. Chacune prit son coin, et
nça ses plaisirs.
etite Sophie se mit à faire des contes
ıupée, mais la poupée ne savoit que
re : elle n'avoit pas d'histoires à lui
son tour, et ses sœurs jouoient dans
.rticulier.
)hine poussoit un volant ; mais per-
t'applaudissoit à son adresse, elle n'a-
rsonne pour le lui renvoyer; ses sœurs
it dans leur particulier.
.ie auroit bien voulu s'amuser à son

jeu favori, *je vous vends mon c*
à qui le faire passer de main e
sœurs jouoient dans leur parti

Victoire, très-entendue au
ge, avoit le projet de donner u
à ses amies. Elle devoit envoy
faire des provisions. Mais qui
ordres? Ses sœurs jouoient da
culier.

Il en fut de même de tous l
qu'elles essayèrent. Chacune
compromettre en se rapprocha
et gardoit fièrement sa solitude
Cependant le jour alloit finir.
nèrent encore vers mademoise
lui demandant un moyen plus
celui dont elles venoient de fai

Je n'en sais qu'un, mes en
pondit-elle, que vous saviez
autrefois. Vous l'avez oublié.
le desirez, je puis le rappeler a
tre souvenir.

Oh! nous le voulons de tou
s'écrièrent-elles ensemble! E
attentives à saisir le premier m

nt des sœurs. O mes chères amies !
ien vous vous êtes rendues malheureu-
:t moi aussi, depuis que vous l'avez
é !
e s'arrêta à ces mots, interrompue par
upirs ; et des larmes de tendresse cou-
t le long de ses joues.
s petites filles restoient étonnées et
tes de confusion en sa présence. Elle
endit les bras : elles s'y jetèrent, et lui
irent de s'aimer et de s'accorder comme
avant.
ne vit plus dès ce jour aucun mouve-
d'humeur troubler leur tendre intelli-
. Au lieu des brouilleries et des querelles,
ent des prévenances délicates qui char-
it jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.
es portent aujourd'hui cet aimable ca-
e dans la société, dont elles font les
s et l'ornement.

L'HOMME

EST BIEN COMME I

M. DE LEYRIS *porte un perroque*
et montant sur un fauteuil,
à un cordon déjà suspendu a

JE ne crois pas que cet espiègle
puisse maintenant y atteindre.
avoir rien eu sûreté contre ce
(*Il remet le fauteuil à sa place*
FRÉDÉRIC, *entrant un mor*
Où est-ce donc que mon papa v
rer notre pauvre défunt de Jacq
dans les mains, lorsqu'il est entré
vu sortir les mains vuides. (*Il reg*
côtés ; enfin, levant les yeux, il
perroquet suspendu au plancher
le voilà. (*Il prend aussi-tôt*
bondit de toutes ses forces ; mai
de plus de trois pieds qu'il ne
hauteur de l'oiseau.) Si j'étoi
que notre minet ! (*Il va prendre*
monte dessus, et se trouve trop

dresse sur la pointe des pieds, il saute, tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume in-folio *de Plutarque, le met sur le fauteuil, grimpe sur le livre, tend le bras.*) Je ne saurai jamais l'attraper. J'aurois pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Essayons en sautant. (*Au moment où il plie ses jambes pour s'enlever, Maurice entre dans le salon, l'apperçoit, et lui chante :*) Oh ! comme il y viendra ! Oh ! comme il y viendra ! Je te le donne en mille. Un petit bout-d'homme comme toi, atteindre là-haut ! Allons, descend, que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque, moi. (*Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les bras, et se voit encore fort loin de Jacquot. Frédéric pousse un grand éclat de rire.*) Eh bien ! toi qui faisois le fier, je t'aurois cru aussi grand que le Saint Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE.

Oui, mais si je montois sur le livre ? (*Il monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil, en se moquant de lui.*

MAURICE.

Ce n'est pas ma faute; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant; s'il y avoit eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot étoit à moi.

FRÉDÉRIC.

Je l'aurois bien eu le premier.

MAURICE.

Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oh, non! pas plus que le renard de la fable ne se soucioit des raisins. Le perroquet est peut-être trop verd? n'est-ce pas?

MAURICE.

Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironiquement.*

Oui, c'est le vrai point de vue. Ecoute, mon frère, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins; et tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE.

Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon! Est-ce que tu voudrois te mesurer avec moi?

FRÉDÉRIC.

ons un peu. (*Ils se mettent sur la ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir si petit, regarde en bas, et s'applaudit de la supercherie.*)

MAURICE.

! le fripon! je le crois bien de cette façon. Appuie tes talons à terre. (*Frédéric était alors bien au-dessous de son frère, et dit avec humeur, en frappant du pied:*) Il est bien triste d'être si petit!

E LEYRIS *qui est rentré depuis un moment.*

e qu'on ne peut pas atteindre le perfide, n'est-ce pas Frédéric?

FRÉDÉRIC.

us nous avez donc vu faire, mon père?

M. DE LEYRIS.

, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

ous avions été aussi grands que vous,

nous aurions vu de plus près notre Jacquot.

M. DE LEYRIS.

Oui, pour le tourmenter jusqu mort, comme vous l'avez fait pe vie. Il n'y a pas de mal que vous pas assez grands pour cela.

MAURICE.

Oh ! quel plaisir, mon papa, de votre taille !

M. DE LEYRIS.

Je te connois : alors même tu pas content.

MAURICE.

Il est vrai que j'aimerois enc mieux être comme le géant qu' troit cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC.

Le beau ragotin, vraiment ! Q fait des souhaits, et qu'il n'en co il ne faut pas se ménager. Tu sais n haut cerisier ? Voilà comme je vou grand, moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

C'est que je n'aurois besoin ni d

perche, lorsque les cerises viendroient
rir. Imagines-tu, mon frère, comme il
t doux de porter sa tête au-dessus des
s en se promenant dans le verger, et de
oir cueillir les poires et les pêches,
ne nous cueillons les groseilles. Cela ne
t pas malheureux, au moins?

MAURICE.

n pourroit aussi regarder par la fenêtre
ens qui demeurent au troisième. (*En
ant.*) Il y auroit de quoi leur faire de
s frayeurs.

FRÉDÉRIC.

ne craindrois plus les voitures, quand
s dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter
mbes; tiens, comme cela. (*Il les écarte.*)
rrois passer là-dessous les chevaux, le
r, le carrosse, les domestiques, et je
sourirois de pitié.

MAURICE.

t sais la petite rivière qui coule au bas
rdin? On a besoin d'un canot pour la
rser, ou il faut aller chercher à un quart
ue le pont du village. Pst! d'une en-
ée, ou d'un saut à pieds joints, on se
eroit de l'autre côté.

FRÉDÉRI

Et puis l'on seroit bien pl
étoit si grand. Qu'il vînt un
contre, en traversant la forêt
le cou, comme à un pigeon
rois deux cents pieds en l'ai
occupé de sa chute en retoml
blieroit de se relever.

MAURIC

Il ne faudroit plus aussi
labourer la terre : on tireroit
même ; et en dix pas, on se
champ. Tenez encore, je
plus de cinquante hommes
des pilotis pour faire une ch
ils travailloient ! Eh bien !
marteau, comme on pourro
ter, un homme seul auroit
besogne en un jour. N'est-il
papa ?

M. DE LEYR

Voilà qui est fort bon à d
tous ces beaux souhaits, vou
fous ?

MAURIC

Comment, des fous ?

M. DE LEYRIS.

Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE.

Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent ?

FRÉDÉRIC.

Par exemple, ne seroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin ?

M. DE LEYRIS.

Avant que je te réponde, dis-moi, en te donnant cette taille prodigieuse, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure demeurât aussi petit qu'il l'est aujourd'hui ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute, mon papa.

MAURICE.

Oui, rien que nous trois de géans.

M. DE LEYRIS.

Grand merci, je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC.

Il faudroit pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous, autrement ce se-

roit aux enfans de donner le fouet à l
père.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il est fort heureux pour mo
ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDÉRIC.

Oh ! non, je vous ferois grace. Je me
viendrois que vous m'en avez fait si
vent.

MAURICE.

Vous ne voulez donc pas grandir
nous autres ?

M. DE LEYRIS.

Non. Parlons pour vous seuls, et vo
ce qui en résulteroit. D'abord, Fréderi
comme tu le desirois tout-à-l'heure, tu
aussi grand que notre plus haut cer
dis-moi, comment pourrois-tu te g
dans notre verger qui est si plein ? Il t
droit donc marcher à quatre pattes, e
core aurois-tu bien de la peine à y pén

FRÉDERIC.

Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied c
le premier arbre qui me gênerois, je l
serois comme un tuyau de blé, pou
faire place.

M. DE LEYRIS.

oilà un parti bien sensé. A mesure qu'il
udroit plus de fruits pour satisfaire ton
tit, tu détruirois les arbres qui les por-
. Mais sortons de chez nous. La plupart
chemins sont bordés d'ormeaux, dont
ranches les plus élevées se joignent et
relacent. Les hommes d'une taille or-
ire peuvent y passer à leur aise, et ils
vent ces berceaux de verdure bien agréa-
dans les ardeurs du midi : pour toi, tu
is obligé d'aller sans ombrage à travers
champs. Et puis, que deviendrois-tu,
id il se présenteroit une épaisse forêt
ton passage ? C'est là que tu aurois un
eux abattis à faire pour t'y frayer une
e.

FRÉDÉRIC.

ne m'en coûteroit pas plus que de faire
ésent un trou dans la haie.

MAURICE.

e déracinerois les chênes, comme ce Ro-
l le Furieux dont vous m'avez conté
ıtoire.

M. DE LEYRIS.

e plaindrois fort les hommes condamnés
vre dans le même siècle que vous. Pour-

suivons. Avec les grandes jambes seriez pourvus, il vous viendroit dans la tête de voyager.

FRÉDÉRIC.

Comment donc, mon papa! je aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS.

Tout d'une haleine, sans dout trouverois-tu sur la route une ma chambre, un lit assez grand pou voir? Il te faudroit coucher à la b sur une meule de foin dans les nui orageuses. Cela seroit-il bien Qu'en penses-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Hélas! je me trouverois comme Gulliver à Lilliput.

MAURICE

Ce n'est pas encore tout-à-fait rangé. Non, il faudroit que tous hommes fussent aussi grands que n

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. M ment la terre suffiroit-elle à nourri monstrueux colosses? Dans une c mille personnes subsistent aujour peine pourroit-il en subsister vin

gerions chacun notre bœuf en deux jours, ious faudroit une demi-tonne de lait pour e déjeûner seulement.

MAURICE.

h ! c'est que je voudrois que les bœufs nssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS.

t de ces bœufs-là, combien en pourrois- ıire paître dans notre prairie ?

MAURICE.

raiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

e vois que faute de place, nous manque- ıs bientôt de bétail.

MAURICE.

l n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agran- en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me sem- . Pour te hausser de quelques coudées, étends, d'un seul mot, toute la nature. ıst d'une fort belle imagination ; malgré a, je pense toujours que tu n'y trouverois s un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

Sais-tu ce que c'est que la proportion

MAURICE.

Non, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frère. Qui est le p grand de vous deux ?

MAURICE.

Vous le voyez bien; il ne me va pa l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui es plus petit ?

MAURICE.

C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à-la-fois grand et petit?

MAURICE.

Non, je ne suis ni grand, ni petit, à p prement parler. Je suis grand pour Frédé et petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et si nous devenions tous les trois semble dix fois plus grands que nous ne sommes, serois-tu plus petit pour moi, plus grand pour ton frère, que tu ne l'e présent pour l'un et pour l'autre?

MAURICE.

on, mon papa, ce scroit toujours la
e différence.

M. DE LEYRIS.

bien! voilà ce que c'est que la pro-
on, une gradation proportionnelle.

MAURICE.

! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS.

ce cas, revenons à ton idée. Si tout de-
à proportion plus grand dans la na-
tu te retrouveras toujours au point d'où
parti. Tu ne seras pas assez grand pour
peur aux gens du troisième, en les
dant par la fenêtre; tu ne pourras ni
aber les rivières, ni enfoncer les pilotis
ps de marteau, encore moins tordre le
un ours, ou le jeter à deux cents pieds
ir. Il seroit toujours beaucoup plus
que toi.

MAURICE.

n conviens.

M. DE LEYRIS.

édéric, nous as-tu écoutés?

FRÉDÉRIC.

ui, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion ?

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi ; en sorte que cela ne fait jamais ni plus, ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu m'en donner un exemple?

FRÉDÉRIC.

Je crois bien que oui (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu serois devenu aussi grand que notre cerisier le cerisier auroit grandi à son tour de tout la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDÉRIC.

C'est clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu alors cueillir les cerises avec la main, comme tu cueilles les groseilles?

FRÉDÉRIC.

, mon papa, il me faudroit reprendre
che et mon échelle; non pas les mê-
ır il faudroit qu'elles fussent aussi
ındes à proportion.

M. DE LEYRIS.

s voitures passeroient-elles toujours
es jambes?

FRÉDÉRIC.

certes. Je serois encore obligé de me
contre la muraille, pour leur céder
eu du pavé.

M. DE LEYRIS.

s avantages auriez-vous donc retirés
ouleversement général que votre or-
ıroit introduit dans l'univers?

MAURICE.

: sais guère.

M. DE LEYRIS.

souhaits étoient donc insensés, puis-
r accomplissement n'auroit pu vous
plus heureux.

MAURICE.

ment, mon papa, vous avez raison.
t mieux valu souhaiter d'être petits,
tout-à-fait petits.

FRÉDÉRIC.

Quoi, mon frère! comme les petits mes de Gulliver?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha, ha! voilà encore une étrange taisie. Et quels seroient tes motifs pou réduction?

MAURICE.

D'abord, c'est qu'on n'auroit jan craindre de disette. Une poignée de suffiroit pour faire subsister pendant quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce seroit une grand nomie.

MAURICE.

Et puis il ne resteroit plus aucun su guerre. Une place comme notre jard roit assez étendue pour bâtir une vill sidérable. Les hommes ayant mille fo d'espace qu'il ne leur en faudroit p mettre bien à leur aise, ne cherche plus à s'égorger pour quelques pou terrein.

M. DE LEYRIS.

en repondrois guère, connoissant leur
lais ne troublons point, par des crain-
estes, un si bel arrangement. Je vois
ir la paix et l'abondance; et, graces
ins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE.

ce n'est pas tout. Notre précepteur
e les petites créatures ont quelque
le plus délicat et de plus parfait que
ndes, que leur vue est bien plus per-
leur ouïe plus fine, leur odorat plus
plus exquis. Cela est-il vrai, mon

M. DE LEYRIS.

, en général.

MAURICE.

si l'homme verroit, entendroit, sen-
ane infinité de choses dont il ne se
as avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS.

avantages sont assez précieux; je t'a-
ependant que j'aurois du regret de
er, pour les acquérir, à cet empire
sel que nous nous sommes établi sur
qui respire.

MAURICE.

Il ne seroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lilliputien le génie le plus vaste et le plus hardi. Donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés, crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds?

MAURICE.

Oui; mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS.

Pour te confondre toi-même; car, dès moment, il perd les avantages que tu ve lois lui procurer. Ses petites moissons n garantiront plus de la famine; ses guer

moins fréquentes ni moins achar-
ın seront que plus ridicules. Les
inférieurs auront toujours des or-
ıs fins et des sensations plus déli-
peut-être qu'avec sa petitesse ri-
voudra s'aviser encore, comme toi,
ıer la création.

MAURICE.

apa, vous êtes aussi trop difficile :
ıt rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC.

ue tu n'y entends rien, mon frère.
ıroit qu'un moyen de mettre les
ı mieux.

M. DE LEYRIS

que tu t'en mêles aussi, toi?

FRÉDÉRIC.

ıussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS.

ıs ton plan, je te prie; cela doit être

FRÉDÉRIC.

s'agiroit que d'avoir un corps plus
comme du fer.

M. DE LEYRIS.

uoi donc?

FRÉDÉRIC.

Voyez la piqûre que je me suis faite au doigt ; cela ne paroît rien, et je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC.

Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant sur l'escalier ; il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Oh ! quel plaisir ce seroit de pouvoir jouer avec Azor sans qu'il me mordît, et avec Minet sans craindre ses égratignures ! Ensuite, quand je serois grand, et que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles et des boulets ; et les sabres se briseroient sur ma tête au lieu de l'entamer. Ne seroit-ce pas fort heureux ?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

FRÉDÉRIC.

Il ne manqueroit plus rien à l'homme. Il

parfait alors. Qu'en dites-vous, mon

E LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.*

ns, Frédéric, sens cette orange.

FRÉDÉRIC.

! quelle bonne odeur. Elle doit être
ente à manger. Est-ce que vous me la
z pour avoir arrangé les choses mieux
ion frère ?

M. DE LEYRIS.

ı, elle n'est pas pour toi.

MAURICE.

ır moi, donc?

M. DE LEYRIS.

ı plus. Je la destine à quelqu'un de
arfait que vous deux.

MAURICE.

à qui donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

cette figure de nègre qui est sur ma
inée.

FRÉDÉRIC.

us voulez rire, mon papa? Elle ne peut
ir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS.

e est pourtant de bronze.

FRÉDÉRIC.

Et c'est précisément pour cela.

M. DE LEYRIS.

Quoi donc ! tu aurois sacrifié la dot de sentir, de manger et de voir, à la s faction de ne pas te casser la tête en tom de dessus ma cheminée? car tu n'auroi bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'a voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer pourr être animé par le sang et par ces liq qui sont la source de la vie? Comme nerfs pourroient-ils avoir cette souple cette sensibilité qui nous rendent l'us nos membres si facile, et le plaisir d sens si délicieux?

FRÉDÉRIC.

C'est triste. Je vois que mon arrang ne vaut pas mieux que celui de mon fr

MAURICE.

Mais, mon papa, vous qui vous ent si bien à détruire nos systêmes, faites-en donc qui soient plus raisonnables q nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux-tu que j'en fasse? Je suis très-satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Il ne peut, comme l'aigle, fixer le soleil; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance, et observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles,

et veillent également à ses plaisi
sûreté. Un noble sentiment de soi
fait tenter chaque jour, avec s
nouvelles découvertes. Il désarn
nerre, on lui marque la place qu'il
per. Il combat les élémens l'un p
oppose la douce chaleur du feu
glacé de l'air, et défend la terre d
des eaux. Tantôt il descend dans
nébreuses profondeurs de son sé
en rapporter de riches métaux q
et dont il forme, par un mélange
des substances nouvelles. Tantô
les roches informes suspendues s
les précipite dans les vallées, et
en édifices somptueux, ou en
hardies, qui vont cacher leurs soi
les nues. La société qu'il forme av
blables, pour la satisfaction réc
leurs besoins, le fait jouir, en
de son travail, des travaux de ce
de bras empressés à lui procurer l
de la vie. Il trouve à chaque
main, les productions de tout l'u
sciences élèvent son ame, et a
son esprit; les beaux-arts ado
peines, et le délassent de ses labe

e et la réflexion lui forment une ex-
nce de celle de tous les siècles qui se
écoulés. Avec le doux sentiment de son
ence personnelle, son cœur jouit en-
dans les autres par la compassion et la
aisance, les liaisons du sang et de l'ami-
a félicité ne dépend que de lui seul au
u de tout ce qui l'entoure, puisqu'on
uve dans l'exercice modéré de ses for-
et l'usage constant de sa raison. S'il la
ole quelquefois en cherchant à s'élancer
loin de lui-même, il n'en doit accuser
sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant
ne vous, qui, au lieu de jouir paisible-
t des douceurs attachées à sa condition,
en supporter les maux avec courage, se
mente par des prétentions désordonnées,
e dégrade par une honteuse pusillani-

PERSONNAGES

M. DE CLERMONT.
CONSTANTIN, son fils.
ADÉLAIDE, sa fille.
THOMAS, fils du médecin du v
GENEVIÈVE, sa sœur.

La scène est dans un jardin, sous les
château de M. de Clermont. On voit sur le
ceau de treillage, et dans l'enfoncement, un

LES PÈRES
RÉCONCILIÉS
LEURS ENFANS,
)RAME EN UN ACTE.

CÈNE PREMIÈRE.

)E CLERMONT, ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

:s, mon papa.....

M. DE CLERMONT.

vous le répète. Qu'aucun de vous deux
ıvise, sous peine d'encourir ma dis-
, d'entretenir désormais la moindre
n avec les enfans du médecin.

ADÉLAÏDE.

ıi vous a donc mis si fort en colère con-
I. Genest.

M. DE CLERMONT.

Suis-je obligé de t'en rendre compte?

CONSTANTIN.

Non certainement. Il ne nous conv pas de vous interroger. (*à Adélaïde.*) L que mon papa donne ses ordres, c'est à i d'obéir sans réplique.

M. DE CLERMONT.

C'est comme je l'entends. Monsieur nest est un homme contrariant et opini L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis seigneur, à moi de qui il tient son état fortune !

CONSTANTIN.

Cela est indigne, mon papa : et je ne pourquoi nous avons été liés si long-te avec des enfans de cette espèce. S'il y a eu le plus petit gentilhomme dans notre sinage, je n'aurois jamais adressé une pa à Thomas.

ADÉLAÏDE.

O mon papa ! pouvez-vous entendre p ler ainsi mon frère ? Thomas et Genevi sont de si braves enfans ! nous serions l heureux de les valoir.

M. DE CLERMONT.

Que m'importe qu'ils soient bons ou

ans ? Encore une fois, je vous défends avoir un mot d'entretien avec eux, ou je ous tiens renfermés au château.

CONSTANTIN.

Que Thomas s'avise de venir seulement der autour du jardin ! je vous le....

M. DE CLERMONT.

Que veux-tu dire ? Je n'entends pas qu'on maltraite, ou qu'on leur fasse la plus lére insulte.

CONSTANTIN, *embarrassé.*

Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je eux dire que je ne les laisserai pas approer de cent pas. Oh ! je ferai ma ronde.

ADÉLAÏDE.

Vous aviez tant d'amitié pour M. Genest ! ous le regardiez comme un si honnête omme ! comme un homme si raisonnable et savant ! Vous vous souvenez bien que c'est ui qui apprenoit le latin à mon frère, et qui e donnoit, à moi, des leçons d'orthographe, ant que nous eussions un précepteur ?

M. DE CLERMONT.

Tout cela peut être ; mais je te défends ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien commun avec lui, comme vous n'auvez

plus rien de commun avec ses enfans bien ! je crois que tu pleures? Sèch pleurs, mademoiselle. Avez-vous d peu de respect pour les volontés de père, qu'il vous en coûte des larme lui obéir ?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Pardonnez-moi ce niers sentimens d'amitié qui parlent pour eux dans mon cœur. Je ne ser moins obéissante que mon frère.

CONSTANTIN.

Nous verrons qui sera le plus soum

ADÉLAÏDE.

Vous n'exigez pas au moins que haïsse. Il ne dépendroit plus de moi d obéir.

M. DE CLERMONT.

Ni les haïr, ni les maltraiter : rompr lement toute liaison avec eux, voilà je vous ordonne.

ADÉLAÏDE.

Je m'y soumettrai pour vous plaire. j'ai une grace à vous demander.

M. DE CLERMONT.

Quelle est-elle?

ADÉLAÏDE.

st de leur parler encore une fois pour
truire de vos ordres.

CONSTANTIN.

uoi bon? tout est rompu.

M. DE CLERMONT.

trouve ta demande raisonnable, et je
ccorde. Tu peux leur dire en même
que leur père ait à me payer sous trois
, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

ADÉLAÏDE.

mon papa, que dites-vous? Est-ce que
enest vous doit quelque chose?

M. DE CLERMONT.

nses-tu que je lui demanderois ce qu'il
e devroit pas? Mais cela ne te regarde
. Songe seulement à m'obéir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

MMENT, mon frère, est-ce-là ton ami-
our Thomas et pour Geneviève?

CONSTANTIN.

mment, ma sœur, est-ce-là ta sou-
ion à notre papa?

ADÉLAÏDE.

Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN.

Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu?

ADÉLAÏDE.

Tu ne méritois guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

CONSTANTIN.

Comme si j'avois eu jamais quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce!

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Geneviève? et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet ou pour une orange; et aujourd'hui.....

CONSTANTIN.

ourd'hui il faut que j'obéisse. Vrai-
la belle société à regretter que celle
fans de monsieur le Médecin !

ADÉLAÏDE.

, et je te verrai peut-être ce soir au
des plus sales polissons du village !

CONSTANTIN.

ɜ perdrai pas beaucoup au change.

ADÉLAÏDE.

ux encore moins.

CONSTANTIN.

bonne heure. Mais voici monsieur
s. Conseille-lui, en tendre amie, de
m'approcher de trop près.

ADÉLAÏDE.

ɔeux t'en aller, si sa vue te déplaît.

CONSTANTIN.

ɹe me déplaît, et je reste.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN, THO
qui porte une petite cabane de bois
en bleu.

THOMAS, *à Adélaïde.*

Ah ! que je suis aise de vous trouv

CONSTANTIN.

Mon cher Thomas, que portes-tu-l
cette petite cabane ?

THOMAS.

C'est un présent que m'a fait le
chasse de M. de Boismiran.

CONSTANTIN.

Et tu viens me le donner, mo
ami ?

ADÉLAÏDE, *à part.*

L'hypocrite.

THOMAS.

C'est pour mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Pour moi ? non, non, mon ami.
c'est un présent qu'on t'a fait, je
pas t'en priver ... Mais qu'est-ce do
prie ?

NSTANTIN, *d'un ton impérieux.*

ons, je veux voir ce que c'est. (*Il* ırracher *la cabane des mains de Tho-*
mais Thomas la retient avec force.)

ue vilain oiseau, sans doute?

THOMAS.

vilain oiseau? Oh pour cela non. De-
, mamselle. Mais je ne veux pas vous
en peine. C'est un écureuil. O la drôle
ite bête! Il cherche toujours à se four-
ans vos poches: puis il vient manger
votre main, et il court après vous
ıe un petit barbet. (*Il le tire de sa*
ıe, et présente sa chaîne à Adélaïde.)
lâchez pas, au moins. Il faut d'abord
s'apprivoise avec vous, autrement il
faire un tour dans la forêt.

NSTANTIN, *avec un regard d'envie.*

joli cadeau qu'un écureuil! cela sent
ıe une fouine.

ADÉLAÏDE.

le charmant petit animal! comme il a
r d'esprit!

THOMAS.

urois voulu, monsieur Constantin, en
un autre à vous offrir, et je vous ap-
rai le premier qu'on me donnera. Lors-

qu'il sera un peu familiarisé a
mamselle, il fera des espiégleri
faire mourir de rire. C'est pis qu

ADÉLAÏDE.

C'est pour cela, mon cher Tho
je ne veux pas t'en priver. (*à l'écu*
lons, ma petite bête, rentre dans
Il faut que tu le remportes, mon

CONSTANTIN.

Oui, entends-tu ? il faut le re

THOMAS.

Comment ! il n'est plus à moi ? V
driez donc me faire de la peine,
Adélaïde ? Oh non sûrement, v
voudriez pas. (*Il court sous le be*
est à côté.) Là. Je vais le mettre
banc.

CONSTANTIN *à Adélaïd*

Avise-toi de le prendre, pour
papa te le fera payer cher.

ADÉLAÏDE.

J'aurois presqu'envie de le prend
de ta menace. Mon papa ne m'a pa
de recevoir des écureuils. Je suis fâ
le pauvre Thomas de n'avoir à l
en récompense qu'un triste adieu.

CONSTANTIN.

bien ! laisse-moi faire, je vais le con-
lui et son écureuil.

ADÉLAÏDE.

n, non, ne te charge pas de ce soin.
omas qui revient.) Encore une fois,
mi, je ne puis recevoir ton présent.
uvelle que j'ai à t'annoncer est si fâ-
e que je ne saurois.....

CONSTANTIN.

i, oui, monsieur Thomas, qu'il vous
de vous présenter devant notre jar-
u de regarder seulement les murs du
u !

THOMAS.

-ce que vous auriez le cœur de me chas-
onsieur ? je vous croyois plus d'amitié
noi.

CONSTANTIN.

re amitié est rompue, afin que vous
iez, et ne vous avisez pas.....

ADÉLAÏDE.

e prie d'excuser sa grossiéreté, mon
'u ne sais peut-être pas que ton père
ne querelle avec le nôtre ?

THOMAS.

lonnez-moi, je le sais ; et cela m'a

donné assez de chagrin. Je ne croyois cependant que la chose allât jusqu'à rom notre amitié. Et je l'aurois encore mc attendu de la part de monsieur Constant

CONSTANTIN.

Ma sœur, veux-tu bien me le renvo à l'instant? ou je vais avertir mon papa

THOMAS.

Si vous devez avoir de la peine par r port à moi, mamselle Adélaïde.....

ADELAÏDE.

Rassure-toi, mon ami, tu peux re encore. Mon papa ne le trouvera pas m vais.

CONSTANTIN.

C'est ce que nous allons voir. Je vais commencer ta justification. (*Il sort, mai revient un moment après, et se glisse d le berceau sans être apperçu.*)

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, THOMAS.

THOMAS.

Au nom de Dieu, mamselle Adélaï dites-moi ce que j'ai fait à monsieur v frère.

ADÉLAÏDE.

D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de
cureuil que tu m'as donné. Et puis il croit
re sa cour à mon papa, en paroissant en-
er dans sa querelle contre le tien : car mon
pa est bien en colère, et je ne sais pas
urquoi.

THOMAS.

Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement
ıtendu mon père qui disoit en se pro-
ıenant seul à grands pas : Je ne peux croire
:la de M. de Clermont. Il est allé trouver
ıa mère; et comme ma sœur étoit auprès
'elle en ce moment, elle saura de quoi il
agit.

ADÉLAÏDE.

En attendant, mon papa nous a défendu
e vous voir et de vous parler.

THOMAS.

Quoi! je ne vous verrois plus! je ne pour-
ɔis plus vous parler! Eh! comment ferois-
: pour me passer de vous? Comment fera
ıa pauvre sœur qui vous aime tant? Hélas!
ıon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

ADÉLAÏDE.

Console-toi, mon enfant, nous serons tou
ɔurs aussi bons amis. Et s'il nous est défendu

de nous voir, qui nous empêche de l'un à l'autre? Moi, par exemple, en sant ton écureuil, je songerai à toi. l'appellerai que de ton nom. Oh! co vais l'aimer!

THOMAS.

Que vous me faites de plaisir de cela! Je ne sais plus si je dois avoir du chagrin : mais voici ma sœur; e bien triste.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, THOMAS, GENEVI

ADÉLAÏDE, *courant au-devant de G vière et l'embrassant.*

Ma chère Geneviève!

GENEVIÈVE.

Ma bonne mamselle Adélaïde! (*C dans l'éloignement M. de Clermont Constantin conduit secrètement derr berceau.*)

THOMAS *à Geneviève.*

Ah! tu vas apprendre une bien fâ nouvelle.

GENEVIÈVE.

Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père et ma mère sont dans un chagrin....

THOMAS.

Ne vous l'avois-je pas dit ?Eh ! que s'est-il passé ?

GENEVIÈVE.

Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement sa demande est un peu injuste....

ADÉLAÏDE.

Injuste ? cela ne peut pas être. Ah ! si elle l'étoit, je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Vous savez bien ce joli bosquet qui est derrière votre jardin ?

ADÉLAÏDE.

Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Ce charmant petit bocage !

GENEVIÈVE.

Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon père par le vieux M. Drouil-

let, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien ?

GENEVIÈVE.

Eh bien ! M. de Clermont veut l'avoir.

ADÉLAÏDE.

Mon papa ?

THOMAS.

Notre joli bosquet ?

GENEVIÈVE.

Mon père lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le satisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui et sa famille lui avoient d'obligations, mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

ADÉLAÏDE.

Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas-là sa manière de penser.

GENEVIÈVE.

Eh mon Dieu non ! il veut le payer ;

ère, et le payer peut-être plus qu'il ut.

THOMAS.

! qu'en veut-il donc faire ? n'est-il pas comme à nous ?

GENEVIÈVE.

eut jeter à bas tous ces beaux arbres.

ADÉLAÏDE et THOMAS.

; jeter à bas ?

GENEVIÈVE.

us savez le coteau qui est derrière le let ? il dit qu'il veut en faire un point e. Le bosquet est au pied du coteau : pour avoir le point de vue, il faudroit re le bosquet.

ADÉLAÏDE.

i ! voilà donc pourquoi il a fait venir un tecte de la ville, qui lui parle de grot- le ponts, de temples chinois ! Mon papa ve que de jardins anglois. Il en a tou- le plan dans les mains. Cent fois le jour en faisoit le détail à moi-même. Et moi me réjouissois de voir bientôt toutes ces s choses ! Ah ! je n'en veux plus, et que e père garde son petit bosquet !

THOMAS.

ue deviendroient les oiseaux qui gazouil-

loient si joliment sur ces vieux arbi
qui venoient y faire leurs nids, par
personne ne les troubloit, et que noi
y apportions leur nourriture?

GENEVIÈVE.

Et la fraîcheur que nous allions y r
dans les jours brûlans de l'été!

ADÉLAÏDE.

Et l'écho qui nous y renvoyoit de
line le bout de nos chansons!

GENEVIÈVE.

La vue d'un bosquet en verdur
bien, je crois, celle d'un coteau.

ADÉLAÏDE.

Et puis, quel besoin a mon papa d'u
veau point de vue? il y en a tant d
de tous les côtés!

THOMAS.

Il me sembleroit voir tomber un
membres à chaque coup de cognée.

ADÉLAÏDE.

Non, non, il ne faut pas que voti
se prive de son petit bosquet.

GENEVIÈVE.

Il ne le faut pas? ah! il ne le gard
long-temps.

ADÉLAÏDE.

ourquoi donc ? mon papa n'ira pas vous acher de force, peut-être. Il n'en a pas uvoir.

THOMAS.

ais s'il est si fâché contre nous, qu'il ait défendu de nous voir et de nous r ! je donnerois plutôt dix bosquets ne celui-là.

GENEVIÈVE.

moi donc ? qu'irois-je y faire sans vous, selle Adélaïde ? Je ne me sentirois plus vie d'y entrer.

ADÉLAÏDE.

a chère Geneviève, nous y étions si euses ! Te souviens-tu lorsque nous y ns le soir, et que nous nous disions tout i nous étoit arrivé dans la journée ?

GENEVIÈVE.

acune y apportoit son ouvrage : je tri-s, vous faisiez du filet ; et puis lorsque nas nous avoit apporté des fleurs, nous ons nos travaux pour faire des bouquets. i me donniez le vôtre, je vous donnois en. C'en étoit assez pour penser l'une à re toute la journée du lendemain.

THOMAS.

Et tout cela est passé ! tout cela ne viendra plus !

ADÉLAÏDE.

Non, non, je n'aurois plus un mon de plaisir. J'en tomberois malade. Alors papa auroit du regret, et je lui dirois qu veut me rendre la santé, il me permette core de revoir mes petits amis. (*Ils s' brassent tous les trois en pleurant.*)

GENEVIÈVE.

Mais en attendant, le petit bosquet abattu. Il faut qu'il le soit.

ADÉLAÏDE.

Et pourquoi donc?

GENEVIÈVE.

Hélas! mamselle Adélaïde, je ne vo pas tout dit. Il y a dix ans que M. de mont a prêté à mon père cent écus pou tablir. Et vous savez bien que mon pè pas encore été en état de les lui rendre

ADÉLAÏDE, *à part.*

Ah ! voilà donc la dette dont il étoit tion tout à l'heure !

GENEVIÈVE.

Si nous voulons garder le bosquet, Clermont voudra ravoir les cent écu

ère ne sait où les prendre. Parmi tous
is, il n'y a que votre papa lui-même
it lui fournir une si grosse somme, et
récisément à lui qu'on la doit.

LAÏDE, *les prenant tous deux par la main.*

bien! s'il ne tient qu'à cela, je peux
irer de peine.

GENEVIÈVE.

is tirer de peine?

THOMAS.

is, mamselle?

LAÏDE, *les regardant avec un air de joie.*

promettez-vous bien de ne pas me
?

GENEVIÈVE.

vous trahir!

THOMAS.

! si je vous le promets!

ADÉLAÏDE.

bien! écoutez-moi. Vous savez....,
uis y penser sans être encore émue.....
avez quelle tendresse avoit pour moi
n. Pendant sa dernière maladie, un
ue j'étois seule avec elle, elle me fit

approcher de son lit, m'emb
larmes, et tirant une bourse
chevet : « Tiens, ma chère
dit-elle, prends ceci. Je te dé
personne que je te l'ai donné.
gent pour de grandes occasions.
cœur, et beaucoup de raison
(c'est maman qui disoit cela au
ras t'en servir pour faire de b
Ton père a une ame noble et gé
il est un peu colère et vindica
ras lui épargner des chagrins
Dans une terre aussi étendue
il doit se trouver des malhe
suient des pertes qu'ils n'aur
ritées, tu pourras les aider
pourras aussi récompenser
vices qu'on t'aura rendus, san
de recourir toujours à ton pèr
mains que je distribue, dep
mes graces et mes secours : j'
as acquis assez de discernemen
distinguer ceux qui méritent
resse à leur sort. Enfin je ne
tu ne fasses le meilleur usage
somme que je laisse en dépôt d
pour d'honnêtes gens. Je croi

ıe le bien que tu feras ; et c'est pour
›yen le plus doux de me rappeler à
ire ». Il lui prit une foiblesse qui
ı de m'en dire davantage ; mais rien
m'empêcher de me souvenir toute
e ce discours.

EVIÈVE, *essuyant ses yeux.*

:ellente dame !

THOMAS.

ère et ma mère ne parlent jamais
les larmes aux yeux.

ADÉLAÏDE.

ı avoit aussi pour eux beaucoup
Elle m'a recommandé à sa mort de
toujours M. Genest comme mon
ami, et de suivre en tout ses sages
Vous voyez donc que c'est moi qui
s obligations. Que je suis heureuse !
ı mémoire de maman, je satisfais ma
sance, je sauve une injustice à mon
ui épargne des regrets, je conserve
harmant petit bocage, notre ami-
ıisir de nous voir comme aupara-

:VE *saute à son cou en pleurant.*

:hère mamselle Adélaïde !

THOMAS, *lui baisant la main.*

Mon père va vous bénir dans son cœu
mais il ne prendra jamais votre argent.

ADÉLAÏDE.

Il le prendra sûrement, si je l'en pr
Personne au monde n'en saura rien. Atte
dez, mes chers amis, je vais vous l'apport

THOMAS.

Ce n'est pas moi qui m'en charge
moins.

ADÉLAÏDE.

Ce sera toi, ma chère Geneviève. Et
Thomas, si tu l'en empêches, prend
garde, je ne reçois pas ton écureuil, j'o
à la rigueur à mon papa, je ne vous reg
plus, je ne vais plus chez vous, et je
rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIÈVE.

Eh bien ! mamselle, puisque vous pr
de la sorte.....

ADÉLAÏDE, *lui mettant la main su*
bouche.

Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux
seulement t'écouter. Attendez-moi, je
revenir. Si je ne suis pas interrompue
crirai quelques lignes à votre père. E
que je ne puisse vous rejoindre, je me

ourse près du berceau, là, sous cette
e pierre. Remarquez bien la place, en-
ez-vous?

GENEVIÈVE.

suis sûre que mon père me renverra
votre argent.

ADÉLAÏDE.

l'il s'en garde bien. Et puis vous ne sau-
où me trouver; car, hélas! c'est peut-
a dernière fois qu'il nous est permis de
entretenir.

GENEVIÈVE.

! mamselle Adélaïde, que dites-vous?

ADÉLAÏDE.

aut bien que j'obéisse à mon papa. Mais
sommes voisins, il ne nous est pas dé-
de nous regarder; et lorsque nos yeux
ront se rencontrer à la dérobée....

GENEVIÈVE.

! les miens sauront bien chercher les
s, et leur dire que je n'oublierai jamais
us aimer.

THOMAS.

i nous empêche de nous trouver sur
chemin, lorsque vous irez à la prome-
Et alors.....

Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêt
faire semblant de rien ; je te jeterai ma
avec une lettre. Si mon papa n'est
mon chemin, je viendrai te les apport
même.

GENEVIÈVE.

O ma chère et généreuse amie,
bonté ! (*Elles sortent chacune de leu*

SCÈNE VI.

M. DE CLERMONT, CONSTAN

CONSTANTIN.

Eh bien, mon papa, avois-je tort
voyez comme ma sœur s'empresse
obéir.

M. DE CLERMONT.

Et quelle est cette histoire d'un éc

CONSTANTIN.

Je ne vous l'ai pas contée dans no
chette, parce qu'on auroit pu nous en
Mais voici ce que c'est. Le cher ami
a fait cadeau d'un écureuil à la chè
Adélaïde. La chère amie Adélaïde
avec tant de plaisir cette vilaine peti
qu'elle l'appelle son cher ami Thoma

n fait, qu'elle n'a pas eu long-temps jouir.

M. DE CLERMONT.

ıment donc cela ?

CONSTANTIN.

ient mis la cabane de l'écureuil sous au. Je m'y suis glissé tandis qu'ils nt leurs tendres adieux; j'ai ouvert e, j'en ai tiré l'écureuil, et je l'ai ıs le bois. Je l'ai vu aussi-tôt grim- un arbre, et sauter de branche en Ils seront bien fins, s'ils le rattra- ais.

M. DE CLERMONT.

ıvez fait là, monsieur, une fort vi- ion. Ne vous avois-je pas défendu ces pauvres enfans ? Et vous sentiez ın que vous alliez causer à votre

CONSTANTIN.

ı'elle vous désobéissoit, ne méri- pas d'être punie ?

M. DE CLERMONT.

à vous qu'appartenoit le droit de la Jourez dire au jardinier et à ses gar- chercher l'écureuil, et de me l'ap-

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez défendu sœur toute société avec les enfans de M nest, et vous souffrirez qu'elle en r un cadeau ?

M. DE CLERMONT.

Thomas étoit-il instruit de mes vol lorsqu'il a apporté l'écureuil ?

CONSTANTIN.

Du moins Adélaïde les savoit. N'ét pas vous désobéir ?

M. DE CLERMONT.

C'étoit à moi de le décider. Elle n pas manqué de me montrer le présent avoit reçu, et je lui aurois ordonn rendre, si je l'avois jugé à propos. une fois, courez, et que cet écureuil trouve, ou vous m'en répondrez.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez ente fort belles choses. Ma sœur a de l dont vous ne savez rien, et elle le d M. Genest pour vous payer. Ne feroi mieux d'aller guetter Geneviève, de prendre lorsqu'elle aura reçu la bo de vous l'apporter ?

M. DE CLERMONT.

risez-vous de cela ! Vous savez mes or-
obéissez.

ONSTANTIN, *en murmurant.*

ıi qui croyois avoir fait merveilles !

SCÈNE VII.

DE CLERMONT, *pensif un moment.*

ıi, je le vois, je me suis laissé emporter
loin. Quel exemple d'amitié, de recon-
ance et de générosité me donnent ces
ıs ! Il est vrai que j'avois défendu à
aïde.... Mais devois-je le lui défendre ?
is-je étouffer le sentiment que j'avois
même fait naître dans son cœur ? Pou-
je lui dérober l'unique bonheur dont
ouisse dans cette solitude ? le plus grand
eur de la vie humaine, une société ai-
e et vertueuse avec des enfans de son
un bien dont je ne saurois lui racheter
rte avec toutes mes richesses ? Et pour-
? pour satisfaire un vain caprice. Ma
Adélaïde, ces grottes, ces ponts, ces
les chinois, tous ces ornemens dont je
ıis embellir mon jardin, rien n'auroit

pu te faire oublier le bosquet s
l'amitié trouvoit un si doux as
leçon pour moi ! Sans toi, j'allois p
cette douce amitié. Tu me conser
si précieux. Tu me sauves une i
des remords ! Que ta noble condu
sentir l'indignité de ton frère ! Le
sous quels traits affreux il vient
trer. Bannissons de mon cœur c
accablante. Je brûle de savoir si
pense avec autant de noblesse que
Le parti qu'il va prendre, va déci
propre bonheur. Je n'avois qu'un
étoit indigne de mes sentimens, o
retrouver digne de moi. (*Adélaï*
sur la pointe du pied le fond d
M. de Clermont l'apperçoit, et
Adélaïde ! (*Elle veut continuer*
M. de Clermont l'appelle une sec
Adélaïde ! approchez.

SCÈNE VIII.

DE CLERMONT, ADÉLAIDE.

M. DE CLERMONT.

ù allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu éviter ?

ADELAÏDE, *embarrassée.*

est que je craignois de vous troubler, papa.

M. DE CLERMONT.

u allois peut-être chercher l'écureuil Thomas t'a fait cadeau ?

ADÉLAÏDE.

ui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a té un. C'est apparemment Constantin vous l'a dit ?

M. DE CLERMONT.

magine que tu ne l'as pas reçu?

ADÉLAÏDE.

oi? Non..... Mais, oui. Comment auje pu m'en empêcher ? Le pauvre Tho- ! Il s'étoit fait une si grande joie de me ir !

M. DE CLERMONT.

faut le lui rendre.

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa, si je l'avois; mais il
échappé.

M. DE CLERMONT.

Cela est-il bien vrai, Adélaïde?

ADÉLAÏDE.

Oui, je vous assure. Je puis vous mo
sa cabane. Elle est déserte.

M. DE CLERMONT.

Qui peut donc l'avoir fait échapper?
une malice de Constantin?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. N'en accusez point
frère. C'est que la porte aura été malfe
et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thon
à sa poursuite; et s'il le rattrape, il me l
portera.

M. DE CLERMONT.

Tu veux donc avoir un second ent
avec lui? Qu'as-tu à lui dire? Ne lui
pas déclaré mes volontés? Et ne lui
pas fait tes adieux?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa; mais..... Oh! com
souffert! J'aurai bien de la peine à m'e
soler.

M. DE CLERMONT.

'u sens donc bien de la répugnance à béir ?

ADÉLAÏDE.

)h ! ce n'est pas cela, ne le croyez jamais. is pourriez-vous m'aimer encore, pour--vous me reconnoître pour votre enfant, e vous disois que cette brouillerie ne m'a affligée ? Que penseriez-vous de moi, en penseroient mes amis, si je pouvois r retirer tout de suite mon cœur, sans il m'en coûtât des regrets ?

M. DE CLERMONT.

Mais l'offense que me fait leur père, est-si indifférente pour toi, que tu n'y nnes aucune part ?

ADÉLAÏDE.

)h ! j'y prends part aussi ; et je donnerois t au monde pour que vous en eussiez une ière satisfaction.

M. DE CLERMONT.

Tu sais donc ce que je lui demande, et ce 'il me refuse ?

ADÉLAÏDE.

Je sais..... je sais..... Ah ! mon papa, pour-oi me le demandez-vous ?

M. DE CLERMONT.

Parce que je voudrois savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

ADÉLAÏDE.

Oui; ils m'ont..... ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. DE CLERMONT.

Eh bien! que penses-tu de ma demande? Te paroît-elle déraisonnable? Ne suis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le paierois au centuple?

ADÉLAÏDE.

Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant, comment pourrois-je décider entre de grandes personnes?

M. DE CLERMONT.

Consulte ton cœur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

ADÉLAÏDE.

Dispensez-m'en, de grace. Mon cœur diroit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

M. DE CLERMONT.

Je comprends. Il jugeroit sans doute que j'ai tort.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez vous mettre en colère.

M. DE CLERMONT.

Parle seulement. Tu le verras.

ADÉLAÏDE.

Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT.

Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! je pense que vous avez raison, et M. Genest aussi.

M. DE CLERMONT.

Nous avons raison tous deux ! Ah ! la petite flatteuse ! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, et que l'autre ait tort.

ADÉLAÏDE.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest, et vous avez raison d'exiger en reconnoissance, qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à cœur ; et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. DE CLERMONT.

Et ses motifs, sont-ils justes, ou i fondés ?

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas à moi d'en être le juge. V regardez comme un devoir de reconn sance qu'il vous cède son petit bosquet; il regarde aussi comme un devoir de rec noissance de le garder. Vous voudrie battre pour y trouver un beau point de v il y trouve un ombrage agréable pour enfans. Vous êtes son seigneur, et vous a la puissance : il est votre vassal, et il n'a ses prières et les larmes de sa famille.

M. DE CLERMONT.

C'en est assez; tu es un avocat trop d gereux. Eh bien ! qu'il me rende les c écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde bosquet.

ADÉLAÏDE.

Ainsi donc ce sera la force.....

M. DE CLERMONT.

Qui aura raison n'est-ce pas ?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Je voulois dire s lement.... Oh ! je n'en sais plus rien. M les cent écus, où les prendre ?

M. DE CLERMONT.

Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant, s'il avoit recours à toi....

ADÉLAÏDE, *jetant ses bras autour de son père.*

Oh ! je ne puis vous le cacher plus long-temps. Et quand vous devriez m'en punir.... J'ai mérité votre colère. J'ai....

M. DE CLERMONT.

Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, mademoiselle ?

SCÈNE IX.

M. DE CLERMONT, ADELAIDE, CONSTANTIN *traînant de force Geneviève;* GENEVIÈVE.

CONSTANTIN.

Ah ! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. DE CLERMONT.

Point de violence, Constantin. (*à Gene-*

vièvе.) Cherchez-vous ici quelqu'un, m
enfant?

GENEVIÈVE, *déconcertée.*

Non.... Oui, monsieur. Je cherchois.

M. DE CLERMONT.

Pourquoi s'effrayer? Eh bien! qui ch
chez-vous?

GENEVIÈVE.

C'est mamselle Adélaïde.

CONSTANTIN.

Vous savez cependant, Geneviève, q
mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT, *à Constantin.*

Je te prie, toi, de te taire. (*à Geneviè*
Qu'est-ce donc que cette lettre dont il
question?

GENEVIÈVE.

Ce n'est rien, rien.... (*Elle regarde t*
tement Adélaïde.) Ah! mamselle Adélaï
me pardonnerez-vous?....

ADÉLAÏDE.

Ma chère amie, il ne faut plus rien cac
à mon papa.

CONSTANTIN, *à M. de Clermont.*

Comment! elles osent se parler jusq
sous vos yeux? Est-ce-là l'obéissance?....

M. DE CLERMONT, *à Constantin.*

Te tairas-tu? Eh bien! Geneviève, ne ourrai-je savoir....

GENEVIÈVE.

Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, est que mon père a écrit une lettre à mam-lle votre fille, pour la remercier de ses ontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre Adélaïde. Constantin s'en saisit.*)

CONSTANTIN.

Mon papa, elle est pleine d'argent. (*à Idélaïde.*) Ah! tu vas être payée.

ADÉLAÏDE.

J'allois tout vous avouer, mon papa, lors-ue Geneviève et mon frère nous ont inter-ompus. Je me résigne avec soumission à ion châtiment.

M. DE CLERMONT *ouvre la lettre et la lit.*

OBLE ET GÉNÉREUSE DEMOISELLE,

« Je ne serois pas digne de vos sentimens nvers moi, si j'avois la bassesse de vous nduire à la plus légère tromperie, et d'ac-epter l'argent que vous m'offrez, pour le ren-lre à votre papa. Non, ma chère demoiselle, e suis son débiteur, et j'aurai le malheur

de l'être encore, jusqu'à ce que je puiss
quitter ma dette par mes propres moy
Je suis au désespoir de ne pouvoir, en
occasion, répondre aux desirs de mon
votre père, avec la joie que j'aurois de
plir tous ses autres souhaits. Si M. de
mont, sans m'en parler, avoit emplo
voie que son pouvoir lui permet, je n
en aurois demandé aucun compte;
peut être sûr que je n'aurois pas
formé dans mon cœur une seule plainte
tre lui. Du moins je n'aurois pas à me re
cher d'avoir violé la parole sacrée qu
donnée. Faites-lui bien entendre cela
digne et jeune amie. Son amitié et la
me sont plus précieuses que tous les bien
l'univers. Conservez-moi toujours vos
néreuses dispositions, ainsi qu'à mes
fans.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

(*M. de Clermont, sans fermer la le
regarde Adélaïde.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

Maintenant, mon papa, apprenez c
ment cet argent se trouve dans mes ma
et daignez me pardonner si je ne vous ai
plutôt avoué....

M. DE CLERMONT, *l'embrassant.*

Je sais tout, ma chère Adélaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse et de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes chers enfans, et l'amitié vous unira toujours.

ADÉLAÏDE, *prenant une de ses mains, et la baisant.*

O mon papa! vous me donnez une seconde fois la vie.

GENEVIÈVE, *lui baisant l'autre main.*

O monsieur! quelle bonté! Ah! comme mon père....

M. DE CLERMONT.

Dis-lui, ma chère Geneviève, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

CONSTANTIN.

Comment, mon papa, vous.....

M. DE CLERMONT.

Tais-toi, méchant : tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

CONSTANTIN.

Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissent à leurs parens!

M. DE CLERMONT.

Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

CONSTANTIN.

Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

M. DE CLERMONT.

C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, et pour un homme qui a donné des soins à ton éducation? Mais qu'est devenu l'écureuil? As-tu dit qu'on se mît à le chercher?

CONSTANTIN.

e n'ai trouvé personne dans le jardin.

SCÈNE X.

DE CLERMONT, CONSTANTIN, ADÉLAIDE, GENEVIÈVE, THOMAS.

omas arrive, en courant à perte d'haleine. 'l tient l'écureuil d'une main ; l'autre est nveloppée dans un mouchoir taché de uelques gouttes de sang.

THOMAS.

)E la joie ! de la joie ! le voilà ! il est pris ! roilà ! (*Il apperçoit M. de Clermont, et rrête tout court.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

O mon ami ! (*Elle prend l'écureuil.*) n cher petit Thomas ! Je te tiens donc. ! tu ne m'échapperas plus. Allons, monır, rentrez dans votre maison. (*Elle le ferme dans sa cabane, et le porte sous berceau.*)

M. DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc que tu as à la main ? Il me

semble que je vois du sang à ton mouchc
mon cher Thomas.

THOMAS, *avec une surprise de joie.*

Mon cher Thomas ! mamselle, entend
vous ?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon enfant, tout est raccommo

GENEVIÈVE.

Nous sommes amis pour toujours. (*T
mas saute de joie, et court baiser les main
l'habit de M. de Clermont. Geneviève pr
la main de son frère, et la regarde a
attendrissement.*) Tu t'es blessé ? Voyon

ADÉLAÏDE.

Et c'est pour moi !

THOMAS.

Ce n'est rien. C'est une branche qu
cassé du bond que j'ai fait pour sauter su
fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la m
mais j'y aurois laissé mon bras, plu
que de ne pas rapporter l'écureuil à m
selle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

O mon cher ami ! Mon papa, il fau
faire panser ; ma bonne a un baume ex
lent.

M. DE CLERMONT.

te charge de ce soin. Allons, mes en-
suivez-moi. Je vais faire préparer au-
'hui une petite fête pour vous au châ-
J'irai moi-même inviter vos parens à
la partager. Je me suis instruit aujour-
à votre école ; et je vois, par votre
ple, que les enfans bien nés peuvent
er d'utiles leçons à leurs parens.

PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.
SÉRAPHINE, sa fille.
EUSTACHE, son fils.
LEON, } amis d'Eustache.
RUFIN, }

La scène est dans l'appartement des en
de M. de Calvières.

LA LEVRETTE

ET LA BAGUE,

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

SERAPHINE, *seule.*

.H ! ma chère Diane ! je ne saurois plus, ns toi, faire un seul point de broderie. étoit-là, dans cette petite corbeille, que étois couchée à mon côté, pendant mon avail. Quelle joie pour nous deux, lorsque te réveillois ! Tu courois, en secouant a grelot, sous le sofa, sous les chaises sous la table ; puis tu sautois de fauteuil fauteuil. Combien tu paroissois heureuse, and je te prenois dans mes bras ! Comme me léchois les mains et les joues ! Comme me caressois ! Oh ! quel chagrin ce seroit

pour moi de ne plus te revoir! Ce
ma faute; c'est cet étourdi....

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, EUSTA(

EUSTACHE, *qui a entendu les d*
mots.

Je vois qu'il est ici question de

SÉRAPHINE.

Et de qui seroit-ce donc? Si tu n
pas obstiné à la prendre hier en sort
ne seroit pas perdue.

EUSTACHE.

Cela est vrai; et j'en souffre bie
que toi. Mais que puis-je y faire à

SÉRAPHINE.

Ne t'avois-je pas prié de me la
mais tu ne pouvois faire un pas san
sur tes talons.

EUSTACHE.

J'en conviens. J'avois tant de
lorsqu'elle m'accompagnoit, quan
voyois aller tantôt devant, tantôt
moi! Quelquefois elle s'échappoit,
si je la poursuivois, puis elle rev

:es ses jambes se jeter, en caracolant,
s les miennes.

SÉRAPHINE.

'u devois donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE.

'ui, je l'aurois dû. Mais comme elle étoit
utumée à s'éloigner et à revenir d'elle-
ne, sans que j'eusse besoin de l'appeler,
'oyois....

SÉRAPHINE.

'u croyois?.... Tu ne doutes jamais de
, et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE.

Jne autre fois, ma sœur, je te pro-
s....

SÉRAPHINE.

'ui, une autre fois, quand nous n'avons
rien à perdre. Je n'ai pu dormir un
:t-d'heure tranquille de toute la nuit. Je
fait que rêver à elle. Il me sembloit
:endre m'appeler de loin, en jappant. Je
'ois du côté d'où paroissoient venir ses
Je me réveillois, et je me trouvois seule.
! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste
on côté.

EUSTACHE.

ela me fait doublement de la peine, ma

petite sœur, en voyant tes regre
pouvois la ravoir pour tout ce que
sède !

SÉRAPHINE.

Tu m'affliges encore plus. Mais n
pas au moins dans quel endroit tu l'a
On pourroit s'informer chez toutes
sonnes du quartier.

EUSTACHE.

Je parierois qu'elle m'a suivi jus
notre rue, et même tout près de la
Comme elle va furetant dans toutes l
il faut qu'on l'ait retenue, en fer
porte sur elle.

SÉRAPHINE.

Oui, je crois que cela est comm
car elle seroit revenue à son gîte. Ell
bien le chemin.

EUSTACHE.

Léon, qui étoit alors avec moi,
testé qu'il l'avoit vue un instant avar
ne se perdit. C'est lui qui en est cau
soit de si drôles de polissonneries,
oublié un moment de prendre garde

SÉRAPHINE.

Il auroit bien dû au moins t'ai
chercher.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi !

SÉRAPHINE *lui tendant la main.*

Je ne suis plus fâchée; ton intention n'étoit pas de me faire de la peine; et tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte.*

C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, monsieur Léon.

LÉON.

Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt....

SÉRAPHINE.

Que dites-vous ? La retrouver ?

LÉON.

Ecoutez un peu. Vous savez cette qui est au coin de la rue, et qui v pain d'épice et des marrons ?

SÉRAPHINE.

Comment ? elle a ma chienne ?

LÉON.

Non, non ; c'est une honnête fem la meilleure de mes amies. Tu sai Eustache, que Diane vouloit aussi, jour, faire connoissance avec elle, tant les deux pattes de devant sur s et en flairant ses biscuits ?

EUSTACHE.

Hélas ! oui. Cette gentillesse ne l guère. Elle n'y gagna qu'un bon cor fourré sur le museau.

SÉRAPHINE.

Laissons cela. Achevez, ache sieur Léon.

LÉON.

Eh bien ! tout à l'heure, en ner à sa boutique, je lui ai r malheur. Quoi ! m'a-t-elle di doguine.?....

SÉRAPHINE.

)guine, M. Léon? N'appelez pas ainsi
)iane; j'aimerois mieux ne pas en en-
:e parler.

LÉON.

ne fais que vous rapporter ses paroles.
) petite doguine, m'a-t-elle dit, qui
rtient à ce joli petit monsieur qui est de
mis? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien!
lle repris, vous connoissez un autre pe-
nonsieur, qui demeure là-bas, à co
l balcon? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE.

)mment! ce seroit Rufin?

LÉON.

e te souviens-tu pas qu'il étoit arrêté
à la boutique de cette vieille, lorsque
; passâmes, et qu'il ne fit pas semblant
ous voir, de peur d'être obligé de nous
r de ses marrons?

EUSTACHE.

ela est vrai; je me le rappelle à présent.

LÉON.

h bien! lorsque nous fûmes éloignés de
lques pas, il appela Diane qui nous sui-
:, lui présenta un marron, dans lequel
voit mordu; et lorsque la pauvre bête

ne songeoit qu'à se régaler, il la serra sous son bras, et l'emporta à son. C'est la bonne femme qui m'a ce manége.

SÉRAPHINE.

O le méchant! Mais, enfin, nou où elle est. Mon frère, tu n'as qu' tout de suite.

LÉON.

Je crains bien qu'il ne l'y trou Rufin ne l'a prise que pour la vendre il fait de ses livres, et de tout ce q attraper chez son père. Il est capable Nous avons joué l'autre jour à la il a triché.

EUSTACHE.

Que me dis-tu? J'y cours à l'inst

LÉON.

Tu ne le trouverois pas chez l viens : il étoit sorti.

SÉRAPHINE.

Il a peut-être fait dire qu'il r pas.

LÉON.

Non; j'ai parcouru toute la mai dit à une servante que j'étois venu à son maître une revanche qu'il m

paume, et que j'allois l'attendre chez
is.

SÉRAPHINE.

l n'osera jamais se présenter devant nos
ix, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON.

Oh ! vous ne connoissez pas son effron-
ie. Il y viendra tout exprès pour détour-
les soupçons ; mais je vais vous le dé-
squer.

SÉRAPHINE.

Il faut agir avec prudence, et le question-
r adroitement, pour lui faire avouer son
ret.

LÉON.

Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir,
premier mot, qu'il est un fripon et un
leur.

EUSTACHE.

Non, non, mon ami, cela ne serviroit
'à faire une querelle; et mon papa ne veut
s qu'il y en ait dans sa maison. Des pa-
les de douceur seront peut-être plus pro-
es à le toucher, que des reproches violens.

SÉRAPHINE.

Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite
ienne nous appartient ?

Bon! ne la voit-il pas tous le
avec votre frère? Il a joué ce
elle, et il la dérobe aujourd'h
vendre. Voilà bien de ses trait

EUSTACHE.

Chut! le voici.

SCÈNE IV

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉ

RUFIN.

On m'a dit, Léon, que tu ét
demander pour une revanche
Je suis prêt à te la donner. Al
Eustache. Votre serviteur tr
mademoiselle.

SÉRAPHINE

Vous allez vous divertir, mo
rien ne vous chagrine; et nous,
ici à nous désoler.

RUFIN.

Quel est donc le sujet de

SÉRAPHIN

Notre petite levrette, q
perdue.

RUFIN.

Ah ! c'est bien dommage ! Elle étoit gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

SÉRAPHINE.

Vous vous la remettez si bien ! Ne pourrez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN.

Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? Qu'm'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE.

Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE.

Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous donner des nouvelles.

LÉON.

Certainement, on ne pouvoit pas mieux s'adresser.

RUFIN.

Que voulez-vous dire par-là, monsieur

LÉON.

Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN.

Si ce n'étoit par considération pour mademoiselle.....

LÉON.

Rendez-lui graces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE, *écartant Léon.*

Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Rufin.*

Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grace de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui, ou un non.

LÉON.

Et sans barguigner.

SÉRAPHINE.

N'avez-vous point notre levrette? ou ne savez-vous pas où elle est?

RUFIN, *déconcerté.*

Moi, moi? votre levrette?

LÉON.

Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi-
en j'en sais toutes les circonstances. Vous
vez prise en traître, en l'affriandant d'un
arron.

RUFIN.

Qui vous a dit cela?

LÉON.

Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE.

Je vous le demande en grace, monsieur
ufin, cela est-il vrai, ou faux?

RUFIN.

Et quand j'aurois régalé votre chienne de
arrons, quand je l'aurois prise un moment
our la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou
ue je sache ce qu'elle est devenue?

SÉRAPHINE.

Nous ne le disons pas non plus. Nous
ous demandons seulement si vous ne savez
as où elle est dans ce moment-ci?

EUSTACHE.

Ou si, par espiéglerie, tu ne l'aurois pas
ardée cette nuit chez toi, pour nous mettre
n peu en peine, et nous causer ensuite le
lus grand plaisir?

RUFIN.

Est-ce que vous prenez ma maison une auberge de chiens ?

LÉON.

Il faut être bien effronté !

RUFIN.

Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. S tant qu'il vous plaira, l'avocat des levr je n'ai rien à vous répondre.

LÉON.

Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE.

Doucement, monsieur Léon, il fau vous vous soyez trompé. Je ne puis çonner M. Rufin de tant de bassesse s'il avoit trouvé notre chienne, il vou garder.

EUSTACHE.

S'il avoit perdu quelque chose, et pusse lui en donner des indices, je me une joie de les lui procurer. Ainsi, doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN.

J'en suis très-offensé, et je vais m'en dre à votre père.

LÉON.

Venez plutôt chez la marchande de

rons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN.

C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON.

Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles ; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN.

Je ne souffrirai pas cette insulte ; et vous me la paierez. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON.

Voila un menteur bien impudent ! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avoit ?

SÉRAPHINE.

Je ne puis le croire encore ; ce seroit aussi trop coquin.

LÉON.

Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle; mais de sa part, je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE.

Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON.

Si vous n'aviez pas été là, je l'aurois un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE.

Bon! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON.

Quand il le seroit deux fois plus; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenoit plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenoit un ton plus honnête à mesure que je lui serrois le bouton? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE.

Votre peine seroit inutile, monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre,

pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE.

Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge !

LÉON.

Il ne la tuera pas, mon ami; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE.

O mon Dieu! quelle idée avez-vous donc de lui ?

LÉON.

Celle que je dois avoir; et je vais vous en convaincre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE.

Nous aurions été joliment tancés par notre

papa! Léon a, je crois, un caractère officieux; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE.

Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles; et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCÈNE VII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIÈRES.

Qu'avez-vous donc fait à Rufin? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et sur-tout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue?

EUSTACHE.

Hélas! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérois à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

SÉRAPHINE.

Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne la sentir à mon côté.

M. DE CALVIÈRES.

Heureusement, ce n'est qu'un chien. On tous les jours, dans la vie, des pertes s importantes. Il faut s'accoutumer de ıne heure à les soutenir. Mais toi (*à Eusbe*), que n'y faisois-tu plus d'attention?

EUSTACHE.

Vous avez raison, mon papa, c'est ma te. J'aurois dû la laisser à la maison, ou pas la perdre de vue, puisque je m'en ırgeois. Cela me fait sur-tout de la peine rapport à ma sœur, parce que Diane lui partenoit encore plus qu'à moi.

SÉRAPHINE.

Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur ıtre mon frère. Je lui ai fait quelquefois la peine sans le vouloir, et il me l'a parnné.

M. DE CALVIÈRES.

Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que sais supporter un malheur avec courage. *is j'aime bien* plus encore à te voir, dans

tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE.

Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chère qu'à moi ; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES.

Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connois des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE.

Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

M. DE CALVIÈRES.

Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette différence? On n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE.

Oh ! mon papa !

M. DE CALVIÈRES.

En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE.

Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES.

Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroit un jour nous en séparer. Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une char-

mante petite bête comme Diane, et ce seroit même de ta part un trait d'ingratitude...

SÉRAPHINE.

Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES.

Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES.

Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE.

Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE.

Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il

tre assez effronté pour nier d'avoir pris
vrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES.

ne puis rien affirmer là-dessus ; cepen-
ce trouble ne vient pas d'une conscience
pure. Au reste, pour n'avoir rien à
reprocher au sujet de Diane, il faut la
mer, dès demain, dans les annonces
iques.

EUSTACHE.

ais, mon papa, si elle est réellement
on pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES.

peut ne pas l'être. Un chien demande
e nourri : et ce n'est pas un animal si
et si tranquille, qu'on puisse le cacher
yeux de tout le monde. Il se trouvera
-être dans sa maison quelqu'un d'assez
nête pour nous en donner des nouvelles.
e veux faire aucune démarche auprès de
père ; je connois trop sa grossièreté.
lleurs il est piqué contre moi de ce que
ous ai défendu une liaison étroite avec
fils. Il faut attendre l'effet de notre ré-
nation.

SÉRAPHINE.

'en espérerois quelque chose, si je pou-

vois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

M. DE CALVIÈRES.

C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; et tu le porteras au bureau des Petites-Affiches.

SÉRAPHINE.

Oh ! quelle joie ce seroit pour la pauvre petite bête et pour moi, de nous revoir encore !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUSTACHE, *entrant dans le salon et sautant de joie.*

La sœur! ma sœur!

SCÈNE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE, *accourant d'un autre côté.*

SÉRAPHINE.

Q'u'est-ce donc? Te voilà bien joyeux! est-ce que Diane est retrouvée?

EUSTACHE.

Diane? Oh! je suis bien plus heureux! viens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte. (*Il lui donne un étui de bague.*)

SÉRAPHINE, *ouvrant l'étui.*

O la belle bague! Mais la pierre du milieu où est-elle?

EUSTACHE.

Elle s'étoit apparemment détachée. La

voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille ! Celui de mon papa n'est pas si gros.

SÉRAPHINE.

Je plains bien celui qui l'a perdu.

EUSTACHE.

C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

SÉRAPHINE.

Oh ! je ne sais pas. Ma petite Diane étoit si jolie ! Elle nous aimoit tant ! Nous l'avions vu naître. Ah ! quand je pense à la joie que nous avions de la voir profiter tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes ! la plus belle bague à mon doigt ne m'auroit jamais donné tant de plaisirs.

EUSTACHE.

Mais de cette bague, tu pourrois acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE.

Ce ne seroit pas la mienne. Celui qui a perdu la bague, en a d'autres peut-être; et moi, je n'avois que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE.

Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE.

Cependant si c'étoit un malheureux do
mestique qui l'eût perdue en la portant a
joaillier ! Si c'étoit le joaillier lui-même
Le diamant détaché me le fait craindre
Quel malheur ce seroit pour ces honnête
gens !

EUSTACHE.

Tu as raison. Tiens, me voilà à présen
tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller con
sulter notre papa. Bon ! le voici qui vient.

SCÈNE III.

M. DE CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE.

M. DE CALVIÈRES.

Eh bien ! l'article de ta chienne sera-t-
dans les Affiches de demain?

EUSTACHE.

Mon papa, je ne suis pas encore allé a
bureau. Voyez ce qui m'a retenu; c'est un
bague que j'ai trouvée. (*Il lui donne l'étui*

M. DE CALVIÈRES.

Voilà un superbe diamant!

EUSTACHE.

N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES.

Oui, s'il t'appartenoit. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

EUSTACHE.

Mais si personne ne le réclame ?

M. DE CALVIÈRES.

Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE.

Non, mon papa.

SÉRAPHINE.

Pour moi, je n'aurois pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE.

Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc! ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES.

Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux?

EUSTACHE.

Pourquoi donc, mon papa? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœ-

t sentir quelle devoit être la peine de
ui l'a perdu. Je me réjouirai bien
core de finir son chagrin que de gar-
te bague, qui me feroit rougir toutes
que j'y jetterois les yeux.

SÉRAPHINE.

a tant de plaisir à soulager ceux qui
nt! Aussi, je ne puis me figurer que
, ou quelque autre, soit assez mé-
our retenir ma Diane, quand il saura
n je la regrette.

E CALVIÈRES, *les embrassant.*

es pures et innocentes! O mes enfans!
n je me réjouis d'être votre père!
issez et fortifiez tous les jours dans
urs ces sentimens généreux. Ils feront
bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE.

is nous en donnez l'exemple, mon
comment pourrions-nous sentir diffé-
ent?

EUSTACHE.

! je vais montrer ma trouvaille à tout
ide; et je cours faire annoncer tout-à-
dans les Affiches, que nous avons
une levrette, et trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES.

Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE.

Oh ! je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite; et je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

M. DE CALVIÈRES.

Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici avant lui la réclamer.

SÉRAPHINE.

Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES.

L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE.

Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

SÉRAPHINE.

Nous y avons pensé pour Diane, on s'en avisera bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES.

En attendant, je le garde entre mes mains; et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE.

C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans!

SÉRAPHINE.

Et pourquoi donc, puisque tu ne peux ni ne veux la garder? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE.

Cela est vrai; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE.

On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE.

De peur que mon secret ne cherche à s'é-

chapper, je vais ne m'occuper que de Diane; et je cours au bureau des Affiches donner son portrait.

SÉRAPHINE.

Va, va, mon frère; et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon?

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à Eustache qui veut sortir.*

Ou vas-tu donc, mon ami?

EUSTACHE.

J'ai des affaires très-pressées.

LÉON.

Oh! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha!

EUSTACHE.

Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant.*

Oh! tu t'égaieras malgré toi. Ecoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés!

SÉRAPHINE.

Vengés? Et de qui?

LÉON.

)e Rufin. Il a perdu la bague de son père. *rit.*) Ha, ha, ha, ha! (*Eustache et Séhine se regardent d'un air de surprise.*)

SÉRAPHINE.

.a bague de son père?

LÉON.

)ui, vous dis-je. Il la lui avoit donnée ce .in à porter au joaillier, pour remettre .iamant du milieu, qui s'étoit détaché. *.stache pousse du coude Séraphine. Elle fait signe de se taire.*) Il l'avoit encore qu'il est venu ici; mais comme il s'en allé en trépignant de colère, l'étui de la ue sera tombé de sa poche dans ses mou.ens.

SÉRAPHINE.

:t l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel a-t-il?

LÉON.

L'air d'un déterré.

EUSTACHE.

Ah! ma sœur!

SÉRAPHINE, *lui imposant silence.*

Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. *Léon.*) Son père en est-il instruit?

LÉON.

Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avoit remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

SÉRAPHINE.

Le pauvre malheureux !

LÉON.

Vous le plaignez, je crois?

EUSTACHE.

Ah ! il est bien digne de pitié !

LÉON.

De pitié ? J'aurois voulu que vous vissiez comme je me moquois de lui.

SÉRAPHINE.

Que trouviez-vous donc là de plaisant?

LÉON.

Comment, vous ne le sentez pas ? Il falloit le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passans. Je le suivois, pour jouir de son embarras. Il revenoit à moi : Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire? Que m'importe ? lui répondois-je : est-ce que je suis le gardien de vos bagues ?—Si tu savois combien elle vaut !

Tant mieux pour celui qui l'a trouvée. Et mon père, que dira-t-il?—C'est d'un on qu'il vous parlera.

SÉRAPHINE.

Fi, monsieur Léon! C'est bien cruel de re part.

LÉON.

l n'a pas eu plus de compassion pour is.

EUSTACHE.

Est-ce qu'il faut être méchant, même vers ceux qui le sont?

LÉON.

Oh! la vengeance est douce, et je ne sais m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. j'avois eu le bonheur de trouver sa bague, ne l'auroit pas de si-tôt.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous la garderiez pour vous?

LÉON.

Oh! non; mais je ne la rendrois que lorse son père l'auroit bien rossé.

EUSTACHE.

Je ne t'aurois jamais cru si méchant, on.

SÉRAPHINE.

Et moi, je ne puis le croire, quoique je

l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'étoit donc pas sincère ?

LÉON.

C'étoit du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

LÉON.

Ah ! le voici. (*Il rit, en le montrant du doigt.*) Ha, ha, ha !

RUFIN, *pleurant.*

Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de....

LÉON.

Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

RUFIN.

Je n'ose plus paroître devant mon père ; et je ne sais où me cacher.

LÉON.

Je gagerois que la bague est allée s'enfiler

la queue de Diane. Nous les trouverons utes deux à-la-fois.

RUFIN.

J'ai mérité vos moqueries ; mais par tié.....

EUSTACHE.

Tranquillisez-vous, M. Rufin, votre ba-ıe est ici.

RUFIN, *étonné.*

Vous l'avez ? vous ? ma bague ? (*Lui sautant au cou.*) Ah ! mon ami, tu me rends vie.

LÉON, *bas à Séraphine.*

Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN.

Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je veux à noux.... Mais, non..... il faut que vous chiez auparavant toute ma méchanceté.

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

SÉRAPHINE.

Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE.

Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON.

C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague?

EUSTACHE.

Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON.

Réellement, est-ce que tu l'aurois?

EUSTACHE.

Certainement, je l'ai; autrement je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON.

Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurois dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

SÉRAPHINE.

Comment, M. Léon, l'exemple de mon

frère ne vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié et de la mienne ?

SCÈNE VIII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE EUSTACHE, LÉON.

M. DE CALVIÈRES.

Que vouloit donc Rufin ? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE.

Le pauvre garçon étoit à demi-mort.

EUSTACHE.

C'est lui qui avoit perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES.

Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous ?

LÉON.

Eh ! mon Dieu, non, monsieur ! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE.

Ah ! mon cher papa ! je n'ai pu prendre

cela sur mon cœur. Je voyois Rufin affligé.

SÉRAPHINE.

Quoique j'aime bien Diane, il m'a été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentois que la douleur du pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES.

Vous vous êtes noblement comporté l'un et l'autre. Vous êtes mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui peuvent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

EUSTACHE.

Il étoit si transporté de joie ! Il ne savoit ce qu'il faisoit.

SÉRAPHINE.

Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE.

O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

M. DE CALVIÈRES.

Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse ?

EUSTACHE.

C'est que vous m'aviez défendu....

M. DE CALVIÈRES.

Je t'avois défendu de parler de la bague indiscrètement ; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se seroit fait connoître.

SCÈNE IX.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN, *qui porte la levrette sous son bras.*

SÉRAPHINE, *avec un cri de joie.*

Ah ! Diane, ma chère Diane ! (*Elle court à elle, la prend dans son sein et la caresse.*)

RUFIN.

Vous voyez combien j'étois coupable et combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, et mon indigne conduite ? (*Appercevant M. de Calvières.*) Ah ! monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES.

On cesse de l'être, lorsqu'on reconnoît fautes, et qu'on cherche, comme vous fai à les réparer. Voici la bague de monsieur tre père.

RUFIN.

Je meurs de honte d'avoir offensé braves enfans. Quelle différence entre et moi ! Combien je suis méchant, et co ils sont généreux !

SÉRAPHINE.

Ce n'est qu'une petite espiéglerie de part, M. Rufin; et vous n'auriez pas passer la journée sans me rendre Dian

RUFIN.

Vous pensez trop bien sur mon co Je l'avois cachée dans un grenier, et....

M. DE CALVIÈRES.

Nous ne voulons pas en savoir dava C'est assez que vous ayez des remords que vous avez fait : vous voyez, par même, que les mauvaises actions nou des ennemis de Dieu et des homm qu'elles sont tôt ou tard découvertes. aussi vous proposer pour modèle, la duite de mes enfans. O généreuses p créatures ! que j'ai de graces à rendre à

du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN.

Ah ! je le sens moi-même ; et c'est avec une vive et amère douleur. (*à Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais ?

EUSTACHE, *l'embrassant.*

Dès ce moment, et de toute mon ame.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.*

J'ai retrouvé ma Diane ; tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.*

Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON.

Oh ! je suis aussi confus que vous ; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN.

Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage le

M. DE CALVIÈRES.

Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE.

Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

RUFIN.

Si je pouvois répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

LÉON.

Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Rufin; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.*

Ah! petite volage! cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t-en encore pour voir.... Eh bien! qu'en arriveroit-il? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

LA première Épreuve du courage. ..... page 1
eph..... 10
s Maçons sur l'échelle..... 15
PETITE GLANEUSE, drame en un acte..... 19
Diseau du bon Dieu..... 62
Menteur corrigé par lui-même..... 68
Secret du plaisir..... 73
Bouquet qui ne se flétrit jamais..... 76
Nid de Fauvette..... 87
ien et Rosine..... 93
roline..... 95
Fermier..... 96
s deux Pommiers..... 113
les Hommes ne te volent pas, Dieu te voit..... 117
vestre et Gaspard..... 121
Montre..... 125
l petit Plaisir changé contre un plus grand..... 138
tilde..... 156
Forgeron..... 158
el..... 160
s Caquets..... 167
grand Jardin..... 172
Vieillard mendiant..... 194
s douceurs et les avantages de la Sociabilité..... 202
l Cicatrice..... 204

L'Emploi du temps.....
Les Douceurs du travail.....
Les Egards et la complaisance.....
L'Homme est bien comme il est.....
Les Pères réconciliés par leurs enfans, drame un acte.....
La Levrette et la Bague, drame en deux actes

FIN DE LA TABLE.